DE GAULLE CONTRE LA MONTRE

(Une enquête de Jean Daniel, pp. 8 et 9.)

L'EXPRESS

1,25 NF

10 NOVEMBRE 1960. — N° 491

(Cornell Capa-Magnum.)

LE PRÉSIDENT JOHN F. KENNEDY *(voir pp.* 11, 12, 13)

« A certaines générations, il est beaucoup donné. A d'autres, au contraire, il est beaucoup demandé. »

(Franklin D. Roosevelt.)

B 6 ★★★★★

LA CROIX BLANCHE

Des mères, des femmes, des fiancées, des sœurs de militaires se trouvent sans cesse confrontées avec des problèmes graves, difficiles, inquiétants. Que doivent-elles répondre à celui qui leur demande conseil ? à celui qui hésite ? à celui qui sollicite une aide ?

Quelques-unes d'entre elles ont pris l'initiative de se grouper pour aider toutes les autres à résoudre leurs difficultés, et pour créer une chaîne de solidarité entre les hommes et les femmes que la guerre atteint profondément.

Cette Association « La Croix Blanche » aura pour but :

1) De défendre les valeurs morales qui sont à la base de notre civilisation et de nos lois.

2) De se tenir à la disposition des familles pour tout renseignement ayant trait aux droits et aux devoirs du soldat français.

3) De procurer aux soldats sans famille ou sans ressources des correspondants métropolitains.

4) D'aider tous les citoyens éprouvés par la guerre à se réadapter à la vie civile, à trouver du travail et à défendre leurs droits.

Nous appelons à se joindre à nous tous ceux et toutes celles qui ressentent la nécessité impérieuse d'une telle initiative. La tâche est immense et il faut que nous devenions des milliers. Le temps presse.

Colette Audry, Nicole Jean-Marie Domenach, Marguerite Jean Effel, Brigitte Gros, Gisèle Halimi, Magali André Hauriou, Simone Lacouture, Françoise Mallet Joris, Madeleine Jacques Madaule, Marthe Alfred Sauvy, Renée Pierre Stibbe, Andrée Pierre Viénot.

La Croix Blanche, 3, impasse Naboulet, Paris (17e).

Avec de Gaulle

Je voudrais me permettre de vous donner mon humble avis sur la dernière déclaration du Président de Gaulle. Je crois qu'il a fait un grand pas en avant, quant à l'« Algérie française » ; et que cela ne peut conduire qu'à la négociation et à la paix. Ne pensez-vous pas que notre devoir serait de le soutenir ?

Car je crois que la bataille va être très dure et que, peut-être, un jour prochain, nous nous accrocherons à lui comme à une bouée, pour conserver ce qu'il nous reste de démocratie en France.

Les événements qui vont se produire en France et en Algérie vont être déterminants pour la survie de la République.

CHRISTIAN GUIGUARD,
Conducteur mécanicien. Métro.

De Gaulle a parlé

De Gaulle a parlé. A la déception que j'ai ressentie, j'imagine aisément quelle doit être la vôtre.

Mon impression est que la partie est bloquée, un peu comme aux échecs quand il y a pat. Personne ne peut plus bouger :

De Gaulle, soit parce qu'il ne veut pas aller plus loin ou craint les risques d'un appel direct à Ferhat Abbas. Ce dernier, parce qu'il hésite quand même à jouer les apprentis sorciers en ouvrant la voie aux meutes chinoises et soviétiques. Les activistes enfin, parce qu'ils savent bien qu'un putsch pour l'« Algérie française » n'aurait pas, à la longue, l'appui des masses.

Tout le monde est donc condamné à rester provisoirement sur ses positions. Le malheur est que cet équilibre est précaire, instable comme dans une pièce bourrée de dynamite où la moindre étincelle peut déclencher l'explosion.

Que peut-il dès lors se passer si l'on tient pour admis qu'aucune des trois forces intéressées n'est en humeur ou en mesure de prendre une initiative importante ? Eh bien ! ou un hasard aveugle, un événement imprévisible, ou bien une médiation.

La médiation des bons offices serait celle émanant des sages africains. Elle part d'un bon naturel. Elle ne peut pas faire le poids, car ni Senghor ni Houphouet ne peuvent s'engager à fond.

Reste la médiation imposée, celle de nos amis et singulièrement du nouveau Président des U.S.A. Elle vaudrait mieux, à tout prendre, qu'une condamnation à l'O.N.U. Mais l'amour-propre de de Gaulle, son patriotisme ombrageux accepteront-ils de se taire devant une nécessité supérieure ?

Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il ne mène plus le jeu. Il n'a plus que la force de neutraliser ses adversaires, mais pour combien de temps ?

JEAN ARMAND,
Paris.

Sûrement pas !

Je suis restée ébahie devant votre éditorial. Que vous arrive-t-il donc ? Les événements suivent un cours normal et celui qui les a souhaités, au temps du R.P.F. (que dis-je ? dès septembre 1944) et qui les a, en partie, provoqués, va se trouver emporter par leur cours. Etre sur le même bateau que notre éminent Président ? Sûrement pas.

Il y a, ne l'oubliez pas, les Français des premières classes, ceux des secondes. Les premiers s'en tireront toujours, avec de Gaulle ou sans lui. Les seconds, le jour où ils le voudront, trouveront finalement un chef pour leur donner leur chance. Mais mourir pour une négociation conduite par de Gaulle, c'est recommencer la Résistance, désarmée aussitôt qu'elle eût fini de servir.

Humiliation nationale, ce n'est pas la défaite d'une armée, qui serait écrasée par le nombre et réduite par la politique, mais de subir constamment son contrôle, son arbitrage et ses volontés. Ne comptez pas sur de Gaulle pour tenter d'arrêter la guerre. Il ne sacrifiera pas son orgueil à votre patriotisme.

R. MIRALLÈS,
Lille.

Ce que veut de Gaulle

Cette gauche non communiste, et non suspecte au F.L.N., et dont vous avez le privilège de pouvoir exprimer publiquement l'opinion, a fait cruellement défaut à de Gaulle dans tous ses efforts pour trouver une issue à ce drame franco-algérien.

Nous voici à nouveau au bord de l'abîme et vous convenez implicitement que de Gaulle est encore le seul à pouvoir éviter le pire. Vous vous apercevez ou feignez de vous en apercevoir bien tard, je le crains. Avez-vous conscience de la responsabilité que vous portez ?

Car, convenez-en, ce que de Gaulle veut et ce que vous voulez aussi, c'est bien la fin de cette guerre insensée et, tôt ou tard, l'indépendance de l'Algérie. Et c'est là le commun dénominateur qui aurait dû unir tous les Français clairvoyants.

DOCTEUR MONOD,
Avignon.

(*Suite page* 4.)

Mots croisés n° 265

HORIZONTALEMENT. — 1. Façon peu nuancée d'assurer la contradiction. — 2. Tels sont deux demi-finalistes, au soir de la bataille. — 3. Concourt au charme de la ville de Pierre. Latinisait jusqu'au XVIIe siècle. — 4. Malot se serait appelé ainsi à Florence. — 5. Mettre dans un rond trop grand. Sigle d'un service, qui ne saurait s'installer sur les toits. — 6. Ne laisse pas une goutte. — 7. Deux voisines qui honorent celui qu'elles annoncent. La série de ce mathématicien est bien connue des taupins. — 8. La partie la plus substantielle. Se donne après la vie. — 9. Bureau d'un homme qui, malgré son nom, ne met pas nécessairement de côté. — 10. Dans la terre, sans doute, quand il rêve.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	L	A	M	I	N	E	U	R
2	I	S	O	L	A	N	T	E
3	E	T	R	E	N	N	E	S
4	U	R	E	■	T	E	L	S
5	T	O	E	D	I	■	L	E
6	E	L	■	A	R	I	E	N
7	N	O	R	I	A	S	■	T
8	A	G	I	R	■	A	M	E
9	N	I	G	E	R	I	E	N
10	T	E	I	N	T	E	N	T

Solution du n° 264

VERTICALEMENT. — I. Permet de manifester son affection aux moindres frais. — II. Glisse sur une dalle britannique inclinée. Manquait à Gros Jean. — III. Mieux que des clous. Voit, pour un cycliste, la fin d'un effort et le début de la prudence. — IV. Recherché par l'antiquaire et par l'entraîneur des Jeux Olympiques. Se déclare, en principe, depuis François Ier. — V. L'un est barré, l'autre pointé. Inspiré par Atala, il travailla, d'autre part, à Compiègne (surnom). — VI. Enrichissait le Tibre. Le vernis en découle. — VII. Ennemis de Tartarin, qui ont bien changé depuis. Fit un corps avec deux. — VIII. Lié, pour avoir levé le bras.

265	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4		■						
5						■		
6							■	
7			■					
8				■				
9								
10								

La neige de A à Z

A quelques semaines de l'ouverture de la saison de sports d'hiver, les amateurs de neige, de soleil et de grand air se voient déjà en train de dévaler les pistes blanches ou d'apprécier la joyeuse ambiance nocturne des stations à la mode. Si vous êtes de ceux-là, mettez toutes les chances de votre côté avant de partir et vérifiez l'ensemble de votre équipement. Si vous avez besoin d'un conseil ou envie de quelque chose de nouveau, adressez-vous à un spécialiste : il vous évitera de découvrir après coup que vous avez tout acheté, sauf l'essentiel. Pour vous guider dans votre choix, un magasin de sport particulièrement dynamique, Bourgeois Frères, a établi à votre intention la liste de A à Z de ce qu'un skieur doit avoir et savoir avant son départ.

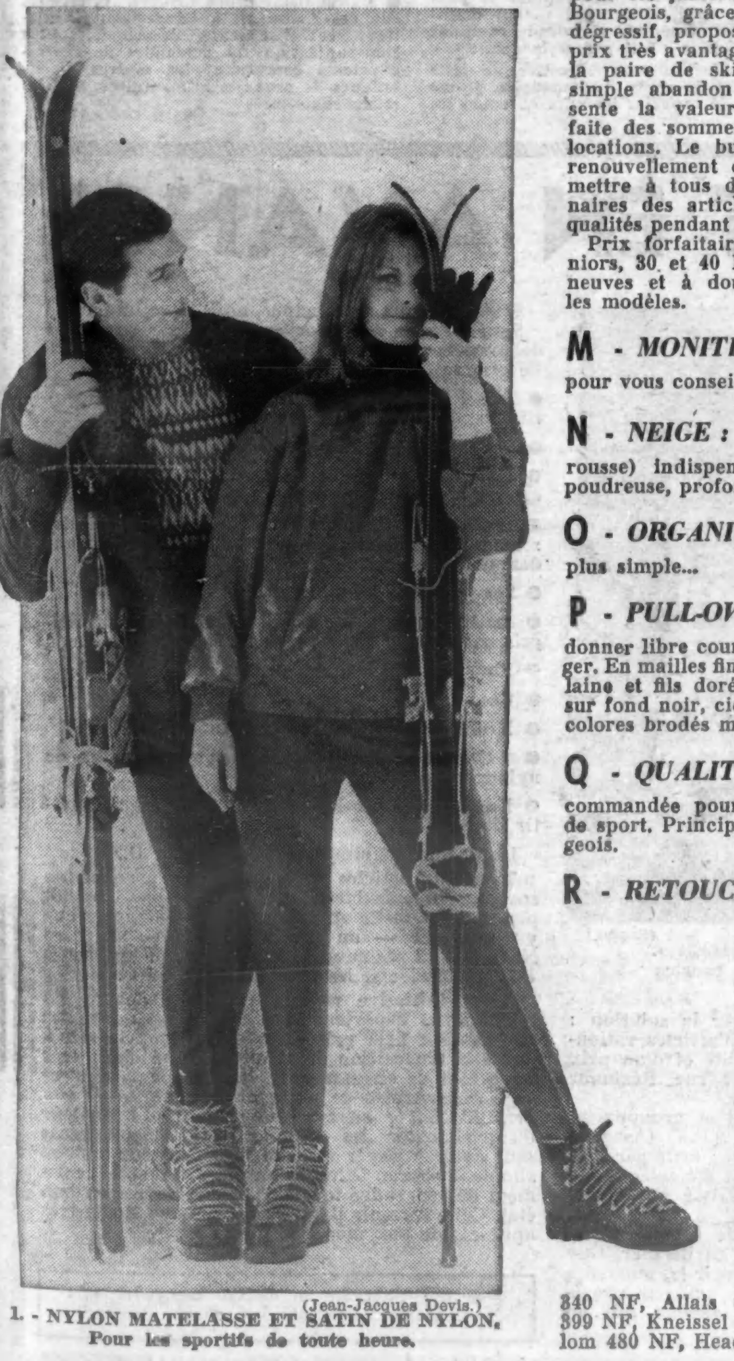
A - ***ANORAK :*** doit être élégant, léger, confortable, fonctionnel. Se fait en nylon mérylis ou tergal. Bourgeois suggère (photo n° 1) pour elle : en satin nylon brillant, cagoule garnie d'un bord côtes, poches à fermeture Velcro : 159 NF. Pour lui : en nylon matelassé, capuche escamotable : 109 NF.

B - ***BOURGEOIS FRERES :*** 4, avenue de l'Opéra, magasin de sports et plus spécialement de sports d'hiver. Dans un cadre agréable, des techniciens (sportifs eux-mêmes) aideront amateurs et néophytes à choisir parmi un important éventail d'articles, et leur permettront de s'équiper aux meilleures conditions possible.

C - ***CHAUSSURES :*** élément délicat de la panoplie du skieur dont l'achat nécessite l'avis d'un spécialiste. Bourgeois propose de nombreux modèles dont, pour elle : Télémark, double chaussure : 86,40 NF. Pour lui, double chaussure à tige haute : 127,50 NF.

D - ***DETENTE :*** le moment agréable. Mais il est indispensable de se changer avant de se rendre au village pour y flâner ou prendre un verre. Bourgeois conseille pour les élégantes de 5 heures (photo n° 2) : sur un pantalon de velours prune, 88 NF, une casaque en foulard imprimé (le fond se fait à l'échantillon, ce qui permet de réaliser de ravissants ensembles), 169 NF ; ou un pantalon de lainage (neuf coupes différentes) porté avec un pull-over ras du cou, en maille plate, sous une chasuble d'agneau (ou de cuir lisse), respectivement 89 et 199 NF.

N. B. — Deux détails amusants et nouveaux : le gros col roulé amovible et le bonnet assorti, en laine mèche, 63 NF, les petites bottes qui font fureur cet hiver, 82 NF.



(Jean-Jacques Devis.)
1. - NYLON MATELASSE ET SATIN DE NYLON. Pour les sportifs de toute heure.

E - ***ETUDIANTS :*** sur présentation de leur carte chez Bourgeois, auront droit à 10 % de réduction.

F - ***FUSEAUX :*** pantalon de ski de forme collante, la jambe et le talon étant d'un seul tenant. En Elastiss uni (50 coloris) ou imprimés (écossais, pied de poule, etc.) Bourgeois recommande (*photo n° 1*). Pour elle : fuseau bleu roi, 149 NF, pour lui : bleu marine, 159 NF. — N. B.: la nouveauté 1960: l'Elastiss chiné.

G - ***GANTS :*** indispensables à la montagne, doivent être souples, imperméables et chauds. Deux modèles fonctionnels, pour elle 19 NF, pour lui 28,40 NF.

H - ***HEURE :*** à ne pas oublier lorsqu'il s'agit de prendre un train, surtout celui de l'aller.

I - ***ICELAND :*** ne peut se dire que de certains pull-overs imperméabilisés à dessins Jacquard, importés de Suède (*voir photo n° 1*), de 138 NF à 155 NF selon les motifs et les coloris.

J - ***JUPE :*** ont des adeptes enthousiastes ; se portent avec des collants de couleur et se font en tissu pelucheux ou en lainage épais. Un modèle réussi, écossais et à fronces, pour le chalet, 130 NF.

K - ***KANDAHAR :*** épreuve tenant lieu de championnat du monde. Ne paraît facile qu'aux... téléspectateurs.

L - ***LOCATION :*** formule recommandée lorsqu'il s'agit de chaussures, en particulier pour les juniors, les débutants et les indécis. Bourgeois, grâce à un système de location-vente dégressif, propose un matériel de marque à des prix très avantageux. Chaque client peut acquérir la paire de skis ou de chaussures loués par simple abandon de sa caution. Celle-ci représente la valeur du matériel neuf, déduction faite des sommes encaissées lors de précédentes locations. Le but du système est d'assurer un renouvellement constant du matériel et de permettre à tous d'acheter à des prix révolutionnaires des articles dont ils auront éprouvé les qualités pendant la période de location.

Prix forfaitaire pour dix-sept jours : skis juniors, 30 et 40 NF ; adultes, 60 NF. Chaussures neuves et à double tige : prix variables selon les modèles.

M - ***MONITEUR :*** il y en a un à votre disposition chez Bourgeois pour vous conseiller.

N - ***NEIGE :*** eau congelée qui retombe en flocons blancs et légers (cf. Larousse) indispensable aux skieurs, qu'elle soit poudreuse, profonde, tôlée ou damée.

O - ***ORGANISATION :*** quant elle est bonne tout est tellement plus simple...

P - ***PULL-OVER :*** pièce de l'équipement dont l'achat permet de donner libre cours à sa fantaisie, sans grand danger. En mailles fines, col roulé et poignets en grosse laine et fils dorés : 105 NF. Importé d'Autriche, sur fond noir, ciel, grège ou blanc, dessins multicolores brodés main, 109 NF.

Q - ***QUALITE :*** signifie excellence en quelque chose. Est toujours recommandée pour les vêtements et l'équipement de sport. Principale préoccupation de MM. Bourgeois.

R - ***RETOUCHES :*** se font sans augmentation de prix.

S - ***SKI :*** 1° sport théoriquement d'hiver mais dont la pratique s'étend en fait sur toute l'année. Demande de la bonne volonté, une certaine souplesse et l'abandon total de tout amour-propre.

2° Latte de bois ou de métal. Bourgeois offre un choix très complet, les prix indiqués comprennent la pose des carres : Duret Junior 87 NF, Duret Noir 132 NF, Duret Or 234 NF, Oreiller Compétition 240 NF, Dynamic Moniteur 245 NF, Dynamic Slalom Léger, femmes, 265 NF, Dynamic Slalom, hommes, 276 NF, Rossignol Combiné 340 NF, Allais 60 540 NF, Kneissel Combiné 399 NF, Kneissel Diplomate 280 NF, Kneissel Slalom 480 NF, Head Standard 690 NF. Bourgeois a

(Jean-Jacques Devis.)
2. - VELOURS PRUNE ET AGNEAU-VELOURS. Pour les élégantes de cinq heures.

sélectionné pour elle : ski Duret Noir avec fixation Allais 60 (95 NF, pose comprise), bâtons Dural Compétition, 33 NF. Pour lui : ski Dynamic Moniteur avec fixation Nevada Lift (105 NF, pose comprise), bâtons acier, 59 NF.

- ***SOUS-VETEMENTS :*** à ne pas négliger ; sont les garants du bien-être des skieurs. Se font en interlock, laine ou soie. Le collant de soie, 43 NF, le pull de soie, 33 NF.

T - ***TRANSPORT :*** (de skis). Généralement pénible, c'est le problème n° 1 des sports d'hiver. Bourgeois l'a résolu : à une minute du magasin, un bureau de la S.N.C.F. se charge, sur présentation du billet, d'acheminer les skis en bagages accompagnés à la destination indiquée par leur propriétaire (France, étranger).

U - ***URGENT :*** une visite, 4, avenue de l'Opéra.

V - ***VELCRO :*** la dernière nouveauté en matière de fermeture (*voir anorak*).

W - ***WHISKY :*** déconseillé avant le ski, recommandé après.

X - ***L'INCONNUE DU PROBLEME :*** chacun trouve chez Bourgeois la solution qui lui convient.

Y - ***YETI :*** abominable homme des neiges, à éviter dans tous les cas.

Z - ***Z'EST TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR.***

Cette page spéciale d'annonce est présentée par :

BOURGEOIS Frères, 4, avenue de l'Opéra.

UNE LETTRE DE MENDÈS FRANCE

WASHINGTON - 8 NOVEMBRE.

JE viens d'assister à la campagne électorale américaine.

Ce qui a décidé la majorité des Américains, et surtout les jeunes, c'est leur volonté profonde, leur besoin de sortir du piétinement qui a caractérisé la dernière période, dans le domaine international comme dans le domaine économique (ce dernier point, à mon avis, a été déterminant).

Voilà un peuple qui jouit du niveau de vie le plus élevé du monde. Mais, depuis près de dix ans, il a l'impression de ne plus avancer, d'osciller seulement entre des périodes de stagnation et des périodes un peu meilleures, certes, mais durant lesquelles le progrès reste extrêmement lent. Cette impression est déprimante pour l'Américain moyen, au siècle de la science et de la technique et alors que ses antagonistes gagnent chaque année du terrain et rattrapent une partie de leur retard.

Kennedy a insisté sur cette situation avec vigueur, depuis des années, et son programme de croissance et de développement a recueilli un tel écho que Nixon, en dernier lieu, a dû pratiquement s'aligner sur lui. Néanmoins, Kennedy est resté ici, aux yeux de tous, l'homme de l'action audacieuse pour le renouveau économique : c'est cela que le peuple américain a voulu approuver.

SI les Etats-Unis adoptent désormais une politique d'expansion économique et de progrès social, cela comporte des conséquences pour nous. Trop souvent dans le passé, les gouvernements européens ont justifié par le patronage américain ou l'influence américaine leurs politiques orthodoxes ou conservatrices. Cette excuse ou ce prétexte disparaît. On peut même espérer que les institutions internationales économiques et financières vont corriger certaines de leurs positions antérieures et favoriser — ce qui n'était pas le cas jusqu'ici — ce qui peut et doit être fait pour stimuler le progrès de la production, de la consommation et de l'investissement.

A nous d'en tirer les conclusions. Déjà la croissance et le dynamisme de nos voisins (et concurrents) allemands, italiens, néerlandais... ainsi que l'amélioration de leurs niveaux de vie sont beaucoup plus rapides que les nôtres. Il est temps pour nous de réviser une politique économique digne du XIXe siècle, de cesser de gaspiller tant de nos ressources productives en les laissant inemployées ou en les consacrant massivement à des emplois stériles (militaires en particulier), de résister aux privilèges et aux malthusianismes de toutes sortes qui freinent l'expansion.

Il est temps de comprendre enfin — comme les électeurs américains — qu'une plus large production et une plus juste répartition sont les premiers, les vrais devoirs d'un Etat moderne.

P. M. F.

Une lettre de Jean Pélegri

Dans son livre, « La Guerre d'Algérie », dont « L'Express » a publié des extraits, Jules Roy m'a personnellement mis en cause. Il ne l'a pas fait inconsidérément. En juin dernier, en effet, au retour de son enquête, il m'avait confié à quelles conclusions il était arrivé. Je lui avais dit que j'étais parvenu, par des chemins différents, aux mêmes conclusions. La lecture de son livre a encore renforcé cette communauté de vues, à laquelle s'ajoute le fait qu'il est de ma terre et de mon village. C'est dire que je me sens profondément solidaire de Jules Roy.

Je souhaite que mes compatriotes européens d'Algérie, avant de s'enfermer dans le désespoir, lisent ce livre, page après page, et le méditent, parce qu'il est écrit par un homme de leur race. Il serait navrant, en effet, que Jules Roy ne soit pas jugé sur pièces, par ses propres compatriotes, qu'il ne soit pas jugé sur ses intentions, qui sont, je peux l'assurer, d'éclairer les esprits et de définir, avant qu'il ne soit trop tard, une issue équitable. Que le lisent aussi ceux qui, en France ou ailleurs, doutent encore, de bonne foi, et s'interrogent. En ce temps où les consciences cherchent désespérément une assise, ce livre, en dressant un ordre des urgences, permet d'y voir plus clair. C'est, à cet égard, un livre décisif, c'est-à-dire un livre qui décide, qui *dénoue*. Il n'est plus possible, *après l'avoir lu*, de s'abriter encore derrière des scrupules qui pouvaient, hier, paraître justes et raisonnables. Comment ne pas voir, en effet, que la guerre dénature tout, même ce qui relève de l'initiative, du dévouement et du courage ? Devant ce tableau saisissant des réalités de la guerre, il n'est plus possible de s'abriter derrière des mots.

Depuis plusieurs années, jour après jour, des millions d'hommes sont livrés, *corps et âme*, à la répression, à la terreur, aux ratissages, à l'abjection des camps de regroupement. Toujours humiliés, ils n'ont même pas, pour se consoler, le souvenir du bonheur ; toujours déçus, ils n'ont même plus l'espoir de la paix. A ce malheur total, à ce massacre matériel et spirituel d'un peuple fraternel, il n'est plus possible, en France comme ailleurs, si l'on pense qu'il n'est jamais bon d'avilir un peuple, il n'est plus possible d'opposer plus longtemps des orgueils, des équivoques — des procédures.

JEAN PÉLEGRI,
auteur des «Oliviers de la Justice», Grand Prix de la Littérature Catholique 1960.

La S.F.I.O. dans la Nièvre

Voici les chiffres des voix obtenues au premier tour des élections législatives en 1958 dans la circonscription du Morvan (Clamecy-Château-Chinon) :

Benoist (S.F.I.O.) : 8.774.

Mitterrand (U.D.S.R.) : 7.768.

La discipline républicaine ne pouvant jouer qu'en faveur du candidat le plus favorisé, et M. Mitterrand s'étant maintenu, c'est donc lui, et non le candidat S.F.I.O., qui a « fait passer la droite ».

Pour l'information objective de Mlle Desanti et de votre hebdomadaire, je me permets de rappeler les voix obtenues au premier tour de l'élection partielle de 1958.

Il s'agissait de remplacer le député socialiste Léon Dagain, décédé, et le scrutin était départemental.

Benoist (S.F.I.O.) : 17.976.

Dubois (U.D.S.R.) : 18.837.

Respectueuse de la discipline républicaine, la Fédération de la Nièvre du parti socialiste S.F.I.O. avait désisté son candidat en faveur du candidat de l'U.D.S.R., dont elle avait assuré l'élection.

ANDRÉ BEAUCHET,
Secrétaire général parti S.F.I.O. Fédération de la Nièvre.

Réseau Fournier

● *Lecteurs du Cher.* — Mardi 15 novembre, à 20 h. 30, petite salle du café des Beaux-Arts, réunion de tous les amis du journal. Ordre du jour : organisation d'une prochaine grande réunion. Enseignements tirés de précédentes conférences.

● *Lecteurs de la région parisienne.* — Les Amis de « L'Express » du Groupe A (1er, 2e, 8e, 9e, 17e 18e arrond. et banlieue St-Lazare) se réuniront le mardi 15 novembre, à 21 heures précises, au lieu habituel. Les lecteurs désireux d'y assister sont priés d'écrire au journal.

● *Lecteurs de l'Allier.* — Le Forum de Montluçon organise la première conférence-débat du cycle 1960-1961 jeudi 14 novembre, à 20 h. 45, salle du Vieux-Château, sur : « L'Evolution actuelle de l'Afrique » avec François Mitterrand, ancien ministre, sénateur de la Nièvre.

● *Lecteurs du Bas-Rhin.* — Le Forum de Strasbourg organise un libre débat, présidé par le professeur Charles Sadron, au cours duquel Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme, et Me Marcel Manville, avocat au barreau de Paris, traiteront : « Les Français sont-ils encore libres ? » Le mercredi 16 novembre, à 20 h. 30, grande salle de l'Aubette, place Kléber, à Strasbourg.

Communiqués

● Lundi 14 novembre, de 17 à 19 heures, M. Pierre-Henri Simon signera à la librairie « Club Echanges », 11, avenue de La Motte-Picquet, son dernier ouvrage : « Les Somnambules ».

● L'Organisation des Centres Leclerc, 13, rue des Capucins, à Landerneau (Finistère) centralise seule, désormais, toutes communications et demandes de renseignements concernant les centres distributeurs de produits alimentaires, textiles et de chaussures.

LE PÈRE NOËL EST EN AVANCE

LES organisations de tourisme, les employés chargés des réservations à la S.N.C.F., les hôteliers établis au-dessus de 900 m d'altitude, sont au comble de la surprise : dès le retour des grandes vacances, quelques semaines à peine après la rentrée des classes, beaucoup de parents se sont préoccupés de la villégiature hivernale de leur descendance. De plus en plus nombreux, en effet, sont les gens qui estiment que quinze jours de sport d'hiver sont aussi profitables — et quelquefois davantage — qu'un mois de bord de mer ; mais si la fonction crée l'organe, la demande crée des besoins : hôtels et « homes » n'étant pas extensibles... pas plus que les wagons de chemin de fer, les prudents, les prévoyants ont déjà — plus d'un mois et demi avant Noël — pris leurs précautions quant à l'hébergement et le transport de leurs enfants sur les hauteurs. Ils ont eu raison, tout est presque complet.

Mais, pour que ces bienfaisantes vacances de fin d'année soient un succès, le logement n'est pas le seul aspect à considérer ; l'équipement est aussi — sinon plus — important.

Un petit garçon ne skie pas en culottes courtes, une petite fille ne se lance pas dans une partie de luge, les pieds chaussés de ses « Richelieu » « du dimanche », aucun jeune sportif ne peut se rouler dans la neige en blazer ou en trench-coat : les sports d'hiver exigent une tenue fonctionnelle. Or, fonctionnelle (ou pas), une tenue coûte cher, et sportifs ou pas, les enfants grandissent vite. Il est donc bien normal d'hésiter devant ces dilemmes et surtout d'éprouver une certaine difficulté à les résoudre.

POUR LES « GRANDS » AUSSI

Un ensemble patinage : bottes blanches en box, patin acier canadien, du 35 au 41 : 70 NF. (En Nubuk, 80 NF).

Un nouveau modèle de chaussures « Le Trappeur », en exclusivité pour les A.S.P.A. : 119 NF.

Les derniers skis métalliques Allais 60 (grands vainqueurs des Jeux Olympiques d'hiver).

Attention : Sport-Service ne dispose que d'une quantité très limitée de ces skis exceptionnels ; là encore il n'est pas trop tôt !

(Rapho.)

UN FUTUR « TONY SAILER ». Il ne skie pas en culottes courtes.

Seul un spécialiste peut trouver la solution : réunir une collection *complète* d'articles rationnellement choisis, de bonne qualité et d'un prix abordable. « Sport-Service », 47, rue Réaumur (ARC. 36-45) a tenu cette gageure.

« Sport-Service » fait partie d'un groupement bien connu des « initiés » : l'A.S.P.A. (Association des Spécialistes de Plein Air) ; cette garantie signifie que chaque fournisseur a été sélectionné avec soin et que rien n'a été laissé au hasard pour satisfaire la clientèle.

En outre, c'est un moniteur de la Fédération française de ski (le même que l'an dernier, Guy Belzacq) qui a été chargé de recevoir les amateurs de « christianias », le néophyte est, par conséquent, guidé et conseillé, et le vétéran mis au courant des dernières nouveautés.

C'est ainsi que, cette année, pour les « Juniors », « Sport-Service » est parvenu à réaliser une sorte de prouesse ; il propose un équipement *complet* de grande classe pour moins de 350 NF !

● SKIS : frêne contre-collé, fixations double sécurité, semelle plastique, carres acier : 99 NF.

● BATONS : duralumin : 19,50 NF.

● CHAUSSURES : 45 NF jusqu'au 34, 49 NF audessus.

● APRÈS-SKI : cuir doublé mouton, fermeture à glissière ou à crochets : 35 NF jusqu'au 34, 48 NF audessus.

● SOCQUETTES : laine naturelle : de 4 à 5 NF.

● ANORAK : popeline double face (bleu roi, ciel, gris, rouge) ; le 10 ans : 45 NF.

● FUSEAU : tricotine, le 10 ans : de 25 à 40 NF.

● COLLANTS en rilsan : 15 NF, environ.

● MOUFLES : popeline molletonnée : 6,50 NF.

● « CHAPKA » (bonnet « sibérien ») : peluche de nylon beige : 15 NF.

● LUNETTES (pour les super-champions) : à partir de 2,50 NF.

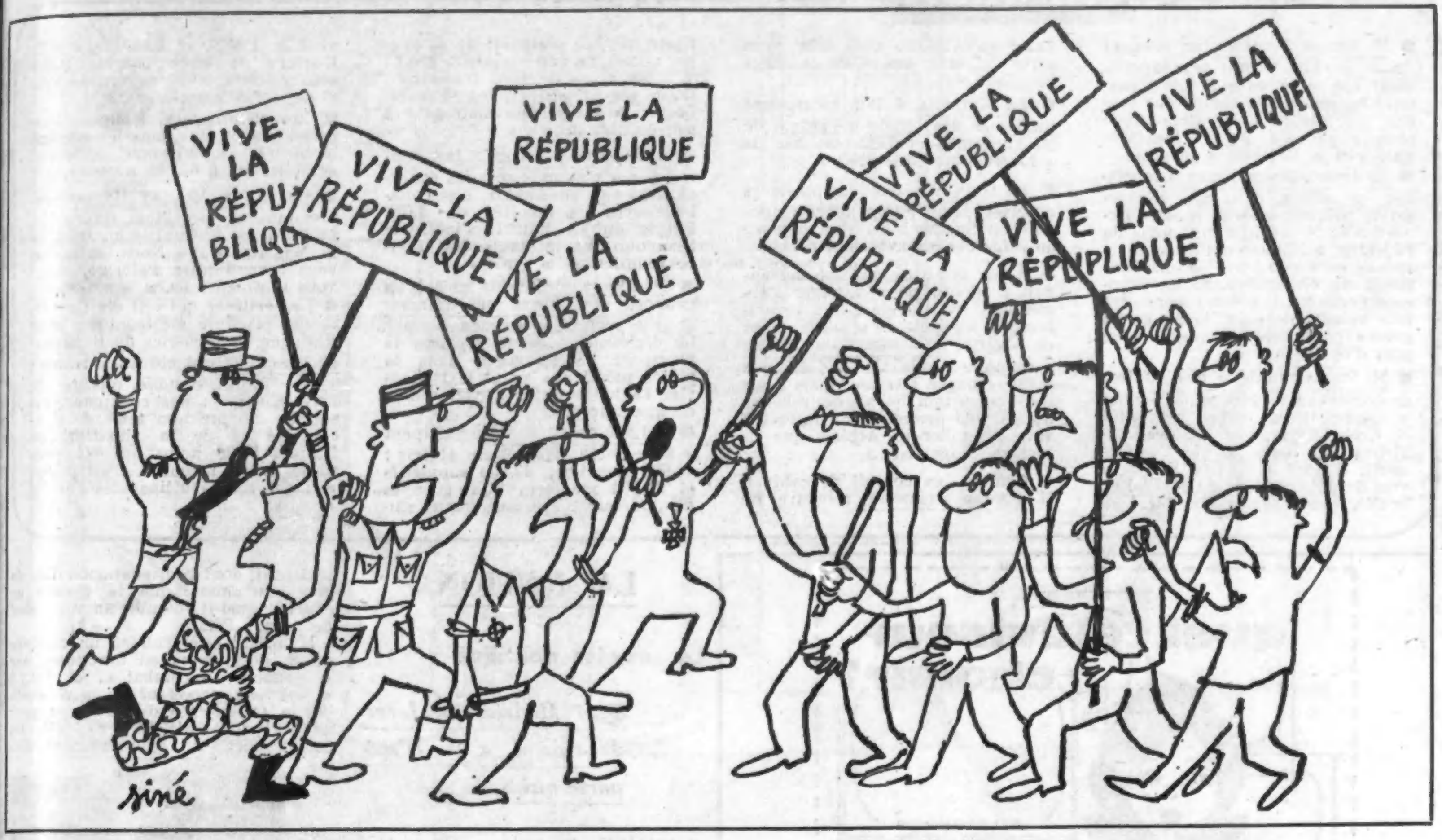
L'addition est simple à faire : C.Q.F.D..

Tous ces articles d'un prix... surprenant ne sont pas inépuisables ; il n'est donc pas trop tôt pour rendre visite au 47 de la rue Réaumur, pour y convoquer — un peu à l'avance — le Père Noël, et lui demander, gentiment, d'équiper à « Sport-Service », les futurs... Tony Sailer.

Autre initiative remarquable : en dehors du traditionnel département « location », dont les rayons sont déjà pris d'assaut, « Sport-Service » met à la disposition de sa clientèle un choix très important de chaussures et de skis neufs et s'engage à reprendre ce matériel *à la moitié de son prix d'achat* ; ce système permet à l'acheteur d'expérimenter les derniers perfectionnements sans avoir à payer sa curiosité plus cher qu'une simple location. « Sport-Service » accepte également de reprendre tous skis et chaussures en bon état. Cette formule paraîtra sans aucun doute très appréciable aux mères de famille...

● Sport-Service se charge d'envoyer une documentation gratuite sur simple demande.

(COMMUNIQUE.)



314e semaine
(7e année)
de la guerre
d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Hors la loi

Il est curieux de constater combien l'élection du Président des Etats-Unis, événement capital et qui nous concerne directement, nous paraît lointaine et étrangère. Un peu comme si nous vivions sur une autre planète. J'allais dire comme si nous étions des Espagnols ou des Portugais. C'est-à-dire des citoyens d'un autre univers que celui de la démocratie occidentale. Et, en vérité, c'est bien le cas. Les événements de cette semaine, depuis le discours du général de Gaulle, nous montrent à quel point.

Il n'y a plus, chez nous, aucun terme de référence pour la conduite individuelle ou collective. Il n'y a plus de Constitution, plus de légalité, plus de légitimité. Il n'y a plus de cadre pour le déroulement de la vie politique. Il n'y a plus de débat, ni de sanction. Chacun peut accuser chacun d'être un factieux, un insoumis, un usurpateur, un mutin ; textes constitutionnels ou arguments moraux à l'appui. La France entière est comme une société hors la loi.

Le soir même du jour où M. Jacomet et quelques hauts fonctionnaires français à Alger refusaient de continuer à servir un gouvernement — en fait : un homme — qu'ils considèrent comme ayant renié et ses engagements moraux et ses devoirs légaux, trois députés à Paris, par une action évidemment concertée, invitaient les parlementaires à dresser immédiatement « *la liste des violations de la Constitution imputables au pouvoir* » et signifiaient qu'ils allaient, ensuite, « *attirer l'attention des fonctionnaires de l'Etat sur l'illégalité des ordres qu'ils reçoivent, au regard de la Constitution, de la jurisprudence du Conseil d'Etat, du statut de la fonction publique et du code pénal* ».

Le même jour, devant le tribunal militaire, s'appuyant sur les déclarations publiques du Premier Ministre, l'un des avocats des « patriotes » d'Alger, sans que les représentants du gouvernement puissent le contredire ou songent d'ailleurs à l'interrompre, déclarait : « *Vous ne pouvez plus requérir, messieurs les commissaires, au nom d'un gouvernement qui est hors la loi* ».

Chacun, en France aujourd'hui, a non seulement sa moralité personnelle — ce qui est compatible avec l'exercice d'une démocratie — mais sa légalité individuelle ; ce qui ne l'est plus. Le cycle des événements qui a pris naissance le 13 Mai 1958 aboutit à un état d'anarchie que de Gaulle a essayé, mais en vain, de masquer par l'invention toute gratuite d'une mission de droit divin (« *La légitimité que j'incarne depuis vingt ans* », ou encore, vendredi dernier, « *La position que la nécessité nationale m'a amené à prendre de tous temps* ») et qui le laisse aujourd'hui, au moment où il aborde la grande épreuve de son règne, dans un redoutable isolement.

En annonçant la « République algérienne », le chef de l'Etat a, pour la première fois, clairement et définitivement rompu avec les hommes du 13 Mai et de l'Algérie française, qui l'ont amené au pouvoir. Il a rompu, de plus, avec l'équivoque sur laquelle son régime a vécu pendant deux ans. En juin 1958, il criait à Mostaganem : « *Vive l'Algérie française* ». Et pour amener l'Armée à lui obéir contre les insurgés d'Alger, il proclamait à la Télévision en janvier de cette année encore qu'il souhaitait pour l'Algérie « *la solution la plus française* ».

Tout cela est balayé. Devant les désastreuses conséquences que comporte, en France, la poursuite de la guerre, devant les menaces de l'Est, et sous la pression de l'Amérique, de Gaulle a maintenant admis publiquement, et dans des termes excellents, qu'après le Maroc et la Tunisie, après les pays d'Afrique noire, c'est à l'Algérie que la France devrait confier la gestion de ses propres affaires. La voie est claire. Et inévitablement — le discours du 4 novembre le reconnaît implicitement — elle passera par la négociation politique avec le F.L.N.

En dissipant ainsi bien des nuées, de Gaulle a donc pris le risque de l'épreuve de force. Hélas ! sa position est bien faible.

Il brandit la menace de l'article 16 de la Constitution, qui lui permet — s'il le juge bon — de prendre à lui seul tous les pouvoirs. Il compte sur cet épouvantail pour mettre au pas et le Parlement gaulliste, et le corps des officiers, et les réseaux activistes qui, tous ensemble, forment, depuis mai 1958, la Ve République.

Du coup, il donne à ses adversaires de nouvelles armes et une bonne conscience toute fraîche. Ils crient à la dictature, à l'usurpation, et ils peuvent amalgamer la défense de « l'Algérie française » avec celle de « la République ».

Sans doute, ce ne sont là que des mots. Le général Salan, M. Soustelle ou M. Arrighi se moquent bien de la République. Seulement, le drame dans cette affaire c'est que de Gaulle s'en est moqué le premier, et avec eux. Ce dont on s'aperçoit c'est que, de toute manière, il n'y a plus de République. Il y a une lutte sourde, dans le circuit obscur qui va de l'Elysée à Alger en passant par le ministère des Armées et par Matignon, entre les factions qui se sont ensemble emparées du pouvoir sur les ruines de la République. Personne dans cette épreuve ne peut invoquer les principes ni la démocratie. De Gaulle pas plus que les autres. Et d'ailleurs il n'y songe pas, il n'a fait allusion qu'à l'allégeance qu'il juge être due à sa personne.

La situation créée par le discours du 4 novembre est très insolite : après s'être coupé des partis, des syndicats, des organisations démocratiques par sa conception et son usage du pouvoir personnel, de Gaulle s'est maintenant coupé des activistes et des militaires en annonçant son objectif politique. Il a des adversaires de toutes sortes, il n'a pas de partisans.

Dans ces conditions, comment compte-t-il soumettre les oppositions et imposer ses décisions ?

La situation est proprement révolutionnaire. La Ve République, telle qu'elle fut créée en 1958, n'est plus qu'une charpente délabrée. Les parlementaires, les militaires, les fonctionnaires, les syndicalistes, les étudiants, les professeurs, tous les Français qui participent à la vie publique sont d'une manière ou d'une autre, et pour des raisons opposées, en état d'insoumission. De Gaulle a-t-il une chance de retrouver un soutien ?

Pas plus que nous ne pouvons accepter le principe de l'allégeance à un homme, pas plus la répugnance devant son comportement et ses méthodes ne doit nous tenir lieu de règle politique. Si de Gaulle accepte l'épreuve ouverte, s'il poursuit sans fléchir la logique de ce qu'il a mis en marche le 4 novembre, il verra venir au-devant de lui l'immense majorité du pays et le succès. Qu'il laisse l'article 16 dans son tiroir; la dictature n'apporte qu'une faiblesse supplémentaire. L'annonce claire d'une politique débouchant sur la négociation, l'appel au peuple pour l'imposer sont les seules armes dont il dispose pour vaincre. Il a toujours répugné à les employer. D'où son isolement et sa faiblesse : chaque fois qu'il a préféré au débat public l'apparence de l'unité nationale, au jeu de la démocratie la prétention de l'arbitrage, ses adversaires ont gagné du terrain. Maintenant, il n'a plus le choix, il est dos au mur. Il y a donc peut-être de l'espoir.

J.-J. S.-S.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie
MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

POLITIQUE

● M. ANDRÉ JACOMET, au moment du 24 janvier, s'était personnellement opposé à ce que soit transmise au général de Gaulle une motion de fidélité à la République rédigée par de jeunes fonctionnaires de la Délégation générale.

● M. AHMED BOUMENDJEL, négociateur de Melun, dans une conversation privée : « Deux indices importants : le réveil d'une partie de l'opinion publique en France et le succès qu'a remporté la manifestation du 27 octobre. Si les Français continuent à faire connaître leur volonté de paix, la fin de la guerre peut être envisagée avec plus d'optimisme. »

● M. OKALA, ministre des Affaires du Cameroun, au général de Gaulle : « Quand nous avons rencontré M. Krouchtchev, avec d'autres ministres des Etats de la Communauté, il nous a dit : « Vous qui avez du poids auprès du général de Gaulle, vous devriez l'inciter à se hâter en Algérie, sans cela vous aurez bientôt les Chinois chez vous. »

● LE KATANGA a fait récemment imprimer des billets à l'effigie de M. Tschombé par l'imprimerie de « La Tribune de Genève ».

● LA GUINÉE a tenté, à plusieurs reprises, de faire imprimer sa monnaie en Suisse, mais s'est heurtée au refus des autorités fédérales.

● A un ministre qui lui demandait si c'était pour ménager l'Armée qu'il avait déclaré le 4 novembre que, sans elle, ce serait le chaos en Algérie, LE GÉNÉRAL DE GAULLE a répondu : « Je n'ai pas dit cela pour ménager l'Armée, mais pour indiquer à tout le monde, rebelles inclus, que personne n'a intérêt à voir s'installer en Algérie une situation congolaise. »

● Comme, en conseil de cabinet, M. PIERRE CHATENET, ministre de l'Intérieur, se plaignait de sa propre police, un autre ministre a dit : « Il n'y a pas de quoi dramatiser. C'est une tradition, en France, que la police préfère matraquer à gauche qu'à droite. »

● M. JACQUES SOUSTELLE fait contacter par des amis sûrs les syndicalistes qui, en Algérie, ont collaboré avec les Comités de Salut Public du 13 Mai. Il s'intéresse beaucoup aux militants des services publics.

● M. Papon, préfet de police, a proposé aux FORTS DES HALLES, dont la profession est menacée par les déchargeurs des entreprises de transport, de s'engager dans la police parisienne avant le 1er janvier 1961. Condition : avoir moins de quarante ans.

● 181.000 MUSULMANS participent à la « pacification » en Algérie : 60.000 réguliers, 93.000 supplétifs et 28.000 membres des groupes d'autodéfense. 250 musulmans suivent la P.M.S. et 2.000 la P.M.E. L'armée de terre compte 3.300 sous-officiers, 6.600 caporaux-chefs et caporaux musulmans.

● Les effectifs des troupes françaises stationnées dans les anciens territoires d'outre-mer s'élèvent actuellement à 65.000 HOMMES.

● LE PRINCE MOULAY HASSAN, reprochant au président Bourguiba l'attitude de la Tunisie au sujet de la Mauritanie : « Nous, même si vous revendiquiez Palerme, nous vous soutiendrions. »

● Les critères qui ont été fournis à une machine électronique pour désigner les licenciés de RENAULT-BILLANCOURT ont été les suivants : valeur professionnelle, qualité du travail, respect des consignes, assiduité, compte non tenu de l'ancienneté et de la situation de famille, 3.000 noms ont été proposés par la machine. C'est parmi eux que les 1.930 licenciés ont été choisis.

LA NATION

La semaine politique

● A Madrid, en lever de rideau, « M. N'importe qui ».

SEMAINE dramatique. Et même « théâtrale ». Nul ne sait combien d'actes aura la pièce. Pour l'instant, elle se joue dans deux décors : Alger, Paris, après un lever de rideau situé à Madrid. Là, depuis huit jours, un personnage isolé : le général Salan. Pourquoi est-il allé en Espagne ? « *Pour me promener* », dit-il, et il ajoute, souriant : « *Comme n'importe qui.* » Etrange touriste qui met en lieu sûr des liasses de documents, se rend en pèlerinage à l'Alcazar de Tolède, haut lieu du fascisme, et s'entretient pendant cinq heures avec Serano Sunner, beau-frère de Franco. A la porte de l' « Avenida », du « Fenix », les journalistes interrogent le souriant M. N'importe qui. Il répond à toutes leurs questions par une autre : « *Que diriez-vous si le communisme s'installait en Algérie ?* » Là-dessus, enchaînement doucereux sur la défense de la liberté et de la religion.

Bien sûr, il s'agit de rallier le gouvernement franquiste à une Algérie française, bastion de l'anticommunisme. Mais l'ancien « féal » du général de Gaulle a d'autres raisons de se trouver là-bas. Il y est en terrain neutre, à l'abri, comme ses documents : hors de portée de son suzerain détesté, mais à portée de l'événement. Ce Prince de la Prudence attend — quoi au juste ? Le signal.

Or, ce signal, à Paris et à Alger, deux hommes viennent, sinon de le déclencher, du moins de l'annoncer : Me Isorni, avocat au Procès des Barricades, et M. Jacomet, secrétaire général de l'Administration algérienne.

● A Paris, Me Isorni désigne le champ de bataille.

LE Procès des Barricades avait commencé par des querelles de procédure. Les juges militaires voulaient mettre les juges civils au bas-bout de la table ; un accusé exigeait de comparaître en uniforme. Ces broutilles liquidées, les positions se précisèrent.

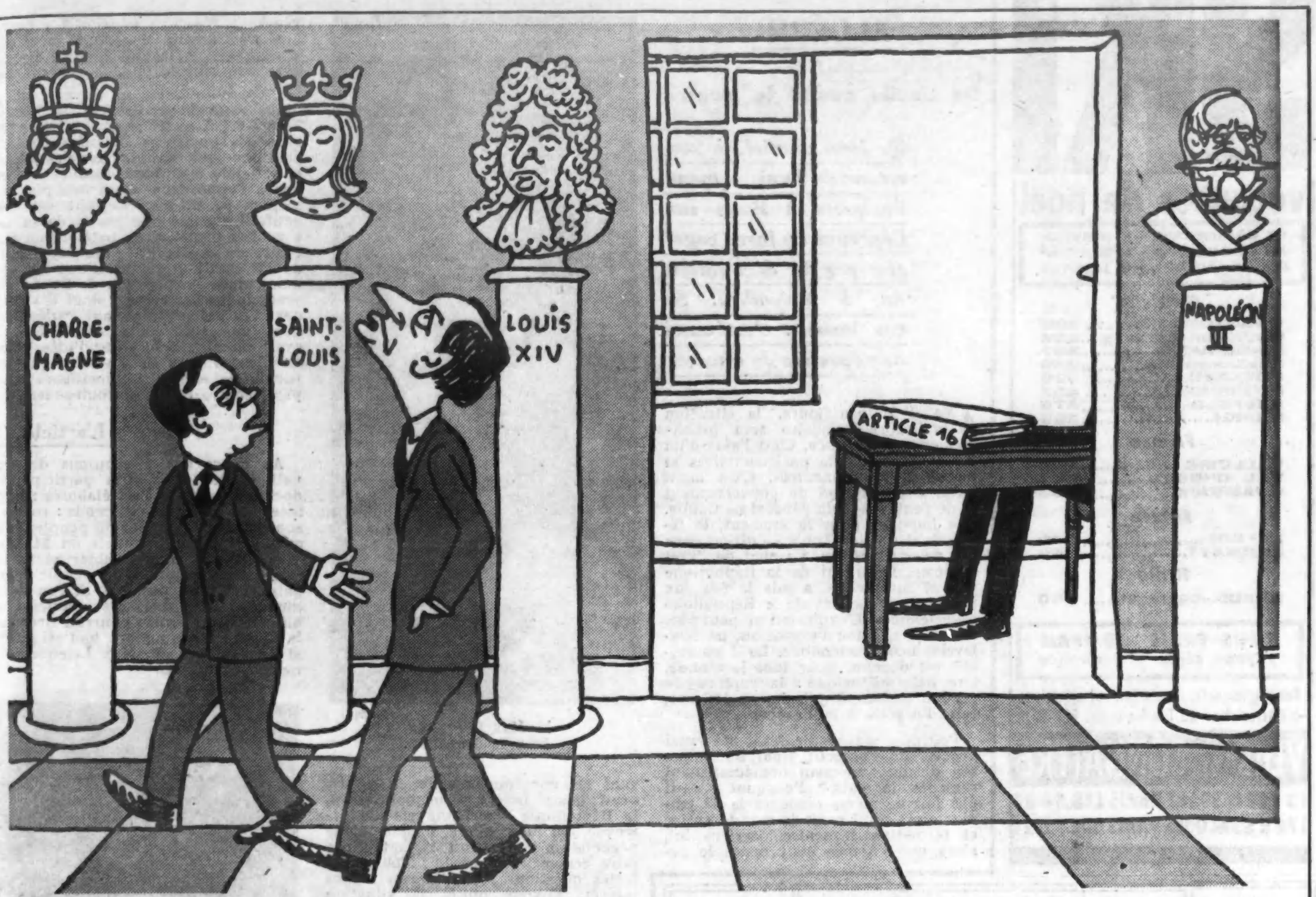
Elles furent d'abord très simples. Devant leurs juges, auxquels ils s'adressaient avec une courtoisie étudiée — leurs avocats ont même à ce sujet fait la leçon au bouillant Tixier-Vignancour — les inculpés se présentent, non seulement en héros, mais en victimes. Les émeutes d'Alger ? Un incident banal (« *On crie là-bas Algérie française ! Et tout le monde suit.* ») Les coups de feu, le sang ? Provocation de Paris. (« *C'est l'Elysée qui a téléguidé la fusillade* », affirme Demarquet.) Là-dessus, son avocat se lève : Me Isorni. On connaît Me Isorni, dont l'antigaullisme date de plus loin encore que le procès au cours duquel il défendit un autre chef de l'Etat : Pétain.

Me Isorni cite d'abord un message de M. Coty, alors en fonctions, sur « la patrie au combat ». M. Coty ? « *Voilà un président de la République.* » Qu'est-ce à dire ? Ceci : pour que ce procès ait un sens, MM. les commissaires du gouvernement doi-

(Keystone.)

LE GÉNÉRAL SALAN.
Un billet de retour.

ARGUMENTS
N° 19 - Sommaire
● L'art en question
● Peinture
● Etre et néant des formes
● Poésie
● Musique
Rédaction-Administration :
5, rue Bernard-Palissy - PARIS (6e)
LIT. 39-03
LE NUMERO : 3 NF
Diffusion en librairie limitée
Il est recommandé de s'abonner

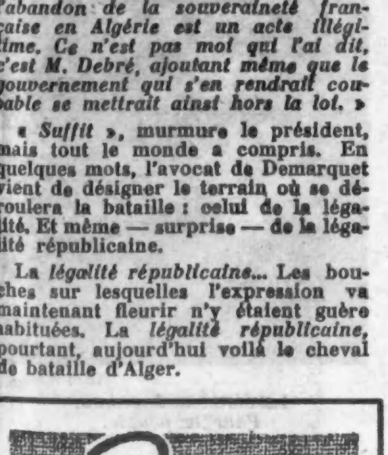


— ... "République algérienne"... il se rend pas compte ! Ensuite les Français voudront une "République française"...

vent répondre à cette question : le gouvernement est-il décidé à abandonner l'Algérie française ? « *Et si, comme j'en ai l'angoisse, vous ne pouvez répondre que par l'affirmative, alors vous n'avez pas le droit de requérir.* » Pourquoi ? « *Parce que l'abandon de la souveraineté française en Algérie est un acte illégitime. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est M. Debré, ajoutant même que le gouvernement qui s'en rendrait coupable se mettrait ainsi hors la loi.* »

« *Suffit* », murmure le président, mais tout le monde a compris. En quelques mots, l'avocat de Demarquet vient de désigner le terrain où se déroulera la bataille : celui de la légalité. Et même — surprise — de la légalité républicaine.

La *légalité républicaine*... Les bouches sur lesquelles l'expression va maintenant fleurir n'y étaient guère habituées. La *légalité républicaine*, pourtant, aujourd'hui voilà le cheval de bataille d'Alger.



● *A Alger, M. Jacomet franchit le Rubicon.*

« J*E suis en fonction au service de la République française, non de la République algérienne.* » Le 7 novembre, à trois heures de l'après-midi, dans les bureaux de la Délégation générale, M. André Jacomet jette ces mots, avec sa démission, au visage de M. Delouvrier.

Qui est M. Jacomet ? Le troisième personnage de l'Algérie, après le délégué général et le commandant en chef, un grand commis issu du Conseil d'Etat, un ancien collaborateur aussi de M. Bourgès-Maunoury. A la veille de son coup d'éclat, M. Jacomet a reçu mission de se rendre dans le Sud-Constantinois pour commenter, auprès des représentants des populations de l'Aurès, le discours du 4. C'est à quoi maintenant il se refuse. Et derrière son refus, la Délégation en sent tout à coup frémir d'autres, redoutables, venant des grands directeurs de l'Administration.

Le discours du 4 ne semblait pourtant pas avoir soulevé de trop graves remous, ou tout au moins pas dans ce sens-là. Le libéralisme algérois relevait la tête : les comités démocratiques s'étaient réunis, des étudiants antifascistes avaient manifesté, en plein Alger, au coude à coude avec des musulmans, chose impensable six mois plus tôt. Ensuite, les déclarations de M. Coup de Fréjac démentant l'hypothèse de l'Exécutif algérien avaient désamorcé certains préparatifs dangereux imaginés pour contrer une proclamation éventuelle d'un « Exécutif français ». Du discours même, que retenait-on ? L'allusion au péril communiste ? Fort bien. Des assurances sur la liberté du référendum ? Mais aussi : la « République algérienne » ? Deux mots.

Ces deux mots mirent le feu aux poudres. Samedi soir, à l'heure où les cercles gouvernementaux s'estimaient rassurés, des contacts commencèrent à s'établir entre officiers supérieurs d'Alger et hauts fonctionnaires civils. « Algérie algérienne », cela pouvait dire autonomie, association. « République algérienne », R.A. au lieu de R.F. en lettres de néon, au-dessus de la Grande Poste, dans le ciel nocturne d'Alger, cela, c'était l'indépendance. Dans la journée de dimanche, les éléments qui se concertaient décidèrent de ne pas franchir ce pas nouveau. C'est-à-dire, au besoin, d'en franchir un autre. Fût-il celui que l'Histoire appelle le Rubicon.

Le secret avait été bien gardé. Lundi matin seulement, quelques activistes bavardèrent, square Bresson, de la « démission de Jacomet ». Mais, alors, cette démission n'était plus qu'une question d'heures.

Et maintenant ? Eh bien ! le conflit est ouvert. Et les activistes le voient en trois temps :

1° Des démissions massives isolent le fidèle Delouvrier ;

2° Devant ces défections, l'Armée prend l'administration en main ;

3° Au même instant, le Procès des Barricades entame, chaque jour un peu plus, la position morale du général de Gaulle et de ses ministres.

Tout cela au nom de la *légalité républicaine.* Il faudra s'habituer à ce nouveau cri de guerre activiste.

● *A l'Elysée, de Gaulle parle d'un certain tangage.*

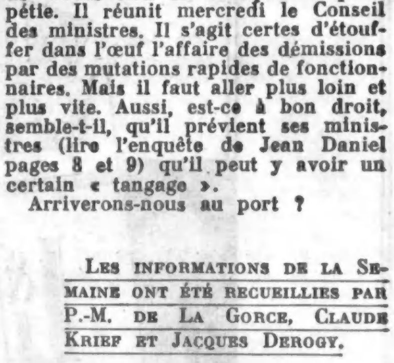
IL est vrai qu'à Paris, cette légalité républicaine a fait d'autres adeptes.

Au Parlement, un groupe de députés juristes, de M. Arrighi à M. Robert Lacoste, s'est réuni pour étudier la « violation de la Constitution » dont de Gaulle vient de se rendre coupable. Professeurs de droit républicain, les émeutiers d'Alger tendent de leurs boxes la main aux S.F.I.O. jusqu'auxboutistes qui serrent de leur côté celles des F.A.F. de Tixier-Vignancour. Légalité ! République ! Ces mots retentissent mardi soir à la Mutualité où les orateurs de l'Algérie française prophétisent la création d'un gouvernement administratif de la province algérienne. Demain, ils résonneront au klaxon des voitures — pourquoi pas ? Et à Madrid, patrie de la légalité républicaine, Salan, étonné, écoute ce slogan inattendu qui lui ouvre le chemin du retour.

La course est donc engagée. D'un côté, la « meute de l'immobilisme » — qui se relèverait mal, cette fois, d'une défaite même relative à Alger — et de l'autre, de Gaulle, contraint d'agir. La pièce est partie bon train : de Gaulle doit en brusquer la péripétie. Il réunit mercredi le Conseil des ministres. Il s'agit certes d'étouffer dans l'œuf l'affaire des démissions par des mutations rapides de fonctionnaires. Mais il faut aller plus loin et plus vite. Aussi, est-ce à bon droit, semble-t-il, qu'il prévient ses ministres (lire l'enquête de Jean Daniel pages 8 et 9) qu'il peut y avoir un certain « tangage ».

Arriverons-nous au port ?

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE ONT ÉTÉ RECUEILLIES PAR P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF ET JACQUES DEROGY.



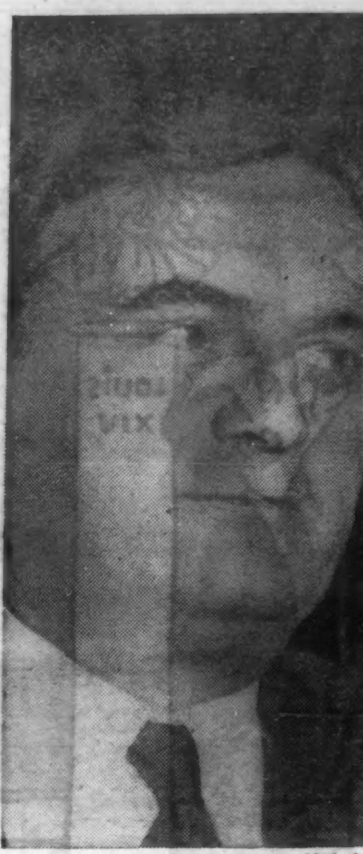
ALGÉRIE

De Gaulle contre la montre

● *Jean Daniel, à son retour de Tunis, a mené l'enquête à Paris sur l'épreuve de force engagée par la déclaration du 4 novembre. Sa conclusion : c'est aussi une épreuve de vitesse.*

AVANT quinze jours, la situation intérieure française sera probablement transformée. C'est l'avis d'un certain nombre de parlementaires et de hauts fonctionnaires. C'est aussi l'avis des membres du gouvernement et de l'entourage du général de Gaulle. Peu importe, pour le moment, la façon dont réagira Tunis — dit-on dans ces mêmes milieux. Le chef de l'Etat français, Président de la République une et indivisible, a mis le feu aux poudres en parlant de « République Algérienne ». L'explosion ne peut plus tarder. Ou, sinon l'explosion, un bouleversement quelconque. Le 4 novembre est devenu, pour tout le monde, une date historique : la rupture du cordon ombilical qui, depuis 130 ans, relie l'Algérie à la France.

Pourquoi de Gaulle a-t-il été aussi précis sur l'objectif final alors que son discours ne peut immédiatement ramener la paix ? Pourquoi n'a-t-il pas fait ce même discours le 29 janvier alors qu'il avait le monde entier et la nation française derrière lui, alors que l'Armée était dépassée de-


(Agip.)
M. MAX LEJEUNE.
Pour le drapeau.

vant les conséquences de ce qu'elle avait laissé faire ? Pourquoi, enfin, la République algérienne est-elle octroyée, au lieu d'être l'enjeu d'une négociation qui aurait l'avantage de faire cesser les combats ? Toutes ces justes questions sont désormais sans intérêt. Voyons plutôt la situation après le discours explosif du 4 novembre.

D'où peut venir le bouleversement ? Non point des communistes dont l'attitude, rivée à la situation internationale, est pleine de circonspection ; non point de la gauche qui se réveille : cette gauche ne peut pas se permettre d'être moins attentive et moins prudente que le F.L.N., lequel délibère à Tunis avec sérénité. S'agit-il alors des activistes et des ultras ? Oui, en partie. Autour du procès des barricades, des forces guettent dans l'ombre et se regroupent dans de nouveaux complots.

Cependant, aux yeux des hommes que ce bouleversement menace, c'est-à-dire, au premier chef, les membres du gouvernement, aucun de ces complots clandestins n'est sérieux. La véritable opposition au général de Gaulle, la seule dangereuse, se fait au grand jour.

Un peu plus de sérieux

C'est le grand fait nouveau : les sujets en ont assez du Roi qu'ils se sont choisi et, pour se débarrasser de lui, ils sont prêts à n'importe quelle coalition, à n'importe quelle alliance. Après le discours du 4 novembre, 153 députés étaient réunis dans une salle du Palais-Bourbon. Il y avait là des élus de toutes tendances, ou presque. L'hostilité au général de Gaulle était unanime. Pour éviter de rompre cette unanimité à propos de l'Algérie, les élus se sont entendus pour ne discuter que de la menace de dissolution, de référendum ou d'application de l'article 16 concernant les pleins pouvoirs.

Mais qu'est-ce que le Parlement dans la Ve République ? Rien jusqu'à cet été. Beaucoup depuis ces dernières semaines. Exactement, depuis la mi-octobre et le débat sur la force de frappe. Ce débat a révélé qu'une certaine symbiose était possible entre l'Armée et le Parlement. Il a dépassé tous les calculs des instigateurs. Certains états-majors ont découvert ce jour-là un moyen légal et indirect de s'opposer à de Gaulle. Tous les partisans de l'Algérie française adoptèrent le mot d'ordre de ces mêmes états-majors : de Gaulle désire la force de frappe surtout pour offrir une diversion à l'Armée d'Algérie.

Entre l'Armée et le Parlement, deux hommes déjà jouaient un rôle discret et efficace, MM. Bourgès-Maunoury et Max Lejeune, tous deux anciens ministres de la Défense nationale. Le premier est très lié (malgré son attitude pendant le 13 Mai) avec plusieurs généraux d'Alger ; le second a participé récemment encore à plusieurs « réunions de travail » sur l'Algérie avec son ami intime, le général Lecomte.

Un radical-socialiste et un socialiste S.F.I.O. se trouvent donc être les chevilles ouvrières d'une singulière coalition qui groupe parlementaires et officiers et qui est destinée à donner à l'opposition « un peu plus de sérieux ». M. Max Lejeune est très actif. Il a passé une partie de sa vie à vouloir prouver son patriotisme aux militaires et à laver le parti socialiste de l'accusation d'antimilitarisme. Au moment de l'expédition de Suez, couvrant toutes les erreurs dont il n'était pas l'initiateur, donnant volontiers dans une surenchère cocardière, il avait réussi à accréditer l'idée, dans certains milieux de l'Armée, que les socialistes étaient les meilleurs remparts contre l'abandon outre-mer.

L'article 16

Au cours des « réunions de travail » auxquelles il a participé, la doctrine suivante s'est élaborée : l'Armée doit éviter deux écueils : rompre son unité et se couper du peuple français. Les jeunes colonels du 24 Janvier étaient irresponsables et farfelus. Sans le soutien du peuple français, rien n'est possible. Si l'on commence à dire dans les syndicats et ailleurs que l'Armée pourrait tirer sur la classe ouvrière, alors, tout est perdu et en tout cas, M. Max Lejeune, lui, ne marchera pas.

(Keystone.)
LE GÉNÉRAL JOUHAUD.
Pour le peuple.

Le peuple français n'est pas prêt à se battre pour l'Algérie française ? C'est possible. Cela dépend de la façon dont on lui présente les choses. Mais il est prêt à se battre contre le pouvoir personnel, contre la dictature, pour la défense des libertés républicaines. Bref, il faut réhabiliter le Parlement, lui donner un regain de popularité en s'y prenant de façon que le Parlement symbolise la défense de la démocratie. Et quand bien même le Parlement demeurerait encore impopulaire dans le pays, c'est seulement avec lui que l'on peut opérer un bouleversement *légal*.

L'Armée va devenir le champion de la légalité républicaine et de la Constitution. On s'apprête à utiliser l'article 16 et à demander les pleins pouvoirs. Or, cet article 16 précise qu'on ne peut y avoir recours que pour défendre l'intégrité du territoire ! C'est exactement pour faire le contraire, pour amputer la République de l'une de ses provinces, que le

SKI
vacances de noël
17 décembre - 2 janvier
21 décembre - 3 janvier
25 décembre - 3 janvier

Autriche
ST-ANTON.................329
RAUZ-am-Arlberg.........255
INNSBRUCK................297
ZELL-am-See...............259
SOELDEN...................299
KITZBUEHEL...............437
SEEFELD...................475
ISCHGL....................295

France
VALLOIRE..................308
VAL D'ISÈRE...............403
CHAMONIX..................298

Suisse
LEYSIN....................360
ZERMATT...................355

Italie
BREUIL-CERVINIA.... 450

TOUS FRAIS COMPRIS
voyage, séjour et assurance

Renseignements, inscriptions et adhésions à l'Association de Tourisme (lic. BCT 391)

VOIR et CONNAITRE
13 RUE LABORDE PARIS LAB.54-87
174 R St JACQUES PARIS ODE.72-21

général de Gaulle prétend réclamer les pleins pouvoirs.

Dans cette coalition, M. Max Lejeune n'est pas l'éminence grise. Il est l'homme politique flatté de la confiance que lui font les militaires et soucieux de justifier et Suez, et la capture de l'avion de Ben Bella, et toutes ses positions algériennes qui sont celles du jacobinisme assimilationniste. Il combat, avec le général Jouhaud, « *pour que le drapeau tricolore reste en Algérie* ». Le général Jouhaud, en plus, veut défendre sa province d'origine comme le maréchal Juin.

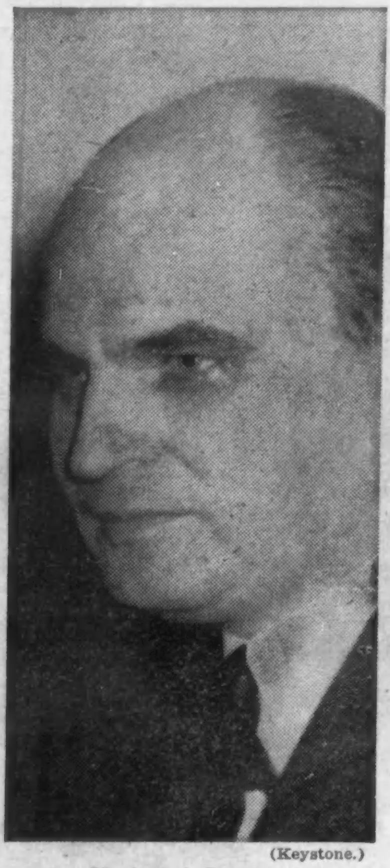
Le premier qui a révélé la coalition en question, c'est M. Jacomet, secrétaire général de la Délégation générale en Algérie. Il a dit, en offrant sa démission, que le général de Gaulle lui paraissait s'orienter vers le « pouvoir personnel » et qu'il était, quant à lui, au service de la République. Son geste et ses propos, applaudis par tous les activistes d'Alger, identifient pour la première fois la démocratie française, le régime parlementaire, et l'Algérie française. L'Armée se veut désormais au service des libertés du peuple...

La forme du 24 janvier

Comment peut s'opérer le bouleversement ? Par l'opposition aux mesures très rapides que le général de Gaulle entend prendre. Il est, paraît-il, « dans la forme du 24 Janvier ». Il congédie les interlocuteurs militaires, ne livre rien à ses collaborateurs les plus intimes, et met les ministres devant le fait accompli. Après le 4 novembre, il a déclaré en parlant du Conseil des ministres de mercredi : « *J'ai pris mes responsabilités. Je vais inviter ceux qui ont le mal de mer à prendre très vite un canot de sauvetage. Que ceux qui veulent rester s'accrochent au mât* ».

(Agip.)

M. Maurice Bourgès-Maunoury.
Pour la liberté.



(Keystone.)

M. André Jacomet.
Contre le mal de mer.

Lundi soir, en Conseil de Cabinet, M. Michel Debré a démenti toutes les rumeurs, fait l'éloge du discours du 4 novembre et proclamé que lui, en tout cas, « *s'accrocherait au mât* ». A un ministre qui lui faisait timidement la remarque que la « République algérienne » aurait pu être annoncée plus tard, le général de Gaulle a répondu qu'il fallait fixer une fois pour toutes le destin de l'Algérie pour éviter que les partis et les factions « *ne spéculent sur l'Algérie au-delà de de Gaulle* ».

En tout cas, la mise en place de l'Exécutif provisoire algérien chargé de préparer l'organisation du référendum ne va plus tarder. Elle se fera en trois phases, chacune étant accompagnée d'un discours annonçant au F.L.N. que cet Exécutif lui est ouvert, qu'il peut y prendre place, et qu'on l'attend. Sur ces derniers points qui me semblaient capitaux à mon retour de Tunis, j'ai interrogé plusieurs ministres français : ils sont formels.

1° Le discours du 4 novembre n'est pas destiné à l'O.N.U. S'il l'avait été, il aurait été prononcé plus tard, car chacun sait que l'effet de déclarations de ce genre ne dure pas au-delà de 15 jours.

2° Il ne peut pas y avoir de baodaïsme en Algérie. Il y manque Bao Daï, les sectes, l'opposition religieuse, etc. L'Algérie n'aura d'institutions définitives qu'avec la participation du F.L.N.

3° Plutôt que l'installation de l'Exécutif, on souhaiterait l'arrêt des combats, la période d'apaisement et la négociation avec toutes les tendances de l'opinion algérienne pour organiser le référendum. Le général de Gaulle continue de penser que l'arrêt des combats est une condition absolue. Mais cet arrêt peut n'être qu'une trêve. Celle-ci serait-elle acceptée ? Une fois acceptée, serait-elle observée ? Personne ne le pense vraiment. C'est pourquoi la médiation, par des personnalités religieuses ou par la mission africaine, ne peut pas porter que sur la trêve.

L'arrêt des combats

4° Pourquoi le chef de l'Etat ne recevrait-il pas Ferhat Abbas avant l'arrêt des combats ? Parce que si les combats cessaient après les entretiens politiques avec Ferhat Abbas, l'opinion algérienne penserait que le F.L.N. a obtenu toutes les satisfactions, que c'est avec lui seul qu'on a traité et qu'en somme le général de Gaulle lui-même a désigné le G.P.R.A. comme gouvernement de l'Algérie.

Ce quatrième point est de beaucoup le plus important. J'ai interrogé toutes les hautes personnalités que j'ai rencontrées depuis 48 heures pour savoir si le général de Gaulle ignorait réellement, ou voulait ignorer, que le G.P.R.A. ne tenait pas à ce qu'il soit discuté avec lui seul des conditions du référendum. Le chef de l'Etat français peut très bien recevoir le matin le bachaga Boualem, et le soir une délégation du F.L.N. Ce dernier ne peut pas formuler d'exigences sur les audiences du général de Gaulle, ni l'empêcher de voir ce qui est commun entre les différentes revendications.

Tous mes interlocuteurs m'ont répondu que le général ignorait cette position du F.L.N. et qu'il lui était très souvent arrivé de s'en plaindre. On m'a même pressé de trouver un texte par lequel le G.P.R.A. se serait officiellement prononcé à ce sujet. Il y a plusieurs textes (notamment une interview de Ferhat Abbas). Mais qu'est-il besoin de texte là où il ne s'agit que d'un domaine qui dépend exclusivement de la France ? C'est à la France seule de juger qui elle doit recevoir et quand. Où est donc le problème ?

En fait, cet argument est important parce que c'est le seul que le général de Gaulle invoque pour ne pas négocier politiquement avec le F.L.N. avant l'arrêt des combats, mais il ne résiste pas à l'examen. Le général de Gaulle croit-il vraiment que le G.P.R.A., transformé en parti politique, ne sera pas immédiatement puissant et majoritaire en Algérie ?

N'estime-t-il pas que, dans ces conditions, il vaut mieux immédiatement traiter avec lui plutôt que de le conduire à des surenchères extrémistes contre l'Algérie algérienne cautionnée par la France ? Il est impossible qu'il ne soit pas lucide sur ce point. Il a lui-même préjugé les résultats de l'autodétermination en éliminant l'Algérie française et préconisé une République quasi indépendante puisqu'elle aurait « *son gouvernement, ses institutions et ses lois* » et qu'elle ne dépendrait pas de la France pour les affaires étrangères.

C'est bien un accord sur cette formule que de Gaulle cherche avec le F.L.N. Ce n'est pas un référendum que l'on projette ; c'est un plébiscite, et cela répond d'ailleurs au réalisme le plus sérieux. Dans ces conditions, la crainte de donner un surcroît d'autorité au G.P.R.A. n'est pas le véritable obstacle.

L'obstacle, c'est d'entreprendre une négociation dans un contexte politique que la guerre exaspère. L'arrêt des combats permettrait l'évacuation d'une partie des forces armées, redonnerait le goût de la paix aux jeunes gens mobilisés, et dépassionnerait les affrontements français. Ce qui donne à l'Armée son pouvoir, c'est l'état de guerre. Cela est vrai d'ailleurs pour un camp comme pour l'autre. Il se peut que le général de Gaulle, même en ce moment, estime qu'il lui est impossible de négocier. Il lui faut donc compter, dans cette perspective, ou sur un geste du F.L.N. ou sur le temps.

Un atout paradoxal

Quel geste pourrait faire le F.L.N. ? Dans la situation où il est, lui aussi, on n'en voit guère. Après la déception de Melun, il est allé trop loin dans ses alliances et dans ses succès diplomatiques pour reprendre goût au tête-à-tête franco-algérien. Il s'est trop écarté de de Gaulle pour s'en rapprocher aujourd'hui sans un appel précis, étudié — appel qui ne lui a pas été adressé.

Il est plus embarrassé que séduit par les aspects positifs du discours du 4 novembre. Il attend sans illusions la délégation africaine avec l'impression que celle-ci pourra confirmer des intentions dont il ne doute plus (celles du général de Gaulle) mais qu'elle ne pourra rien apporter de nouveau sur les garanties de loyauté de l'Armée française à l'égard du général.

Pour le F.L.N., en ce moment, il est à la fois plus facile et plus sûr de ne pas compromettre ce véritable « second souffle » donné à la révolution algérienne par l'appui de l'Est que de risquer ce pari : l'entente secrète avec de Gaulle.

Alors ? Sommes-nous dans l'impasse désespérée avec, en plus, des risques d'explosion intérieure ? Rien n'est encore décidé dans un sens ou dans l'autre. Dans l'épreuve qu'il va traverser, le général de Gaulle a l'occasion de démontrer sa vigueur. Il vient de le faire en réagissant sans retard contre l'agitation provoquée par la démission de M. Jacomet. Sans doute l'avait-il déjà fait, le 24 Janvier, mais il avait aussitôt sacrifié sa victoire. Il a eu tantôt la clarté politique, tantôt l'autorité. S'il fait face à la situation nouvelle qui s'annonce, aujourd'hui qu'il a clairement défini l'objectif de sa politique et que toutes les équivoques sont levées, il peut contraindre le F.L.N. à traiter. Il peut convaincre le monde que, pour la première fois, il a une politique et, en même temps, les moyens de l'appliquer. Mais il joue sa partie contre la montre. Ce qui, paradoxalement, peut aussi être un atout.

JEAN DANIEL.

REPORTAGE

Un Allemand à Mourmelon

● *Quinze ans après la fin de l'occupation, des soldats allemands sont de nouveau en France. Qui sont ces hôtes accueillis sans grande joie ? Dominique Desanti a interrogé l'un d'eux, Otto S..., capitaine parachutiste.*

ENTRE la Moselle et la Meurthe-et-Moselle, à l'endroit où passait, en 1944, la frontière du « Grand Reich », un panneau, maintenant enlevé par la police, sur l'ordre du préfet du département, disait la semaine dernière : « *Auboué, 50 km. Le passage et le stationnement des troupes allemandes sont interdits sur le territoire. Arrêté municipal du 28 octobre 1960.* »

Auboué, au seuil du bassin minier de Briey, compte 5.000 habitants, auxquels le nazisme a coûté 20 assassinés, 15 morts en déportation, 400 otages. Le maire, Jean Bertrand, communiste, élu par 96 % des voix, a convié ses collègues des autres communes à se joindre à son refus.

D'autre part, le 13 novembre, de nombreuses protestations sont prévues contre ces « manœuvres dans le cadre de l'OTAN », auxquelles ont été invités des bataillons de la Bundeswehr.

Vous imaginez l'état d'esprit d'une « résistante de 40 », fille de déporté, roulant dans le vent vers Mourmelon où viennent de débarquer les tanks à croix noire et les casquettes presque inchangées des Allemands. Mes haines que je croyais recouvertes de quinze années d'oubli montraient l'os, comme les squelettes des arbres dénudés d'un coup par la tempête. Une phrase très ancienne de Mauriac me poursuivait : « *Les empreintes de l'homme sur l'homme sont éternelles et aucun destin n'a jamais traversé impunément le nôtre.* » La défaite, la destruction, l'occupation alliée avaient traversé le destin des Allemands de 1960. Qui étaient-ils donc à présent ?

Témoin par profession, j'ai, cette fois, voulu laisser parler le hasard.

Pour vous servir, madame

— Pardon, vous êtes officier allemand ?

Devant son verre de rouge posé sur le zinc, il exécute un salut à demi civil.

— Pour vous servir, madame. Capitaine de parachutistes, entré dans la carrière militaire en 1956. Trente-cinq ans.

Le néon brutal des magasins et bistrots de Mourmelon préserve le rose de ce rond visage, la candeur du regard. Derrière nous, des sous-officiers français prennent l'apéritif ; dans la salle, de jeunes Hollandais de l'OTAN, briqués de neuf, s'abreuvent de bière. La dame du comptoir essuie ses verres, philosophe : voilà huit jours que photographes et journalistes assaillent les Allemands. A Mourmelon, le Grand comme le Petit, on vit du camp depuis le temps de Napoléon III. Un militaire vaut un autre militaire.

Prudent, le capitaine de parachutistes feuillette « L'Express » ; il ignore le français, mais juge que ce n'est pas une « feuille à sensation » et consent à un entretien privé, anonyme, où il ne représentera que lui-même. Il se prénomme Otto.

— Avez-vous fait la guerre ?

— Enrôlé à 18 ans, envoyé sur le front russe... (hochement de tête et sourire entendu)... Puis Montecassino, trois ans de captivité en Libye. Dur ? Non, plutôt monotone.

→

— Malgré cette expérience, vous êtes retourné dans l'armée en 1956 ?

— A cause de cette expérience. Pour qu'il n'y ait plus de guerres.

— Vous vous êtes fait officier de parachutistes par pacifisme ?

— Le pacifisme doit être actif. L'équilibre des forces, le rôle de troisième force de l'Europe sont des garanties de paix. J'ai voulu répandre cette idée parmi nos jeunes.

De la Côte à Paris

— Votre jeunesse s'intéresse à l'idéal européen ?

C'est décidément sous le sourire qu'il dissimule son embarras :

— La crise d'idéal dans la jeunesse paraît être, d'après ce qu'on publie, générale ? Nous, les paras, offrons aux jeunes l'attrait de l'aventure, ils viennent donc à nous. En Allemagne, le service militaire est d'un an ; les paras, tous volontaires, s'engagent pour dix-huit mois. A nous d'en profiter pour leur montrer que le confort matériel n'est pas l'essentiel de la vie.

— Quel idéal leur proposez-vous ? La bagarre ?

— Oh ! non : l'esprit collectif au service de la liberté. Pour un Allemand d'à présent, le mot-clé, c'est « liberté ».

Un peu agacée de ces phrases d'officier des paras jointes à ce regard de missionnaire, je sors des généralités.

— Que faisiez-vous dans le civil ?

Le service psychologique n'a peut-être pas prévu cette question. Il s'humanise en cessant de sourire :

— Juriste, contrôleur des contributions. Sur le plan... disons financier, j'ai certainement perdu en entrant dans l'armée. Ce qui vous prouve que j'y étais poussé par autre chose que l'avantage personnel.

— Vous êtes croyant ?

— Je ne conçois pas un monde sans Dieu.

— Catholique ?

— Luthérien. Ma femme est catholique. Voici deux ans, nous sommes allés visiter votre Côte d'Azur. Quelle splendeur ! Peut-être l'année prochaine irons-nous à Paris.

— En touriste vous serez mieux reçu qu'en militaire.

Le regard de missionnaire revient.

— Oh ! nous comprenons bien ; c'est naturel ; voilà les fruits de la guerre. Il n'en faut plus. Tant pis, mieux vaut coexister.

Nous nous regardons, arrivés sur le bord du danger. Le para attend ; je saute.

Coup bas

— Vous admettez donc l'existence permanente d'une Allemagne de l'Est, la division plutôt que la guerre ?

Il sort son porte-monnaie, prêt à payer et à fuir. Consigne de faire bonne impression ou courage personnel ? Il pose son porte-monnaie sur le zinc et sourit :

— Et notre convention de ne pas parler politique ? Tant pis, je vous réponds : « Oui ».

— Et vos jeunes qui chantent « Deutschland über alles » ?

Tête secouée et mains ouvertes, il se désole.

— Quelques excités ; vous en avez aussi. Des fous auxquels les facilités de la vie, les hauts salaires, les réalisations de l'Allemagne fédérale sont montés à la tête. Au risque de vous déplaire, je vous dirai que les Allemands ont à présent moins d'orgueil national que les Français ou les Anglais, et sont plus disposés à se fondre en une communauté européenne. Pour protéger la liberté.

— Vous êtes un peuple surprenant. Excusez-moi, mais je trouve étrange cet idéal de liberté chez les inventeurs des camps de concentration...

Il répond comme les Allemands de 45, avec le même frémissement des lèvres.

— Qui donc chez nous savait ce qui se passait dans les camps ? Moi, par exemple, en Libye, je croyais au début que les récits sur les camps dans les journaux anglais c'était de la contre-propagande. Il m'a fallu lire un article d'un libéral allemand émigré dont mon père, professeur non nazi, m'avait parlé, pour y croire. Je pensais que c'étaient des camps de travail.

— C'était plus confortable, plus « gemütlich ».

— Si vous étiez en dictature, que sauriez-vous de ce qui se passe en Algérie ? Et est-ce que tous les Français y croient ? Et pouvez-vous, après ça, dire que les tortures par exemple tiennent au caractère allemand ?

Si cette contre-offensive est enseignée par le service psychologique de la Bundeswehr, elle réussit. Je fuis :

— Croyez-vous que les Russes veulent la guerre ?

Coup bas délibéré : le sujet est tabou, formellement interdit. Le capitaine trouve son salut dans le lieu commun.

— Comment pourrais-je le savoir ? De toute manière, ceux qui veulent la guerre sont des criminels.

Puis, il prend congé oubliant, d'émotion, de payer son verre.

— Vous avez donc offert à boire à un officier de parachutistes allemand ?

C'est un des sous-officiers français. Il rit, au milieu de ses camarades. Je leur résume l'entretien et eux regrettent les barrières du langage. Les Hollandais, bien astiqués, de la salle nous regardent avec un muet reproche : enfants d'un pays saccagé par le nazisme, ils défendent eux aussi « l'OTAN et l'Occident », mais nul ne s'en soucie.

Le capitaine de parachutistes m'a récité sa leçon ? Peut-être, mais plus en apôtre qu'en élève. J'ignore si cette rencontre de bistrot et de hasard est caractéristique. Mais je suis sûre que, même dans les cadres de la Bundeswehr, beaucoup d'hommes sont sortis du mythe nazi pour plonger tête la première dans le mythe occidental.

J'ai fait la contre-épreuve, également de hasard. Errant dans Mourmelon l'indifférente, où même les enseignes disent : « Au chic parisien - Articles militaires », nous avons vu, après des Hollandais et des Américains achetant du champagne (Reims est si près !), trois soldats allemands tout juste débarqués qui achetaient deux litres de rouge en précisant « Bordeaux ». Trois ouvriers de vingt ans : un Berlinois installateur de chauffage central, un mécanicien de Kiel, un chauffeur de camion bavarois.

(Charpentier.)

LE CAPITAINE S..., A MOURMELON.
« *Wie Gott in Frankreich.* »

« Et l'Algérie ? »

— Nous allons rester ici trois semaines. La France ? Ce qu'on nous en a dit ne ressemble pas à ce que nous voyons.

— Berlin, c'est autre chose qu'ici ! dit le Berlinois.

Ils évoquent le vieux dicton « Wie Gott in Frankreich » (« *comme Dieu en France* »), qui signifie « *comme un coq en pâte* » et haussent les épaules.

— Enfin, puisque c'est pour la paix et la liberté nous nous contenterons de Mourmelon.

Ces garçons de vingt ans aussi ont appris la leçon atlantique. L'essentiel n'est tout de même pas dans la forme des casquettes ni dans le langage. Car si « Achtung ! » ou « Los ! » nous rappellent d'atroces souvenirs, comment Goethe, Beethoven ou Karl Marx auraient-ils dit « attention » et « en avant » ? Le fond du problème est ailleurs : dans une politique d'ensemble. La présence à Sissonne ou à Mourmelon de soldats allemands soulève seulement une question d'application pratique, qui pose en retour des problèmes politiques.

Le plus triste, c'est la bonne foi de la plupart des soldats et d'une partie des officiers. Le plus triste, pour moi, c'est qu'à la question : « *Et les camps, et les tortures, et la Gestapo ?* », un Allemand puisse, en rétorquant : « Et l'Algérie ? », me donner autant mauvaise conscience.

DOMINIQUE DESANTI.

PARDESSUS
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

ÉTATS-UNIS

Un nouveau Roosevelt ?

● ***Le plus riche et le plus puissant pays du monde vient, en choisissant son chef suprême, de faire un pari audacieux. Qu'est-ce qui va changer en Amérique et dans le monde ? Notre rédacteur diplomatique Paul Johnson l'étudie ici.***

L'ÉLECTION de John Kennedy à la Présidence des Etats-Unis est, sans aucun doute, l'événement international le plus important depuis la mort de Staline. Ainsi, une nouvelle génération, une nouvelle mentalité et une nouvelle méthode s'installent à la tête du plus riche et du plus puissant pays du monde. Pour apprécier cet événement et ses conséquences, il est nécessaire d'être informé sur trois points :

1) Quelles sont les fonctions réelles du président des Etats-Unis ?

2) Quels sont les objectifs politiques de John Kennedy ?

3) Qui est-il ?

A la Maison Blanche, le nouveau président occupera une fonction unique au monde. Son salaire (100.000 dollars par an, impôts à déduire, plus 50.000 dollars par an à titre de défraiements divers, également soumis à l'impôt; et enfin 40.000 dollars pour les frais de déplacement, cette dernière somme libre de toutes taxes) est relativement peu important si l'on considère que certains dirigeants d'industrie gagnent plus de 500.000 dollars par an. Mais le président des Etats-Unis dispose de pouvoirs immenses. Il est le chef suprême de l'Exécutif, chargé de toutes les affaires fédérales, y compris la politique étrangère et le commandement en chef des Armées. Les membres de son cabinet sont en effet de simples conseillers auxquels il peut déléguer une partie de ses pouvoirs administratifs. Mais, seul, le président prend les décisions.

Une liquidation complète

C'est lui qui désigne tout l'état-major de la Maison Blanche, ce qui signifie une liquidation complète de l'équipe Eisenhower. Il peut choisir ses ministres où il le souhaite, à la seule condition qu'ils soient citoyens des Etats-Unis, et il peut les révoquer comme il l'entend. Il nomme en toute liberté les juges fédéraux et les ambassadeurs et, s'il le décide, il peut étendre ce droit aux plus bas échelons de l'administration, car les nominations et les propositions dans l'administration américaine sont encore soumises, dans une large mesure, à des critères politiques. Le Sénat, il est vrai, a le droit d'opposer son veto à certaines nominations, mais ce droit, exercé par un Congrès démocrate, ne peut que renforcer le caractère politique des nominations faites par John Kennedy.

Tout cela signifie que, dans les prochains mois, l'administration du gouvernement fédéral aura une physionomie politique totalement nouvelle. Après huit années de présence au gouvernement et dans l'administration de ministres et de hauts fonctionnaires conservateurs, dont la grande majorité avait dépassé la cinquantaine, voire la soixantaine, les portes vont s'ouvrir devant une génération jeune, libérale, qui va occuper les principaux postes aux Etats-Unis et à l'étranger.

Des hommes comme MM. Chester Bowles et Adlaï Stevenson, les professeurs Schlesinger et Galbraith, et un grand nombre d'autres libéraux, sur les idées politiques desquels l'ancien régime avait jeté l'anathème, vont maintenant pénétrer dans le Saint des Saints.

Déjà, à Washington, souffle une bouffée d'air frais qui rappelle les brillantes promesses du New Deal de Roosevelt en 1933. Les banquiers et les hommes d'affaires conservateurs, les généraux et les amiraux retraités, tous les vieux pontes fatigués de l'ère Eisenhower, font leurs bagages. A leur place s'installent de jeunes et brillants universitaires.

Huit ans

Bien que M. Kennedy ait été élu pour quatre ans seulement, la puissance avec laquelle les moyens de diffusion modernes présentent actuellement aux masses la personnalité du président est telle qu'il semble à peu près certain qu'il sera réélu pour un autre mandat. Il peut donc établir ses plans politiques et ses prévisions d'emploi sur une base de huit ans.

Les opportunistes, administrateurs et coulissiers professionnels, le savent: ils font déjà le siège du camp Kennedy.

LE PRÉSIDENT KENNEDY.
Avec l'appui des « egg-heads ».

Dans quelques mois, tout se passera comme si le régime Eisenhower n'avait jamais existé.

Ainsi l'Amérique va-t-elle présenter un nouveau visage. Comment ce phénomène se manifestera-t-il concrètement aux Etats-Unis et dans le monde? Quels seront la nouvelle tactique et les nouveaux objectifs politiques ?

Les campagnes présidentielles américaines tournent plus autour de la personnalité du candidat que du programme qu'il défend. Le président ne pouvant pas lui-même proposer de nouvelles lois (encore qu'il puisse y opposer son veto), il ne présente pas une plate-forme électorale en tant que telle. Les promesses faites durant la campagne sont d'ordre général et n'entrent pas dans le détail. Le président Eisenhower, par exemple, s'était borné à promettre la paix et des finances saines.

Quant au président Kennedy, il a toujours évité de prendre des engagements trop précis. Néanmoins, si l'on en juge par ses précédentes prises de position, on peut faire un certain nombre de prévisions raisonnables sur la voie dans laquelle il compte s'engager :

1) Il abandonnera le principe d'Eisenhower du « budget équilibré ». Ces quatre dernières années, en poursuivant avec obstination une politique financière « orthodoxe », Eisenhower a réussi à organiser la récession la plus persistante depuis les années 30. Jamais, au cours de ces quatre années, l'indice de la production américaine n'a réussi à s'élever à plus de 2 % et, la plupart du temps, l'industrie lourde des Etats-Unis a travaillé — elle travaille encore — entre 55 ou 75 % de ses capacités de production.

Il est à peu près certain que, pour commencer, Kennedy cherchera à augmenter le pouvoir d'achat. Il y aura un accroissement important des dépenses fédérales pour l'éducation, la santé, les travaux publics et la défense. En conséquence, l'économie devrait s'établir à un niveau plus élevé, ce qui éliminerait la récession qui, ces trois dernières années, s'est étendue à la Grande-Bretagne et, plus récemment, à la France.

Pendant toute sa campagne, le président Kennedy a insisté sur le fait que la puissance industrielle soviétique augmentait beaucoup plus rapidement que celle de l'Amérique et du monde occidental. Il se fixera pour objectif une augmentation de la production annuelle de l'ordre de 5 à 10 %, même si cela signifie un risque d'inflation et un accroissement du prix des matières premières. L'ensemble de l'Europe sera affecté par ces mesures.

Le désarmement

2) En matière de défense, le président Kennedy s'est nettement engagé à augmenter l'effort des Etats-Unis. Le président Eisenhower avait maintenu les dépenses concernant ce chapitre aux environs de 40 milliards de dollars. Il est à peu près certain que le président Kennedy crèvera ce plafond, bien qu'il soit peu probable qu'il aille, comme les extrémistes du Parti Démocrate le souhaiteraient, jusqu'à dépenser 60 milliards de dollars par an pour l'armement. La Marine obtiendra un plus grand nombre de porte-avions et de sous-marins équipés de fusées atomiques, les forces aériennes un plus grand nombre de bombardiers supersoniques et les alliés de l'Amérique un plus grand nombre de fusées.

En même temps, le président Kennedy pourrait s'engager d'un meilleur cœur dans la voie d'un accord sur le désarmement. Bien que le président Eisenhower ait été prêt, par exemple, à signer un accord sur le contrôle des expériences nucléaires, il en a été empêché par la pression de ses principaux conseillers militaires et scientifiques. M. Kennedy pourrait écarter des pressions de cette sorte s'il croyait qu'un accord raisonnable puisse être obtenu.

3) En politique intérieure, le président Kennedy augmentera l'aide fédérale à divers organismes sociaux, et il paraît à peu près établi qu'il mettra en chantier une sorte de service médical national comparable à celui qui existe actuellement en Grande-Bretagne. Une des plus importantes raisons de son succès a été, en effet, le vote d'une dizaine de millions de personnes âgées, qui ne peuvent plus faire face aux tarifs médicaux très élevés actuellement pratiqués en Amérique. En fait, dans un grand nombre de domaines, le président Kennedy augmentera les pouvoirs d'achat au détriment des autorités locales. Il est un partisan de l'extension des pouvoirs de l'Etat, c'est-à-dire de ce que ses ennemis appellent « un socialisme camouflé ».

Le veto du chancelier

Dans le Sud, il poursuivra très probablement la prudente politique d'intégration du président Eisenhower. Bien que les ségrégationnistes du Sud aient voté pour lui et que son vice-président Lyndon Johnson soit un Texan, il est en effet soutenu par une large majorité libérale, aussi bien à la Chambre des Représentants qu'au Sénat, et cette majorité le poussera à agir. On peut prévoir qu'à la fin du mandat du président Kennedy, l'intégration sera un fait accompli dans toutes les écoles du Sud.

4) Dans le domaine international, le président Kennedy cherchera à réunir une Conférence au Sommet avec l'U.R.S.S. Le soutien accordé par le président Eisenhower aux projets de réunion au Sommet présentés par M. Macmillan avait été au mieux prudent, au pire dilatoire. En réalité, fidèle à la tradition de M. John Foster

→

EMPRUNT ÉQUIPEMENT DE LA S.N.C.F.

Pour assurer le financement de ses investissements, la S.N.C.F. procède, à partir du 7 novembre 1960, à l'émission d'

OBLIGATIONS S.N.C.F. 5 % 1960 de 200 NF

garanties par l'Etat

dont les caractéristiques principales sont les suivantes :

JOUISSANCE : 1er novembre 1960.

INTERET : payable à raison de :
7,5 NF le 1er août 1961 ;
10 NF le 1er août de chacune des années suivantes.

AMORTISSEMENT : le 1er août de chacune des années 1966 à 1985, suivant un tableau d'amortissement établi sur la base d'une annuité constante d'intérêt et d'amortissement.
Chaque année, l'amortissement s'effectuera, soit par remboursement à 240 NF à la suite de tirage au sort, pour la moitié au moins des titres à amortir, soit par rachat en Bourse.

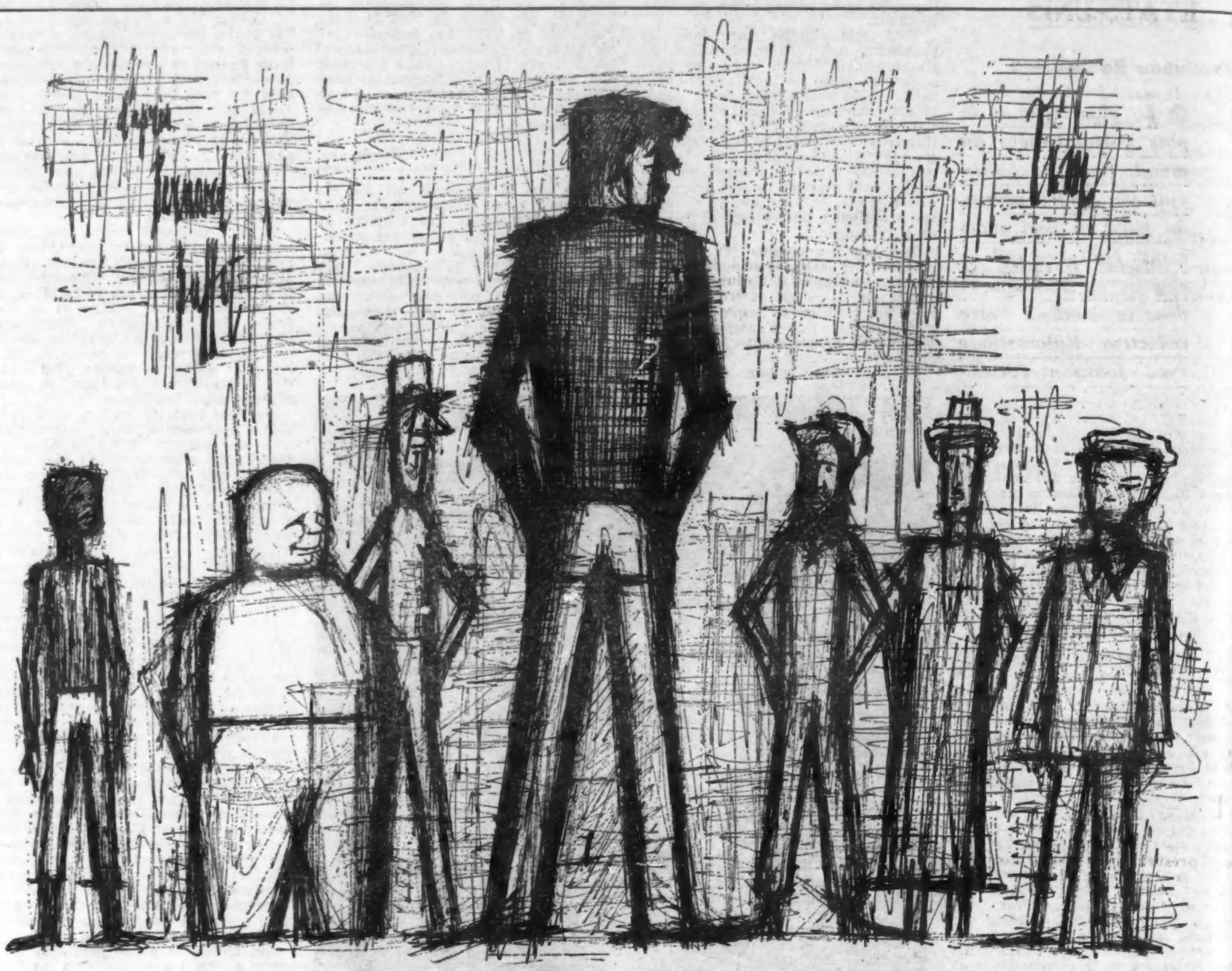
INCONVERTIBILITE : jusqu'au 1er août 1966.

REGIME FISCAL : paiement des intérêts et remboursement des titres nets de tous impôts présents et futurs (y compris toute retenue à la source), à l'exception de ceux que la loi mettrait obligatoirement à la charge des porteurs.

PRIX D'EMISSION : 199 NF

Les souscriptions sont reçues aux guichets habituels (Banques, Comptables du Trésor, Bureaux de Poste, Gares, etc.).
L'émission pourra être close sans préavis.

(Notice parue au B.A.L.O. du 7 novembre 1960)



JOHN F. KENNEDY DANS « TERRAIN VAGUE ».

Dulles, il avait virtuellement laissé au chancelier Adenauer un droit de veto sur les initiatives diplomatiques occidentales. Ce veto devrait maintenant disparaître et les politiques américaine et britannique en Europe seront désormais étroitement concertées. L'axe Washington-Bonn risque de perdre une partie de sa solidité.

En Extrême-Orient, on peut s'attendre à une tentative — prudente au début — pour sortir de l'impasse en ce qui concerne la Chine communiste. Les garanties américaines sur les îles de Quemoy et Matsu seront supprimées ; la Chine elle-même pourrait être finalement reconnue et les Etats-Unis pourraient s'efforcer d'organiser un cessez-le-feu entre Mao Tsé-toung et Tchang Kaï-chek. Un « Munich » extrême-oriental semble cependant exclu. Au contraire, il est vraisemblable que les bases américaines seront renforcées.

L'inconnu

Aux Nations Unies, la politique Eisenhower-Lodge visant à se concilier les nations non engagées sera certainement intensifiée. Le président Kennedy espère rétablir l'influence américaine en Amérique latine, par une formule de Plan Marshall d'aide économique sans conditions. Cuba, pour sa part, sera sévèrement isolé.

En Afrique et en Asie, la nouvelle administration cherchera à revenir à la politique anticolonialiste traditionnelle des Etats-Unis. Elle poussera donc la Grande-Bretagne à hâter la « libération » de ses derniers territoires coloniaux en Afrique centrale et orientale, et surtout — cela est à peu près certain — elle interviendra sur le plan diplomatique dans la guerre d'Algérie.

Nombreux sont, en effet, les conseillers de M. Kennedy qui estiment que l'Algérie est le principal handicap de l'Occident dans la guerre froide.

Du temps du président Eisenhower, les Etats-Unis, bien qu'hostiles à la « pacification », n'ont jamais osé intervenir d'une manière décisive, de crainte de braquer la France. Mais, aujourd'hui, les exigences du général de Gaulle au sein de l'O.T.A.N. ont exaspéré Washington au point que de nombreux hauts fonctionnaires estiment qu'il est nécessaire de prendre le risque d'une rupture avec la France pour se débarrasser du problème algérien et regagner ainsi le monde musulman.

Ce tour d'horizon ne tient pas compte de la personnalité du nouveau président. A quarante-trois ans, malgré les extraordinaires moyens publicitaires mis en œuvre pendant la campagne, le président Kennedy demeure encore pratiquement un inconnu. Même pour les observateurs qui l'ont suivi à travers les Etats-Unis, certains aspects de sa pensée politique demeurent mystérieux. Peu enclin aux confidences, d'un abord réservé, souriant peu, sinon lorsqu'il lui faut séduire les foules, il se confie rarement, même à ses conseillers les plus intimes. Sénateur, il n'a jamais été considéré comme un libéral (par exemple, il ne s'est jamais élevé contre McCarthy) et l'on ne relève, dans son passé parlementaire, aucune initiative progressiste. Mais il faut se souvenir que lorsque Franklin Roosevelt entra à la Maison Blanche, il n'était ni moins réservé ni certainement plus libéral. Il le devint sous la pression des événements et de son propre parti.

Le président Kennedy sera, lui aussi, soumis à ces influences de la part des syndicats, des défenseurs des libertés publiques, des Noirs du nord des Etats-Unis, des économistes et des philosophes issus des universités, des intellectuels, de tous ceux qu'on appelle les « egg-heads ». M. Kennedy ne se bornera pas à subir leur influence. Il sélectionnera parmi eux les chefs de son administration.

Un président républicain a tendance, naturellement, à s'orienter de plus en plus vers la droite ; pour un président démocrate — et plus particulièrement quand il est jeune et dynamique — la tendance, comme ce fut le cas pour Roosevelt, s'inverse plutôt vers la gauche. On peut déjà voir, à de nombreux indices, que c'est de ce côté-là que vont les sympathies de M. Kennedy.

La bataille des années 60

Pendant la lutte pour la nomination du parti démocrate, pendant la campagne elle-même, il est tombé de plus en plus sous l'influence des économistes, du type Galbraith, qui déplorent ce qu'ils appellent « la société de l'abondance », « the affluent society », basée sur la prolifération absurde des biens de consommation aux dépens des investissements humains, dans les écoles, les hôpitaux, les universités, etc.

Selon le mot du professeur Schlesinger, M. Kennedy a eu du mal à « *définir son identité politique* ». Le nouveau régime doit-il être simplement un instrument du « bon » capitalisme, ou bien doit-il introduire des réformes de structure qui contraindront les entreprises privées à travailler pour le bien public ? Dans le discours prononcé le soir de sa désignation par le parti démocrate, M. Kennedy semble avoir opté clairement pour la seconde solution. Il a demandé au peuple américain de se prononcer pour les investissements publics préparant l'avenir, plutôt que de profiter de l'abondance des biens de consommation dans le présent.

Depuis, il a constamment développé et élargi ce thème et son itinéraire politique lui a valu l'appui d'un nombre de plus en plus important de « egg-heads », les anciens partisans de Stevenson, à présent nombreux à ses côtés. Cette évolution, M. Schlesinger en est persuadé, va se poursuivre :

« *Depuis que Kennedy a résolu le problème de son identité politique,* a-t-il écrit, *ses propres émotions ont été libérées et le poussent vers un libéralisme de plus en plus marqué.* »

On peut donc être assuré que le nouveau régime va livrer la bataille de la coexistence pacifique — la bataille des années 60 — sur une plate-forme sociale, sinon socialiste. L'élection de cette semaine a été une victoire de la collectivité sur l'individu, des investissements sur les dépenses de consommation, du raisonnement sur les préjugés, du présent et de l'avenir sur le passé. Si John Kennedy parvient à traduire concrètement ses victoires dans les faits, comme Roosevelt l'a fait dans les années 30, il peut être un aussi grand président que l'homme du New Deal.

PAUL JOHNSON.

ATTENTION !...
TOXINES
La Cure Xanty désintoxique
FACILE A FAIRE CHEZ SOI
OU A L'INSTITUT
- Ecrivez-nous ou rendez-nous visite sur rendez-vous.
- Nous vous conseillerons et nous vous documenterons.
XANTY 56, rue de Dunkerque
PARIS (IX°)
Tél. : TRU. 84-30

PORTO
BARROS
VIEUX PORTOS AUTHENTIQUES

Une nouvelle Amérique ?

● *Pour être un nouveau Roosevelt, le président Kennedy devra abattre une série d'obstacles impressionnants. En a-t-il le désir ? En a-t-il surtout le pouvoir ? Michel Bosquet tente un diagnostic.*

Il y a huit ans, quand Eisenhower et les Républicains vinrent au pouvoir, les Etats-Unis étaient à l'apogée de leur puissance : l'U.R.S.S. ne possédait pas d'aviation stratégique, la Chine ne pesait guère, Nasser était un jeune colonel proaméricain, le neutralisme était limité à l'Inde et à ses amis.

Sûrs de leur « position de force », les dirigeants américains étaient prêts à négocier avec Staline sur la base d'une capitulation soviétique, avec évacuation et « libération » des démocraties populaires. Staline refusant, les Etats-Unis n'auraient qu'à attendre : ils jugeaient l'effondrement de la « tyrannie rouge » inévitable, et structurelle l'incapacité soviétique à construire une société industrielle moderne.

Huit ans plus tard, l'U.R.S.S. possède la plus puissante aviation stratégique du monde (fusées comprises) ; elle a rattrapé la moitié de son retard industriel sur les Etats-Unis, les devançant même dans plusieurs secteurs. La Chine est une grande puissance mondiale et l'influence du monde socialiste s'exerce sur une bonne partie de l'Afrique et de l'Asie.

Les Etats-Unis peuvent-ils remonter la pente ? La question a dominé la campagne électorale américaine et le nouveau président des Etats-Unis sera jugé sur la réponse qu'il y apportera. Depuis huit ans, malgré un accroissement de 9 % de la population américaine, la production industrielle des Etats-Unis n'a augmenté que de 15 % ; leur production d'acier plafonne depuis cinq ans. Une nouvelle récession menace. Dans un secteur d'avant-garde comme la recherche spatiale, l'Amérique est à la traine, et son prestige dans le monde sous-développé est en recul.

La faiblesse

Mais ce ne sont là que les symptômes d'un mal plus profond que Walter Lippmann résumait en cette phrase : *« Notre grande faiblesse, c'est que nous n'avons pas de but »*. Un sociologue américain, David Riesman, livrait un diagnostic plus approfondi : la société soviétique, selon lui, est encore à l'âge héroïque où les hommes, par passion et esprit pionnier, se lancent à l'assaut des « frontières » économiques, scientifiques et spatiales, entendent refaire l'univers et se sentent promis à des tâches gigantesques ; la société américaine, en revanche, sombre dans la torpeur du conformisme, tend à décourager les grandes passions et les grandes vocations et à n'offrir aux jeunes que la « médiocrité sournoise » des carrières sûres, du confort et de la respectabilité.

Ce diagnostic a été repris, dans une large mesure, par M. Kennedy et ses conseillers, qui centrèrent toute la première phase de la campagne démocrate sur la dénonciation de *« l'inertie, de la stérilité, de la routine »* américaines, et proposèrent à leurs compatriotes de *« choisir entre le confort personnel et l'intérêt public »*.

Réussiront-ils à secouer leur pays et à lui inspirer de nouvelles et grandes vocations ? Si tel est bien leur but, des épreuves exaltantes et redoutables les attendent.

Dans le domaine économique, tout d'abord, où ils entendent réaliser une expansion régulière d'au moins 5 % par an, contre 2 % en moyenne pour les huit dernières années. Théoriquement, la chose est parfaitement possible : les Etats-Unis comprennent encore de vastes secteurs sous-développés. Un cinquième de la population dispose de revenus inférieurs au « minimum vital » officiel ; dix millions d'enfants reçoivent leur enseignement dans des classes surpeuplées (50 à 60 élèves) et dans des écoles promises depuis longtemps à la démolition ; la lutte contre l'érosion reste à organiser pour 70 % des sols ; les services publics sont depuis longtemps négligés (la voirie et les transports en commun urbains, particulièrement) ; enseignants, pompiers et policiers touchent des salaires anormalement bas, d'où crise de recrutement ; les services sanitaires et hospitaliers, enfin, exigeraient un vaste développement.

Vingt milliards de dollars par an pendant dix ans suffiraient à peine à éliminer toutes ces insuffisances, et assureraient l'expansion souhaitée et la résorption du chômage.

Mythes et « lobbies »

Toutefois, un programme de ce genre exigera des réformes profondes. Pour hausser les éléments les plus pauvres de la population américaine (20 % du total) au même niveau que la moyenne de leurs concitoyens, leur revenu devrait être au moins doublé. Par quels moyens ? Par le développement de l'assurance-vieillesse, des allocations familiales, de l'assurance-chômage et maladie, bref par la sécurité sociale, pour une part du moins.

Or certains mythes restent solidement ancrés dans la mentalité américaine et notamment que le pauvre est nécessairement un incapable, et la sécurité sociale immorale parce qu'elle détruit l'esprit d'initiative. De plus, le « lobby » médical, qui dispose de puissants moyens financiers, est prêt à combattre une fois de plus, par pressions politiques et campagnes publicitaires, tout ce qui ressemble de près ou de loin à une « socialisation » de la médecine. Il pourra compter, cette fois, sur l'appui des firmes pharmaceutiques, que le dernier rapport Kefauver a déjà égratignées en révélant des marges bénéficiaires pouvant atteindre 700 %.

(Dalmas.)

De jeunes partisans du président Kennedy.
Le confort personnel et l'intérêt public.

A ces oppositions viendra s'ajouter celle des compagnies publicitaires. Elles ont prospéré jusqu'ici grâce à l'effort des industries de biens de consommation pour créer des besoins nouveaux et sans cesse changeants chez un public passablement saturé. Elles se sentent directement menacées par le projet des Démocrates de pousser à l'avenir la satisfaction des besoins collectifs au détriment, partiellement, de besoins privés artificiellement gonflés.

Une résistance supplémentaire, à ne pas sous-estimer, viendra des divers « rackets » qui (grâce au jeu, à la prostitution, à la corruption) prélèvent, selon les dernières estimations, 10 % du revenu national et dépensent pas moins de 4,5 milliards de dollars pour acheter les faveurs de policiers, fonctionnaires ou hommes politiques.

Mais le bastion le plus difficile à conquérir sera, pour les réformateurs démocrates, le Federal Reserve Board (équivalent américain de la Banque de France), dominé par des financiers orthodoxes qui, tout au long du règne républicain, ont préféré l'équilibre budgétaire à l'expansion et, à deux reprises, ont aggravé par leur prudence des récessions dont la dernière n'est pas encore surmontée.

Le développement du financement et de la planification publics exigera ou entraînera nécessairement le remaniement de cet organisme. Et, une fois engagé sur cette voie, le train de réformes, sur sa lancée, pourrait ébranler assez profondément les places fortes du capitalisme privé au profit d'un surcroît de contrôles et d'initiatives publiques.

Ce renforcement des pouvoirs de l'Etat se révélera nécessaire pour une autre raison encore : les Démocrates déclarent vouloir mener une politique étrangère de grande envergure, particulièrement dans les domaines du désarmement et des relations avec les pays sous-développés.

Or la politique américaine de désarmement (qui commande dans une large mesure la politique envers l'U.R.S.S.) a été fortement influencée jusqu'ici par les militaires du Pentagone et par les industries vivant de commandes militaires (électronique et aéronautique surtout) ; les deux sont liés.

Face aux monopoles

Responsable d'un quart à un tiers de l'activité économique de la nation, le secteur militaire a pu faire valoir dans le passé que sa prospérité était indispensable à celle des Etats-Unis. Le projet démocrate de grands investissements publics représente déjà à ses yeux une menace potentielle. Un réel effort pour aboutir au désarmement n'en provoquerait que plus sûrement une levée de boucliers de la part des grands lobbies industriels et militaires, et déclenchera d'âpres débats publics dont l'Etat ne pourra sortir victorieux que s'il sait mobiliser l'opinion et renforcer son autorité.

La politique étrangère américaine à l'égard du « tiers monde », d'autre part, a été largement commandée jusqu'ici par les grands monopoles pétroliers, miniers, « bananiers ». A court terme, ceux-ci ont des intérêts directement opposés, le plus souvent, à ceux des pays sous-développés et même à ceux des Etats-Unis. Ils se méfient des politiques de développement planificatrices et reposant sur la mobilisation populaire ; ils ont tendance à miser sur les féodalités locales et les gouvernements autoritaires mais impopulaires, plus faciles à influencer ; dans des pays affamés, ils prélèvent et rapatrient pour une large part des profits de 20 % et plus, prélèvements que l'aide publique des Etats-Unis ne compense que partiellement.

Des experts démocrates jugent que les Etats-Unis ne peuvent soutenir la compétition avec le camp socialiste, dans les pays sous-développés, que s'ils disciplinent les grands monopoles. Vouloir exporter la « libre entreprise » dans le « tiers monde » leur paraît une cause perdue. Le rayonnement américain n'y sera sauvegardé ou étendu que si les Etats-Unis acceptent d'y aider des réformes agraires et des projets d'industrialisation d'inspiration socialiste ; que s'ils obligent les grandes compagnies à réinvestir dans les pays sous-développés l'essentiel des profits qu'elles y réalisent ; que si les étudiants africains, asiatiques et latino-américains peuvent apprendre aux Etats-Unis les méthodes de planification économique et de collectivisation agraire qu'ils doivent actuellement chercher à Moscou ou à Pékin.

Une remise en question

Discipliner la Standard Oil, la United Fruit, l'American Mining et autres géants mondiaux, les assujettir aux vues à long terme d'un plan de développement et d'assistance, sera sans doute la tâche la plus difficile pour un gouvernement américain tourné vers l'avenir.

L'équipe démocrate osera-t-elle mener cette tâche de front avec les batailles pour l'assurance sociale, pour la subvention de l'enseignement et de la recherche, pour la multiplication des bourses d'études, pour le grand programme de travaux publics ? Et, dans l'affirmative, réussira-t-elle, comme elle l'a fait pendant la campagne électorale, à tirer durablement ses concitoyens de leur « torpeur », à insuffler à la société américaine un dynamisme comparable à celui de sociétés beaucoup plus jeunes ?

Ce n'est pas impossible. Si le programme de réforme démocrate était mené énergiquement, il provoquerait des déchaînements et des débats publics si violents que toutes les couches de la société y seraient mobilisées. Le système et les institutions se trouveraient à nouveau discutés (ce qui n'est pas arrivé depuis dix ans) et même remis en question ; des possibilités nouvelles apparaîtraient, ainsi que des résistances puissantes, les unes et les autres génératrices de vocations et d'enthousiasmes.

A l'étranger, de telles luttes intérieures en politique américaine susciteraient infiniment plus d'intérêt et de sympathies que le conformisme actuel et son accompagnement de propagande sur la Justice et la Liberté. Comme l'écrivait encore Walter Lippmann, *« les Etats-Unis ne furent jamais plus populaires au-dehors que quand ils étaient le plus vivement critiqués au-dedans »*.

MICHEL BOSQUET.

Lecteurs de L'Express

IL VOUS RESTE

20 JOURS

(date limite 30 novembre)

pour faire vos achats au

Photo - Radio - Club

et bénéficier des prix spéciaux indiqués dans le précédent numéro de « L'Express »

FNAC 6 bd de SEBASTOPOL

Métro CHATELET - Ouvert de 10 à 12 h. et de 13 à 19 h. Fermé dimanche et lundi

Communiqué.

UTILISATEURS DE MAZOUT

Les Etablissements ROLLET, fabricants du « DIABLOTIN », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le **Diablotin-Mazout** liquide à mélanger au mazout.

Le produit, agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % de combustible.

En vente chez tous les droguistes.

(Communiqué)

Sans risquer le divorce...

« S'il est possible de réaliser ses aspirations sentimentales quand le désir vous en vient, dans une liberté absolue et sans risquer le divorce quelques années après pour incompatibilité d'humeur, pourquoi ne me marierai-je pas ? » avait dit ce maître du barreau, réputé réfractaire au mariage... aujourd'hui époux comblé.

Comme lui, célibataires, veufs ou divorcés, lisez sans engagement la passionnante brochure sur « L'Orientation Nuptiale ». Vous connaîtrez tous les détails de cette prestigieuse initiative française unique au monde et que 40 journaux français, parmi les plus grands, ont déjà applaudie.

L'Institut d'Orientation Nuptiale ES 16, 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'enverra gratuitement sous pli fermé anonyme et, bien sûr, sans aucun engagement. Joignez seulement 3 timbres pour l'envoi.

Communiqué.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Il est chargé du Service ESTIMATIONS-REPRISES des GALERIES BARBES.
C'est M. A. AUBERT.
Sans aucun engagement de votre part, il se rendra sur votre demande à votre domicile pour estimer vos meubles aux plus hauts cours. C'est encore un service gratuit que les GALERIES BARBES mettent à votre disposition. N'hésitez pas à faire appel à lui dans votre intérêt : M. AUBERT,

AUX GALERIES BARBES
55, boulevard Barbès, PARIS
ORNano 55-55 - Poste 43

Magasins ouverts tous les jours sans interruption de 8 h. à 19 h. 30, sauf dimanche

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

(A. P.)

M. Louis Joxe.
Six milliards sur vingt et un.

(Marquis.)

M. Pierre Gaudez.
Six élèves sur cent.

ÉDUCATION

Un service national

Le ministre de l'Education nationale, devant l'Assemblée, a reproché à l'U.N.E.F. de s'occuper de ce qui ne regarde que « l'Etat » alors que, a-t-il dit, elle devrait plutôt s'intéresser aux problèmes de l'Enseignement. « L'Enseignement? Eh bien, parlons-en », lui répond ici le président de l'Union Nationale des Etudiants de France, Pierre Gaudez.

Le vendredi 4 novembre, à la Sorbonne, le recteur Sarrailh, inaugurant l'année universitaire, souhaite la disparition des classes de 40 à 50 élèves et de grandes améliorations dans l'encadrement des étudiants. Il constate que rien n'entrave les réformes nécessaires... sinon la crainte de s'attaquer aux routines et aux situations acquises.

Pendant ce temps, à l'Assemblée Nationale, M. Louis Joxe défend le budget de l'Education Nationale : 199 milliards pour les constructions universitaires, alors que le plan Le Gorgeu en demandait 240 (sans compter les 106 milliards de retard des deux années dernières). Pour loger le cinquième des étudiants en cités universitaires, le Centre des Œuvres a demandé 21 milliards, on lui en donne 5,9... Qu'importe si, en 1964, on doit loger les étudiants en dortoirs !

Mais le Parlement sait bien que les bousculades dans les amphis ou dans les couloirs qui y mènent, l'attente à la porte des restaurants universitaires, l'impossibilité de trouver une place dans l'enseignement technique, ce n'est pas cela qui ruine la « santé nationale de notre jeunesse ». Et puisque les députés désignent clairement la raison de tous nos maux, l'U.N.E.F., le ministre les rassure facilement : *« Le problème de la jeunesse ne diffère pas tellement, au fond, de celui de l'Education dans son ensemble. Ma politique envers certaine organisation que vous avez attaquée à juste titre n'a pas changé... Je ne conçois pas qu'un organisme... s'empare de prérogatives qui n'appartiennent qu'à l'Etat... Je chercherai la jeunesse partout où elle est, et non dans ses minorités organisées... Pourquoi, également, la jeunesse ne s'intéresserait-elle pas à de grandes œuvres nationales et même à l'Enseignement ? »*

Dès onze ans

Le ministre qui parlait en ces termes à l'Assemblée Nationale, le 4 novembre, est le même qui, devant cette Assemblée, déclarait, le 12 juin : *« La subvention que reçoit l'U.N.E.F., la seule association à grouper des étudiants de toutes les tendances, est destinée à faciliter l'exécution des tâches corporatives dont elle est chargée. Par l'intermédiaire d'associations générales d'étudiants, l'U.N.E.F. gère des services de logement, de placement et d'aide sociale. Elle est associée, d'autre part, aux administrations publiques dans une tâche de cogestion de certaines entreprises du Centre National du Tourisme Universitaire et du Bureau Universitaire de Statistiques. »*

Ce ministre a reçu une invitation de l'U.N.E.F. et de l'Union des Grandes Ecoles, à participer au Colloque organisé à Royaumont, les 11, 12 et 13 novembre, sur l'Enseignement supérieur : l'U.N.E.F. « s'intéresse aux grandes œuvres nationales, et même à l'Enseignement » ! Le nombre et la qualité des participants inscrits sont la meilleure reconnaissance de l'intérêt porté par l'U.N.E.F. aux problèmes de l'Université.

Voici l'essentiel de ce que nous dirons à Royaumont :

Des victoires scientifiques spectaculaires ont démontré à l'opinion mondiale que l'Université était plus que jamais un facteur primordial pour la grandeur, le développement et le rôle d'une nation. Nous savons que, pour fournir des cadres supérieurs aux professions libérales, à l'administration publique, à la gestion des entreprises, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, pour animer la vie intellectuelle et artistique, le quart de la population, dans une civilisation évoluée, doit accéder à l'enseignement supérieur ou technique supérieur.

Les ressources humaines, aujourd'hui, ne manquent pas en France. Les années d'après guerre ont vu un essor démographique sans précédent. Mais ces milliers de jeunes susceptibles de poursuivre des études supérieures, que fait-on pour les accueillir ?

Un premier barrage existe dès l'âge de onze ans. Un tiers des Français seulement font des études secondaires ou techniques. Les autres restent à l'école primaire élémentaire et ne reçoivent pas l'instruction générale ou technique désormais indispensable. Parmi ceux qui ne continuent pas, il y a 40 % des meilleurs élèves des classes élémentaires.

Par la suite, sur 100 élèves entrés en classe de sixième, 6 achèvent des études supérieures...

En fait, pour répondre à la double exigence du droit d'accès à l'enseignement supérieur et des besoins économiques et culturels de la nation, des adaptations budgétaires et pédagogiques sans précédent sont nécessaires.

Depuis 1946, d'innombrables projets de réforme de l'enseignement ont vu le jour. Souvent divergents, sinon opposés, ils s'accordaient néanmoins sur un point : leur souveraine indifférence pour l'enseignement supérieur.

En plus des « projets » de réforme, il y a la réforme effectivement instituée, la réforme Berthoin. Mais celle-ci ne change rien au problème. L'enseignement demeure, en effet, ce qu'il était. La prétendue « réforme » n'a fait que légaliser les carences anciennes.

La vieille dame

Une véritable réforme de l'enseignement supérieur devrait comporter :

— un tronc commun d'au moins deux ans, permettant une orientation véritable qui mette fin à une élection imposée par l'origine sociale;

— des mesures à long terme permettant le recrutement et la formation de maîtres ;

— une aide financière aux familles dans le secondaire et l'allocation d'études aux étudiants.

Certes, une réforme de l'enseignement supérieur n'est concevable que postérieurement à celle du secondaire. Certes, il y a en ce domaine une hiérarchie des urgences. Mais, précisément, on assiste depuis quelques années à une transformation radicale des structures de l'enseignement supérieur, transformation qui se fait par à-coups, sous la pression des faits, sans procéder d'aucune idée directrice. Plus exactement, s'il n'y a pas d'analyses d'ensemble de la fonction de l'université, il y a pléthore d'analyses de détail, de réflexions portant sur tel ou tel secteur du supérieur (par exemple, l'enseignement des sciences) ou à l'intérieur d'un secteur particulier, sur telle ou telle fonction (par exemple, la formation des maîtres en faculté des lettres).

D'ores et déjà, des mesures ont été prises, d'autres sont en voie de préparation. Il est urgent de se demander quel sera demain le visage que la somme de toutes ces mesures par-

tielles donnera à l'Université et quel rôle elle sera appelée à jouer dans la société de demain.

L'Université cherche continuellement sa voie, attirée par deux pôles difficilement compatibles : l'enseignement culturel et la formation professionnelle.

Pour les étudiants, de plus en plus, la Faculté est le passage, la voie, l'éducation, à quelque chose d'autre qu'elle-même : *la profession.* Les années de faculté désintéressées, dégagées, en attendant d'entrer au travail avec papa (ou à sa place) font partie du passé définitivement révolu.

D'autres ne seraient pas loin de considérer que l'Université doit exclusivement se soucier de donner une qualification professionnelle pour disposer du volant de cadres nécessaires à l'expansion de l'économie française.

Face à ces exigences, la vieille dame qu'est l'Université s'est raidie et a mobilisé toutes ses énergies pour défendre *la culture.* Mais que voyons-nous se produire actuellement sous nos yeux ? Faute de positions audacieuses, l'Université risque de se laisser grignoter et de perdre l'essentiel. Les étudiants vont chercher hors de ses murs la qualification professionnelle qui leur manque. C'est particulièrement le cas de tous ceux qu'attirent les hauts salaires offerts par l'industrie...

L'homme cultivé

La civilisation dans laquelle nous vivons donne au travail une place prépondérante. Les rentiers ont disparu. Tout étudiant débouchera nécessairement dans une vie professionnelle. Mais pour que son travail soit fécond, il est nécessaire qu'il puisse le dominer. Toute culture qui ne fait pas place au travail est vouée à la stérilité. Il est nécessaire que l'Université donne à tous les étudiants une formation authentique ; celle-ci suppose d'abord une spécialisation dans une discipline, ensuite la préparation à l'exercice d'une profession.

A) Spécialisation dans une discipline.

En quittant l'enseignement secondaire, le jeune est contraint de choisir. L'évolution des sciences, celle des programmes, les structures administratives de l'enseignement, l'amènent à choisir d'abord entre les Lettres, les Sciences, le Droit et la Médecine ; puis à opter, à l'intérieur de ces grandes catégories, pour une discipline précise : Histoire ou Philosophie; Mathématiques ou Botanique.

La compétence requise dans une discipline quelconque ne suffira pas à faire du professeur un bon professeur. Il lui faudra aussi du talent et des connaissances pédagogiques. Mais la pédagogie ne remplacera jamais la connaissance approfondie de la matière à enseigner, suffisamment assimilée pour être capable de faire lien entre elle et les préoccupations, connaissances ou possibilités de ses élèves, suffisamment réfléchie pour en comprendre le sens et la portée en fonction du contexte historique (social, civique, intellectuel) qui pèse sur les élèves ou exige que leur formation porte sur tel ou tel point précis.

L'ingénieur aura, certes, besoin de talent pour résoudre tel ou tel problème technique particulier. Mais ce n'est pas une formation de simple technicien qui le rendra le plus apte à résoudre les mille difficultés techniques qu'il rencontrera dans sa vie professionnelle. C'est une connaissance scientifique sérieuse, dépassant largement les exigences étroites de la technologie du jour. En France, l'enseignement secondaire, technique, supérieur et scientifique fait heureusement une large place à cette « culture générale » et forme des hommes qui sont loin de n'être que des spécialistes étroits d'une pure technique. La structure industrielle française est marquée de la haute appréciation de ce genre d'hommes. C'est un fait que nous sommes dans une position extrême à cet égard par rapport aux autres pays. Mais cette position ne semble pas devoir changer : notamment les fondements très solides de ce système et l'évolution d'autres pays comme les Etats-Unis dans un sens favorable à la culture générale, sont pour nous des motifs très sérieux de stabilité.

B) Spécialisation dans une profession.

En premier lieu, l'Université doit donner une véritable qualification professionnelle, c'est-à-dire une compétence technique étendue et approfondie de la tâche que l'on aura à accomplir. Cela n'est donné ni par le sang ni par les muses. Cela s'apprend.

En second lieu, l'Université doit donner à l'étudiant les moyens de dominer son travail futur. La qualification professionnelle n'est pas tout. L'homme « cultivé » sera celui qui pourra donner un sens à sa tâche dans l'ensemble du corps social. Il faut connaître son métier, mais il faut aussi avoir une vision claire des conditions d'exercice de ce métier.

La dimension sociale

Seule, par exemple, une solide formation technique permettra au psychosociologue de se détourner des mirages pseudo-scientifiques qui ne servent qu'à justifier un état de choses établi pour le profit de quelques-uns.

L'enseignement des sciences humaines tel qu'il est donné actuellement permet-il aux employeurs de compter sur nous ? Nous permettra-t-il de remplir valablement ces professions dont l'importance numérique va s'accroître dans les années à venir ? Les employeurs savent bien, et nos camarades qui sont entrés dans les entreprises savent aussi, qu'il leur faut un ou deux ans pour être au courant des données concrètes de l'entreprise. Une formation seulement théorique laisse à la charge de l'entreprise la formation pratique du psychosociologue; elle a, en outre, pour conséquence de former des techniciens de sciences humaines incapables de dépasser les objectifs et les données immédiates de l'entreprise.

La pratique de la médecine, la carrière d'avocat sont aussi des responsabilités sociales. Oublier cette dimension, c'est irrémédiablement se laisser conduire aux pires aberrations.

Le médecin doit, de plus en plus, travailler en commun avec des ingénieurs, des psychologues, des sociologues, des économistes, des architectes. S'il veut facilement trouver sa place dans une équipe de travail interdisciplinaire, il faut qu'au cours de ses études il ait eu l'occasion de « se décentrer » par rapport à sa discipline et de découvrir les problèmes posés par son « rôle » dans une situation sociale définie.

Autant de problèmes qui devraient entrer automatiquement dans le cadre d'une formation complète à quelque profession que ce soit.

L'Université ne peut pas se désintéresser de la destinée professionnelle des étudiants. Les valeurs qu'elle défend et, disons le mot : la Culture, ne seront fécondes que si elle sait intégrer ces nouvelles préoccupations.

PIERRE GAUDEZ.

Prochain article :

« NOTRE PLAN DE REFORMES »

SCIENCES

- L'âge le plus bas pour les formes mortelles d'INFARCTUS DU MYOCARDE : 44 ans chez la femme, 25 ans chez l'homme.
- Selon le J.M.A. (journal américain de médecine), plus de trois millions d'Américains, aujourd'hui VIVANTS, seraient morts si le budget de la Santé publique aux Etats-Unis était resté le même qu'en 1937.
- Les femmes qui fument mettent au monde DES BÉBÉS PLUS PETITS (180 gr. de moins) que celles qui ne fument pas, montre une enquête comparative réalisée en Angleterre.
- Grâce à la radioactivité qui subsistait dans des fragments de charbon de bois trouvés sous une coulée de lave du volcan éteint du puy de la Vache (Puy-de-Dôme), les physiciens ont daté l'éruption : 5.000 ANS AVANT J.-C.
- La machine IBM « STRETCH », dernier cri en matière de calcul électronique, fait 75 milliards d'opérations par jour : elle est 75 fois plus rapide que la célèbre IBM 704.
- Le combustible du submersible atomique américain SKATE lui a déjà permis de parcourir 170.000 kilomètres. Il n'est pas encore question de le remplacer.
- Une firme américaine, la PACIFIC SEMICONDUCTORS, va fabriquer des transistors si petits qu'ils seront invisibles à l'œil nu. Ils seront électriquement équivalents à leur modèle 2N706.

tant souhaité...

le voici le manteau discrètement habillé dont toute femme élégante a besoin. Coupé dans un joli drap haute-couture, il retient les regards par son aspect velouté, par l'astuce de sa coupe, par la recherche des coutures apparentes. Vous l'aimerez, on aimera vous le voir porter, qu'il soit noir, gris, marine, rouge ou amande

Au rayon sport toute une gamme spéciale de manteaux Poil de Chameau vous séduira.

Franck & Fils

80, rue de Passy à Paris

magasin climatisé.

ouvert le lundi de 14 h. 30 à 18 h. 30

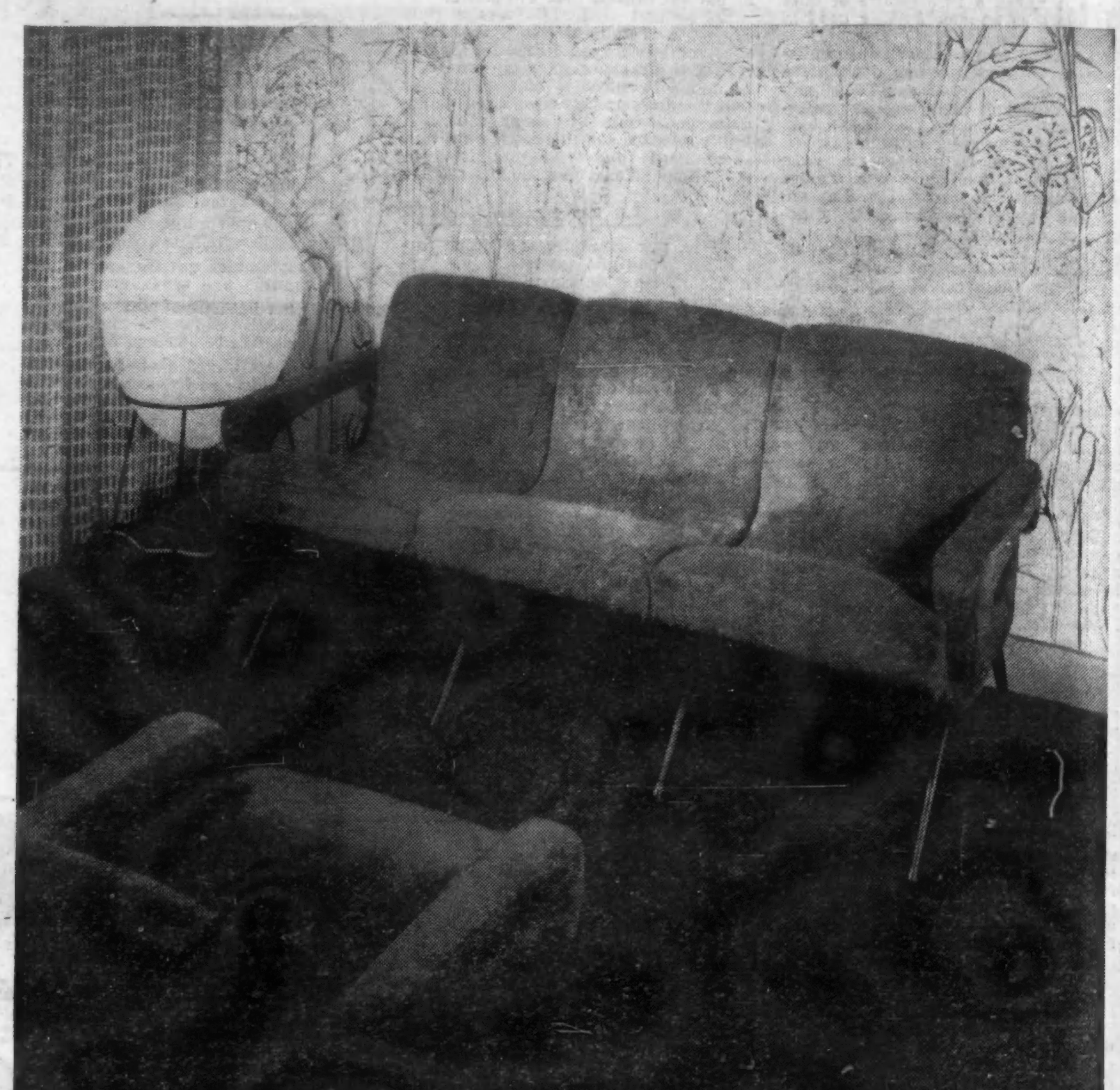
SE MEUBLER EST UN ART...

Il y a deux moyens de savoir si une femme (ou un homme) a du goût :

1° A la façon dont elle (ou il) s'habille.

2° A la manière dont elle (ou lui) se meuble.

Un meuble, comme une robe, c'est d'abord le reflet d'une personnalité. Regardez autour de vous. Vous pouvez avoir envie d'un des meubles de vos amis X..., vous n'aurez sûrement pas envie de tout leur intérieur. Pourquoi ? Parce que se meubler est un art, beaucoup plus qu'une affaire de compte en banque.



UN CHOIX DE NOTRE TEMPS.
Ne pas « imposer » mais « conseiller ».

Un choix difficile

Mais c'est un art qui peut coûter cher, car les meubles gardent longtemps leurs secrets. Si vous connaissez vos « styles » sur le bout des doigts, si vous savez reconnaître le placage qui ne s'écaillera pas avant vingt ans, le vernis qui ne craquera jamais, la porte qui ne « gauchira » sous aucun prétexte, alors vous pouvez acheter vos meubles n'importe où, et tout seul, à condition de parcourir quelques dizaines de kilomètres, de monter des douzaines d'étages et de savoir dire non à des vendeurs qui ont fait dire oui à de plus réticents que vous.

Mais la plupart du temps les choses se passent autrement. Et voici comment :

● 1re OPÉRATION : Madame court les magasins et rentre à la maison la tête farcie de modèles qu'elle confond inévitablement, les bras chargés de dépliants et de catalogues prometteurs.

● 2e OPÉRATION : Madame prend conseil de quelques-unes de ses amies, lesquelles sont généralement plus destructives que constructives.

● 3e OPÉRATION : Madame traîne Monsieur voir les sept ou huit modèles entre lesquels elle hésite, sans lui avouer qu'elle a laissé des arrhes un peu partout parce qu'elle n'arrivait pas à se débarrasser du vendeur.

● 4e OPÉRATION : Monsieur qui en a assez d'avoir passé plusieurs samedis (son seul jour de repos) à ce jeu passionnant se décide brusquement, paye ou signe des traites et supplie sa femme de ne plus lui parler de meubles pendant un certain temps.

● 5e OPÉRATION : Le meuble est là, installé, il ne reste plus qu'à attendre avec angoisse que les amis viennent vous féliciter ou demander où vous avez bien pu acheter « cette chose »... Il reste aussi à attendre que le meuble fasse ses preuves, c'est-à-dire qu'il se montre robuste, indémodable, pratique et parfaitement adapté à votre genre de vie.

Une denrée rare : la confiance

Il existe heureusement une méthode plus rassurante pour acheter ses meubles : choisir un commerçant sérieux et lui faire confiance.

Le Parisien a ses habitudes. Pour manger une soupe à l'oignon, il va aux Halles à minuit. Pour acheter ses meubles, il va dans les « quartiers du meuble ». Mais comment choisir entre les quelques centaines de petits, moyens et grands magasins qui surpeuplent ces quartiers ?

Eh bien ! l'acheteur « éclairé » a intérêt à savoir ceci : dans le meuble comme ailleurs, un commerçant a toujours deux façons de concevoir son métier :

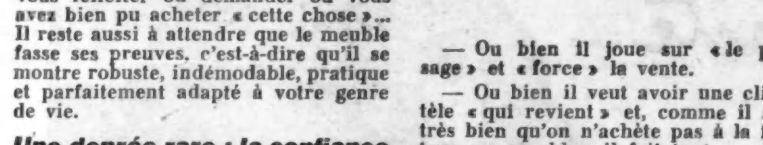
— Ou bien il joue sur « le passage » et « force » la vente.

— Ou bien il veut avoir une clientèle « qui revient » et, comme il sait très bien qu'on n'achète pas à la fois tous ses meubles, il fait tout ce qu'il faut pour que son client d'une fois n'aille pas chez un concurrent la prochaine fois.

Il ne s'agit pas là d'une idée périmée. C'est au contraire une idée que reprennent aujourd'hui quelques commerçants dynamiques et l'un d'eux est en train de faire de son magasin (1) l'une des maisons « de confiance » sur le marché du meuble parisien parce qu'il connaît son métier et qu'il le respecte.

Jamais, en effet, on n'a autant construit de logements en France. Jamais donc autant de jeunes (ou de moins jeunes) n'ont eu plus besoin de se meubler ou de compléter leur ameublement. Va-t-on leur vendre n'importe quoi et tuer ainsi la poule aux œufs d'or ? Ou bien va-t-on répondre à leurs véritables besoins, en les conseillant efficacement dans leurs achats et ménager ainsi l'avenir.

(1) L'ART MOBILIER, 154, boulevard Magenta. TRU. 83-21.



UNE INFINITE DE COMBINAISONS.
Comme les pièces interchangeables d'un décor.

Une vie

L'ART MOBILIER a donc choisi de faire de ses clients d'un jour des clients de toujours. C'est évidemment la meilleure formule puisqu'elle apporte à l'acheteur le plus exigeant tout ce qu'il peut souhaiter. A savoir :

● Une liberté totale d'achat : pas de vente forcée, pas de rossignols à écouler. Un client qui entre pour se renseigner n'a pas affaire à un vendeur qui ne pense qu'à sa « guelte », mais à des responsables conscients de la confiance que vous leur accordez.

Ces responsables peuvent se déplacer, sans aucuns frais, pour vous donner des conseils de décoration si vous en désirez, mais ils ne vous en voudront nullement si vous ne les suivez pas tout à fait, ne voulant pas « imposer » mais simplement « conseiller ». Ils ne cherchent pas à prouver qu'ils ont raison, mais simplement à vous aider dans un choix délicat.

● Des possibilités de crédit importantes : affaire moyenne et saine, l'ART MOBILIER peut se permettre d'accorder à ses clients sérieux des conditions moins « administratives » que les grosses maisons.

● Le minimum de soucis d'installation : la maison se charge non seulement de la pose des moquettes ou des tapis, mais aussi de l'installation de tringles à rideaux, de la confection même des voilages et doubles rideaux.

● Le dégagement de toute « appréhension » : un service « après-vente » extrêmement efficace vous est assuré, ce qui n'est nullement négligeable.

● Un choix de son temps : L'ART MOBILIER est un magasin moderne où les meubles sont nets mais non outrageusement dépouillés. Certains modèles sont directement étudiés avec les fabricants et le goût français domine partout sans rien sacrifier des tendances nouvelles et du pratique indispensable.

● Une infinité de combinaisons : tout un jeu de meubles conçus spécialement pour pouvoir aller les uns avec les autres comme les pièces interchangeables d'un décor. Par exemple, si vous avez acheté une armoire bibliothèque (2) pour votre salle de séjour et qu'au bout de quelque temps vous désiriez la remplacer et la faire passer dans la chambre d'enfants, vous trouverez à l'ART MOBILIER le lit et le bureau d'écolier exactement assortis, car ces meubles sont absolument suivis et étudiés pour que vous puissiez vous meubler petit à petit sans obtenir un ensemble disparate, et renouveler sans vous ruiner votre cadre de vie, si le cœur vous en dit.

● Des solutions intelligentes pour « petits espaces » : plusieurs sortes d'éléments. Bien entendu on y trouve l'ensemble complet et fonctionnel maintenant entré dans les « habitudes mobilières » françaises. Mais l'ART MOBILIER a pensé que des éléments de dimensions réduites à combinaisons plus multiples encore, puisqu'ils se présentent aussi bien « suspendus » que sur pieds (contre un mur ou en épi) rendraient les mêmes services, soit pour « terminer » un décor, soit dans un logement où le problème espace se pose de façon aiguë (éléments A.S.). Autres solutions trouvées dans le même esprit par ART MOBILIER :

— Les tables transformables salon et repas. Leur esthétique est irréprochable, leur maniement enfantin (elles ne comportent aucun mécanisme).

— Un ravissant petit salon très confortable et d'un goût très sûr : canapé deux ou trois places, fauteuil, chauffeuse (édité par Malita). Décorateur, M. Cabrol.

(2) Meubles SAM.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par :
ART MOBILIER
154, bd Magenta, PARIS (10e)
TRU. 83-21

• ÉTUDIANTS :

Problèmes en tout genre

(Voir p. IV.)

• SKI :

Séjours tout compris

(Voir pp. VII, VIII.)

• MAISON :

Canapés tous styles

(Voir pp. IX, X.)

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

• *Constaté* que les contes de fées existaient parfois dans le monde moderne, en croisant le regard émerveillé des 17 heureux lauréats de la Fondation de la Vocation. Sur 2.050 candidats, après de nombreux examens psychologiques et techniques, des éliminatoires de plus en plus sévères, 10 garçons et 7 filles se sont vu attribuer le million de francs légers qui leur permettra de construire leur avenir au lieu de le subir. Grâce à la générosité des sociétés qui ont assuré le financement de l'entreprise, la Fondation disposait de 31 millions ; ils n'ont pas tous été distribués. Comme l'a dit M. Marcel Bleustein-Blanchet, promoteur de la Fondation de la Vocation : « Ce ne sont pas des bourses de faveur, ce sont des bourses de valeur... »

• *Goûté* les nouveaux sodas mis en vente dans les salles de cinéma parisiennes. Le goût est très agréable, la présentation en boite de carton parfaite, la fraicheur irréprochable, mais le prix consternant. 120 anciens francs pour un verre de soda, c'est vraiment beaucoup. Dommage, l'idée est excellente, et l'on a souvent soif dans les salles surchauffées. S'ils baissent un peu leur prix, les fabricants auront sûrement beaucoup de succès (marque Sojufruit).

• *Ressenti* de violentes courbatures dans les jambes après avoir essayé un jeu apparemment enfantin mais très fatigant : le bongo. Le principe est, paraît-il, « vieux comme le monde » (au dire des plus de quarante ans qui l'ont déjà connu dans leur jeunesse). Le bongo est une planche de bois posée sur un billot de 15 cm de diamètre sur laquelle il faut s'efforcer de se maintenir en équilibre. C'est très difficile, croyez-en Madame Express, et excellent pour l'entraînement au ski ou au patin. Les parents seront gentils de laisser de temps en temps leurs enfants y jouer et de ne pas l'accaparer entièrement. (40 NF, au Printemps, rayon Brummel.)

• *Remarqué* que les flacons atomiseurs, après avoir été réservés au conditionnement des produits solaires et des parfums de toilette, gagnaient chaque jour du terrain. Elle a essayé, dans la même semaine :

- Un cirage-mousse. Parfait puisqu'il évite de se salir les mains, mais il faut faire bien attention d'agiter suffisamment le flacon avant l'usage, et de ne pas appuyer trop fort. (Lion noir, 4,75 NF.)
- Un produit au citron pour les mains. Il sent... le citron et paraît efficace, mais, là encore, il faut bien agiter avant l'emploi, sinon, au lieu de mousse, on se vaporise sur les mains un liquide gras dont le contact est assez désagréable. (Vita Citral, 3,75 NF.)
- Un collutoire au sulfate d'argent qui, vaporisé au fond de la gorge à l'aide d'un petit diffuseur monté sur une tige horizontale, la recouvre d'un film désinfectant. Beaucoup plus agréable que les badigeonnages classiques qui n'amusaient personne.

• *Appris* non sans étonnement que les « éléments de cuisine », après avoir connu un succès foudroyant, voyaient reparaître un concurrent oublié : le buffet deux-corps. Raison de cette marche arrière : dans certains appartements modernes les cloisons sont trop légères pour supporter la fixation d'éléments suspendus ! A noter cependant : les deux-corps ont adopté l'allure des éléments (plastifiés, laqués, portes planes et tiroirs intérieurs), mais le haut et le bas sont réunis par un montant de bois ou de métal qui sert de support à l'élément haut.

(Eve.)

ENQUETE : le drame des petites vacances.

(Voir pp. VI, VII.)

• *Noté* l'initiative de la Ligue Française de l'Enseignement qui organise chaque jeudi en soirée, jusqu'à fin avril, une série de spectacles montés par de jeunes compagnies (« Le Malade imaginaire », « L'Ecole des maris », « Œdipe Roi », une création : « La Louve », de Robert Lafont, et quatre concerts par l'orchestre des Etudiants de Paris). Prix : de 4 à 8 NF, étudiants 4 NF (Théâtre Récamier, 8, rue Récamier.)

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
Sensationnel !
295 NF
MANTEAUX
LAINE ET CASHMERE
IMPORTES D'ANGLETERRE

H. Jassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
51-57, avenue Victor-Hugo. PARIS

Dernier jour de soldes
chez
Pierre Clarence
9, rue Saint-Florentin, PARIS
OPE 09-80
le jeudi 10 Novembre
Ouverture à 9 heures

SANTÉ

Le vin est-il toxique ?

Nos pères en buvaient davantage et le supportaient mieux. Mais ce n'est peut-être plus le même vin...

POSER la question : le vin est-il nocif ? soulèverait un concert de protestations parfaitement justifiées. Depuis Pasteur, l'affaire est jugée : le vin, à doses convenables, peut être considéré comme un véritable aliment. Il est riche en sels minéraux. Ses substances colorantes et aromatisantes (tannin, éthers), ses ferments, ses vitamines, ses traces de fer confèrent au vin des propriétés reconstituantes unanimement reconnues des diététiciens. Energétique (un litre de vin fournit à l'organisme de 500 à 800 calories), il est doté, surtout le vin blanc, de vertus désinfectantes et bactéricides. En somme, sauf larges abus, le vin est une excellente boisson dont un éminent psychiatre bordelais, le professeur Régis, a pu écrire à la veille de 1914 :

« Quant au vin, au vin naturel j'entends, nous n'hésitons pas à le déclarer innocent des méfaits qu'on lui impute, et nous estimons que c'est une hérésie à la fois hygiénique et économique de le proscrire de l'alimentation journalière en France. »

Les « bons » ivrognes

Cette déclaration, tous les médecins et tous les hygiénistes l'auraient contresignée sans hésitation entre les deux guerres. Depuis, les choses ont complètement changé.

« *Jusqu'en* 1950, *nous voyions parfois de « bons ivrognes »*, nous dit le professeur Paul Pagès, de la Faculté de Montpellier, *mais les cas d'éthylisme caractérisé étaient rares. A l'heure actuelle, le tableau est complètement transformé : dans la section des hommes, un quart des lits sont occupés de façon permanente par des éthyliques et, fait particulièrement grave, le vin est souvent responsable des accidents neuro-psychiatriques enregistrés sur ces malades.* »

Trois médecins parisiens ont établi une statistique comparée des maladies digestives entre 1911 et 1954 chez les malades hospitalisés dans les établissements de l'Assistance publique. Ces chiffres mettent en évidence une augmentation très nette des maladies du système digestif. Le vin n'est certes pas le seul responsable, mais c'est un fait d'expérience que dans les régions méridionales, où les autochtones buvaient régulièrement des quantités importantes de vin sans en ressentir le moindre malaise, nombreux sont ceux qui déclarent : « *Je ne supporte plus le vin.* »

Changé en vingt ans

« *On peut à bon droit s'étonner,* écrit le professeur Pagès dans un rapport intitulé « Vin et alcoolisme » présenté au congrès international pour l'étude scientifique du vin et du raisin à Bordeaux, *que des quantités de vin relativement peu importantes chez des sujets qui vivent au grand air et sont soumis à des dépenses énergétiques importantes et boivent du vin surtout au cours des repas, donnent lieu si souvent à des désordres.* »

La question, cette fois, est clairement posée. Le vin, il y a vingt ans, n'était pas toxique. Certains vins le sont devenus. Pourquoi ?

La réponse, on l'imagine, est loin d'être simple et nous ne prétendons pas apporter une conclusion définitive. Mais selon l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés dans la région du Languedoc qui fournit à l'ensemble de la France la plus large part de vin rouge de consommation courante, il semble que des raisons d'ordres divers entrent en jeu pour faire de ce vin que chacun de nous achète chez l'épicier un produit différent de celui que consommaient nos pères.

Les risques toxiques commencent, selon les techniciens, aux tout premiers stades de la viticulture. On sait que pour sauver la vigne originelle (vinifera), menacée par diverses maladies (mildiou, phylloxera), on a mis au point des hybrides, croisements plus résistants à ces affections.

Certains de ces hybrides, tel le fameux noah, se sont révélés toxiques et ont dû être interdits. Les raisins hybrides, au lieu de donner par fermentation de l'alcool éthylique relativement inoffensif, donnent de l'alcool méthylique nocif pour les cellules nerveuses. Les hybrides sont interdits dans de nombreux pays et sont bannis en France des vins de qualité. Il en subsiste cependant dans beaucoup de vignobles.

Les traitements donnés à la vigne ont totalement changé en vingt ans. Avant la guerre de 1940, on utilisait seulement contre les parasites de la vigne du sulfate de cuivre et de soufre, assez longtemps avant les vendanges pour que les pluies aient le temps d'en débarrasser les raisins. Ni l'un ni l'autre de ces produits ne pénétraient dans le fruit. A l'heure actuelle, la vigne « bénéficie » de tous les insecticides chimiques existants et même ces fameux insecticides systématiques qui sont véhiculés par la sève et pénètrent dans la pulpe même du fruit. Si le délai d'un mois avant la maturité n'est pas respecté par le viticulteur, le fruit est toxique.

La vinification

Les procédés de vinification, du moins au stade de la propriété à celui de la cave coopérative, ont relativement moins changé que les traitements de la vigne. On procède, en gros, comme il y a vingt ans. Les raisins, jetés dans le foulo-pompe, sont traités dès le départ à l'anhydride sulfureux pour « assainir » les fruits. Les raisins, en effet, à l'état naturel contiennent des levures qui assurent la fermentation : certaines sont bonnes, d'autres indésirables. Les « mauvaises levures » sont, par chance, plus sensibles à l'action du SO^2 que les bonnes.

Eu procédant de cette façon, quand la fermentation est terminée, il reste seulement des traces d'anhydride sulfureux dans le vin où il s'est combiné avec les sucres et cesse d'être nocif.

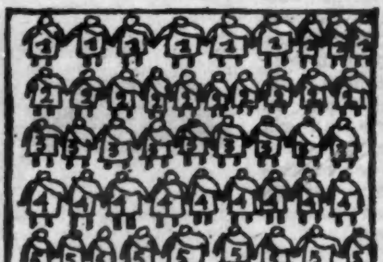
« *Ce serait une folie de renoncer à l'emploi de l'anhydride sulfureux en vinification,* constate un œnologue montpelliérain. *Son intérêt au début*

POURSUIVIE PAR LE BŒUF

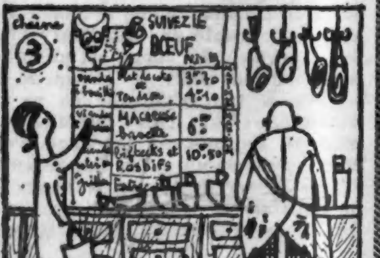
Résumé des chapitres précédents : Marianne, mère de famille française, a bien du mal à équilibrer son budget. Aussi craint-elle de perdre la confiance de son mari. Après avoir consulté une voyante qui s'est révélée incompétente, elle a décidé d'adopter des méthodes plus rationnelles. Elle nous conte ici la suite de son aventure.

« J'avais toujours considéré le bœuf comme un ennemi personnel, qui avait une fâcheuse tendance à consommer de l'herbe de son vivant, et mes billets de 1.000 francs après sa mort.. La viande devenait un véritable cauchemar dans ma vie de mère de famille... »

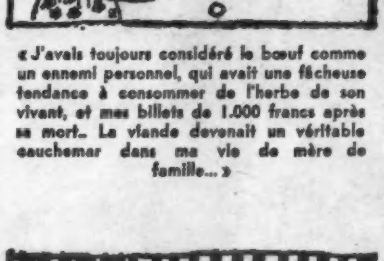
« Depuis le 1er octobre, le bœuf me poursuivait partout de son air goguenard, dans la rue, le métro, l'autobus, les journaux, et le soir, il me narguait à la télévision.. je commençais à me demander si je ne pouvais pas améliorer mes relations avec lui.. »



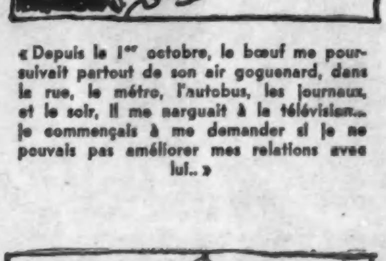
« Je décidai de me renseigner. J'appris que dans le cadre d'une campagne d'éducation de la ménagère, de nombreux bouchers volontaires s'étaient répartis en six chaînes où les prix sont différents et correspondent moins à des différences de qualité de la viande qu'à des différences dans le talent d'acheteur du boucher ou dans ses conditions d'approvisionnement... »



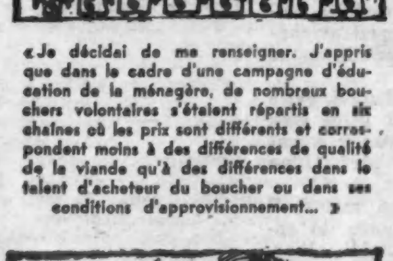
« Une affiche, dans le magasin, m'indiquait les prix pratiqués pour chaque morceau dans cette chaîne, les prix de la chaîne 1 étant les plus bas et ceux de la chaîne 6 les plus élevés. Je me félicitais d'avoir trouvé un boucher vendant de la viande excellente sans être classé dans une chaîne supérieure... »



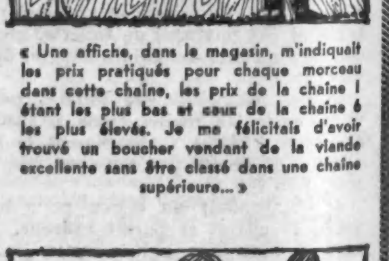
« Grâce à cette campagne, une de mes amies, qui se croyait obligée d'aller toujours chez le même boucher, s'est aperçue qu'elle disposait d'un très large choix de fournisseurs comprenant également des magasins à succursales multiples et des magasins populaires... »



« Alors que par mesure d'économie nous ne mangions de la viande que quatre fois par semaine, en apprenant à bien choisir nous pouvons en manger cinq fois pour le même prix, à condition d'acheter aussi des viandes à braiser et des viandes à bouillir, ainsi que de la viande hachée. Notre menu est ainsi devenu plus varié... »



« Je constatai également que les morceaux avant du bœuf étaient tout aussi nourrissants que le classique beefsteack, tiré des quartiers arrière, et n'entraînaient pas, lors de la cuisson, une consommation plus forte de gaz ou d'électricité, les légumes étant cuits avec la viande... »



« Grâce à cette science nouvelle, ma famille et moi, nous sommes réconciliés avec le bœuf. Nous en mangeons plus souvent sans dépenser plus d'argent. »

INFORMATION COMMERCIALE

Ce document a été réalisé par le département Information Commerciale de Publicis

de la vinification est indiscutable et il a fait depuis longtemps la preuve de son innocuité. Ce qui peut être dangereux, c'est de l'ajouter ensuite dans le vin comme on le fait pour éviter la « casse » de certains vins blancs. »

Le ramassage

« La façon dont se fait actuellement le ramassage des vins permet la mise en circuit de vins qui autrefois auraient été jugés impropres à la consommation », nous disent les spécialistes de l'Institut du vin à Montpellier.

L'acheteur d'une grande maison de Paris doit remplir par exemple un wagon-foudre avec du vin à 435 F de moyenne. Pour s'y retrouver, s'il achète du bon vin bien fait dans une bonne cave coopérative à 500 F, il sera obligé d'acheter, à côté, à bas prix, des vins de qualité très inférieure. Le tout sera mélangé et traité de façon à donner un produit final agréable à l'œil et au goût.

Est-ce encore du vin ?

Nous touchons là au point crucial de la question. Ce « produit » agréable à l'œil et au goût auquel le public s'est habitué (et qu'il réclame), *est-il encore du vin ?* Pour arriver à lui donner cet aspect standard et ce goût uniforme, à combien d'opérations chimiques a-t-il fallu le soumettre ?

Laissons encore une fois la parole au spécialiste : le doyen René Fabre, lors de l'ouverture du congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, à Dijon, déclarait :

« Si je veux demeurer optimiste au sujet de la consommation des boissons fermentées naturelles et singulièrement du vin préparé par nos excellents artisans, les vignerons qui suivent traditionnellement les préceptes qui leur furent inculqués, je ne saurais conserver sans défiance cet optimisme quand il s'agit de la consommation des vins fabriqués industriellement et pour l'obtention desquels sont mises en œuvre les ressources innombrables de la chimie et de la physique. »

Voici quelques exemples de manipulations utilisées dans la fabrication moderne de vin :

- Comme il ne faut pas que le vin se trouble au froid, on préconise l'emploi de produits antitartre.
- Comme le vin ne doit pas casser par action d'oxydoréduction des métaux tels que le fer ou le cuivre, ou par action microbienne, on emploie ces derniers-nés de la chimie moderne que sont les complexons : acides éthylènes aminotétracétiques, boratartrate, antibiotiques divers.
- Comme le vin ne doit pas subir de fermentations secondaires, en particulier acétique, ce n'est plus le seul gaz sulfureux admis à la dose de 450 milligrammes par litre, mais ce sont des esters bromacétiques, des borates, des fluorures, des benzoates, des chlorobenzoates, des antibiotiques qui sont proposés aux vignerons ignorants des dangers de tels adjuvants.

Des doses accumulées

Devant une telle énumération, on ne peut s'empêcher de trembler.

Il convient cependant de ramener les choses à leur juste proportion. Aucun des traitements ainsi énumérés n'est toxique par lui-même ; les lois françaises sur l'emploi des colorants et des produits chimiques sont les plus sévères du monde, et les services de répression de fraude font en sorte qu'elles soient respectées.

« Plus l'entreprise est importante, plus on a de garantie concernant la qualité du produit qui en sort, certifient les spécialistes de l'Institut du Vin. *Les grandes maisons de distribution de vin disposent de chimistes hautement compétents et font montre d'un grand souci de livrer à la clientèle un produit convenable. Les petites maisons qui se débattent pour survivre présentent moins de garanties. Utilisant des vins de qualité inférieure en raison de leur prix, elles sont amenées à les « trafiquer » beaucoup plus. »*

(Holmès.)

LE TRADITIONNEL LITRE DE VIN ROUGE.
Ami ou ennemi ?

En admettant que toutes les précautions soient prises pour les traitements chimiques du vin, ou plus exactement de certains mélanges qu'on livre souvent aux consommateurs sous ce nom, cela signifie-t-il que le danger soit exclu ?

Le professeur Vacher, qui dirige à Tours l'Institut national de Médecine agricole, au retour d'un voyage de trois mois aux U.S.A., nous a déclaré: *« J'ai visité un laboratoire où les chercheurs étudient sur divers animaux la toxicité à long terme des ingrédients chimiques utilisés en agriculture et dans l'industrie alimentaire. Certes, la non-toxicité de chaque substance a été prouvée, en ce sens qu'on a établi avant de les mettre à l'usage les doses auxquelles elles entraînent des accidents toxiques immédiats. Mais c'est la première fois, semble-t-il, qu'on envisage de se pencher sur l'éventualité d'accidents toxiques à long terme, par accumulation de doses infimes. Ces doses extrêmement faibles risquent d'avoir à la longue une action néfaste sur les cellules vivantes en perturbant les délicats processus enzymatiques qui en régissent le fonctionnement. »*

Il semble bien que les divers facteurs qui conduisent, selon l'expression du professeur Pagis, à une « adultération » des propriétés physiologiques du vin naturel entrent dans le cadre de cette action néfaste. Les psychiatres ont mis à la mode les termes de microtraumatismes et de microagressions, c'est-à-dire des petits chocs renouvelés venant du milieu extérieur et dont l'accumulation peut conduire à des catastrophes. On peut étendre cette notion à certains vins. Nous ne sommes pas victimes d'un empoisonnement proprement dit, mais de « microempoisonnements ».

Ces vins ne sont pas directement toxiques, mais ils sont susceptibles d'actions microtoxiques renouvelées qui peuvent avoir sur notre santé les plus fâcheuses conséquences. Pour les apprécier, la parole n'est plus aux chimistes, ni aux fabricants, ni au public : elle est aux biologistes, aux psychiatres et aux médecins.

Perles de Culture
Técla
Joailliers
2, rue de la Paix.

Revlon Revlon Revlon Revlon
TOUJOURS PLUS NOMBREUSES DANS LE MONDE LES FEMMES ÉLÉGANTES PRÉFÈRENT
Revlon

Les belles fourrures
BRADLEY'S furs
Conditions spéciales aux lectrices
CATALOGUE SUR DEMANDE
18, Avenue de l'Opéra

FEMMES PETITES
LA MODE « TROIS POMMES » « PRET A PORTER »
chez GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64

Remarqué chez Robin, 32, avenue de l'Opéra, ce très beau pardessus droit, trois boutons. Son originalité ? Manches montées coupe raglan. Ce pardessus, pure laine, entièrement doublé satin, est présenté par Robin au prix de 289 NF

129 n.f
PRIX MAXIMUM A L'UTILISATEUR + T.L.
harmonie
RADIATEUR MOBILE AU GAZ BUTANE
avec dispositif contrôleur d'atmosphère
(nécessaire pour chauffage de locaux d'habitation)
+ 40 NF
vente quincaillerie - chauffage - Doc. grat.
GAMA CUSSET (Allier)

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE
Mº SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI
Mº CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES
Mº SÈVRES-BABYLONE

ÉTUDIANTS

La vie quotidienne

● *Madame Express, au moment de la rentrée, a trouvé quelques bonnes adresses pour ceux dont les études ne sont malheureusement pas le seul souci.*

DEPUIS quelques jours, 80.000 étudiants repeuplent — ou plutôt surpeuplent — les facultés parisiennes.

Si ces étudiants ont des préoccupations politiques, ils ont aussi, bien souvent, des problèmes matériels aigus. Quels sont ces problèmes et, surtout, comment peuvent-ils les résoudre ?

COPAR ou FEP ?

Première difficulté pour le novice qui ne sait rien de la vie universitaire : trouver des sources d'informations. Les organismes officiels ne manquent pas. Au contraire.., la difficulté viendrait plutôt de leur nombre.

Faut-il aller au COPAR, à la MNEP, à la FEP, ou ailleurs ?

Voici les adresses des trois centres dont nous avons éprouvé l'efficacité :

● Fédération des Etudiants de Paris, 14, rue Monsieur-le-Prince.

● Comité Parisien des Œuvres Universitaires (COPAR), 39, boulevard de l'Observatoire.

● Comité de Protection de la Santé des Etudiants de Paris (dépendant directement de la Mutuelle des Etudiants de France), 22, boulevard Saint-Michel.

Le problème le plus grave de la vie estudiantine est évidemment celui du logement. La moitié des étudiants parisiens vivent avec leur famille. Avec beaucoup de chance, les autres trouveront une place dans une cité universitaire (20 %) ou seront réduits aux aléas de la sous-location (30 %). Treize services de logement des étudiants (nous tenons leur liste à la disposition de nos lecteurs) viennent de constituer, sous l'égide du centre de protection cité plus haut, un front commun. Ils pourront ainsi :

● Coordonner les offres et les demandes de chambres reçues par les différents organismes.

● Fixer des prix-plafonds (ils varient actuellement de 60 à 130 NF).

● Etablir un fichier qui permettra un recensement annuel réel.

● Assurer les contacts avec les logeurs, et, éventuellement, garantir le paiement du loyer (c'est déjà le cas pour les étudiants d'outre-mer).

Prêts aux logeurs

Beaucoup de logeurs en puissance ne savent pas dans quelle mesure ils sont autorisés à sous-louer une partie de leur appartement. Voici comment les choses se présentent sous l'angle juridique :

● Dans un immeuble construit avant 1948, tout locataire régulier peut sous-louer, *même si son bail le lui interdit.*

● Dans un immeuble postérieur à 1948, le locataire est tenu de respecter les conditions de son contrat de location. (Dans les H.L.M., par exemple, la sous-location est interdite.)

● Les fonctionnaires travaillant temporairement à l'étranger, les militaires servant en A.F.N. peuvent, dans tous les cas, sous-louer leur appartement métropolitain.

Enfin, le Comité de Protection met à la disposition de ceux qui le désirent des fonds destinés à la réfection ou à l'aménagement de locaux *a priori* inhabitables ou non conçus pour la cohabitation (installation d'appareils sanitaires, de cloisons, etc.). Le propriétaire s'engage à loger un étudiant pendant tout le temps nécessaire au remboursement de la somme investie. Lorsque le montant de la sous-location a entièrement couvert le prêt, il peut reprendre l'entière disposition de son local, et des améliorations qui y ont été apportées.

Les « cas sociaux » ou ceux qui ont tout simplement de la chance sont admis dans les cités universitaires. Les deux plus importantes se trouvent à Paris, boulevard Jourdan (3.000 pensionnaires, dont 55 % d'étrangers, répartis dans des pavillons à « gouvernement autonome ») et à Antony (4.000 personnes). Plusieurs groupes sont en cours de construction, à Fontenay-aux-Roses (pour les filles), à Orsay, à Massy, Antony et même à Paris. En tout, 1.500 chambres. De plus en plus, on les intégrera à des groupes d'H.L.M. pour éviter « la coupure » entre l'étudiant et les autres groupes sociaux.

Ce problème des cités universitaires, que certains qualifient de « ghettos douillets », préoccupe les sociologues. L'étudiant, disent-ils, y vit en vase clos, sans aucun contact avec l'extérieur. La cohabitation des filles et des garçons dans les cités mixtes ne va pas sans problèmes, etc.

« Psychose d'Antony »

On a beaucoup parlé récemment de la « psychose d'Antony ». Un après-midi passé en compagnie des étudiants de la résidence Jean-Zay a convaincu Madame Express de l'exagération de ces propos pessimistes. Les « névrosés » jouent au ping-pong et vont très

(Roustan.)

Les couloirs d'Antony.
Les « névrosés » jouent au ping-pong.

FOURRURES
Renel
ACTUELLEMENT
PRÉSENTATION
DE LA COLLECTION
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

bien, merci. Evidemment, les couloirs sont d'une longueur impressionnante... mais à 20 ans on marche vite. De toute façon, cet aspect sociologique des maisons « aux mille fenêtres » n'est pas particulier aux cités universitaires. Dans la plupart des H.L.M., les femmes se plaignent de s'ennuyer.

Les étudiants d'Antony font cependant à leur « maison » trois reproches précis :

● Le restaurant ne fonctionne pas les jours fériés (sa cuisine n'est d'ailleurs pas unanimement appréciée).

● La crèche est insuffisante par rapport au nombre de jeunes ménages.

● La cité est mal desservie par les transports en commun.

Cet inconvénient géographique est sans doute le plus grave et se retrouvera dans toutes les cités universitaires construites en grande banlieue.

Par exemple, un étudiant en sciences qui habite Antony risque de passer le tiers de sa journée en métro et en autobus. Sa faculté est à la Halle-aux-Vins, les travaux pratiques se font à Orsay, les restaurants (et les cinémas) sont au Quartier Latin, etc. La perte de temps est très importante.

Trente restaurants

Il ne suffit pas de loger les étudiants, il faut aussi les nourrir. Un gros effort a été réalisé dans ce domaine et trente restaurants universitaires attendent les appétits solides de nos futures élites. Il faut cependant établir une distinction entre les établissements à gestion directe (Mabillon, Bullier, Mazet, etc.) et les restaurants agréés, appartenant à des entreprises privées, qui doivent évidemment réaliser des bénéfices, parfois au détriment de la qualité. Presque tous ces restaurants se trouvent sur la rive gauche. Sur la rive droite, le Cité-Club a fermé ses portes. Il reste la cantine du Conservatoire de Musique, mais il faut, pour y prendre ses repas, une autorisation de la directrice. Pour le moment, le ticket de repas coûte 1 N.F. Ce prix sera peut-être porté à 1 NF 10. (Nous tenons également la liste de ces restaurants à la disposition de nos lecteurs.)

Bourses et prêts

Les étudiants, pour se loger, se nourrir et se distraire, ont besoin d'argent.

Trois façons de s'en procurer :

● LA FAMILLE : c'est le plus simple, mais ce n'est pas toujours possible.

● LES BOURSES : il suffit de justifier d'une année scolaire satisfaisante, et de fournir une copie de la déclaration de revenus des parents.

● LES PRÊTS D'HONNEUR accordés dans des conditions assez semblables à celles de l'attribution des bourses. Leur importance est très variable : ils peuvent atteindre 3.500 NF. (*Renseignements à la Sorbonne, ODE.* 24-13, *service de M. Bartoli.*) Selon les services spécialisés, bon nombre d'étudiants qui pourraient bénéficier de cette aide financière ne songent pas à la solliciter.

Enfin, les dirigeants de la Fédération des Etudiants de Paris nous ont précisé l'existence d'un fonds de solidarité universitaire. (*S'adresser au COPAR ou à la Fédération des Etudiants de Paris,* 14, *rue Monsieur-le-Prince*) qui peut accorder des secours immédiats, sous la forme d'un dépannage exceptionnel ou d'une aide mensuelle. Ce fonds de solidarité dispose d'un budget d'une soixantaine de millions (légers).

Trente pour cent des étudiants, pour gagner un peu d'argent de poche (quand ce n'est pas pour subvenir à leurs besoins essentiels) occupent des emplois intermittents ou donnent des leçons. La plupart des grandes écoles ont un service social, où peuvent s'adresser candidats employés et employeurs. Ceux qui n'ont pas de véritable spécialisation peuvent faire appel au BUIC, 5, place Saint-Michel, et au comité de liaison étudiants-entreprises (5, *rue des Ursulines, Paris-5e*) ; ce dernier organisme procure surtout des stages rémunérés.

(Roustan.)

CITÉS UNIVERSITAIRES MIXTES.
Les sociologues sont préoccupés.

Sport et cabarets

S'ils arrivent à être logés, repus et... argentés, comment les étudiants peuvent-ils se distraire ?

Ils manquent de terrains de sport. Le stade Charléty est insuffisant, la Maison de la Radio a fait disparaître un grand parc, et, d'un air nostalgique, le président de la section sportive de la FEP nous a confié que, du train où vont les choses, la plupart des matches de rugby prévus pour cet hiver ne pourront avoir lieu faute de terrains.

La situation n'est cependant pas tout à fait désespérée (*consulter l'OSSU,* 15, *rue Soufflot*).

En revanche, pour ceux qui aiment les spectacles, tout va — presque — très bien. Ils peuvent trouver (à la Mutuelle des Etudiants de Paris) des places de théâtre avec 50 % de réduction (au moins !) et des bons de consommations gratuites dans un grand nombre de cabarets. Le responsable du service spectacles est très triste : il pourrait donner beaucoup plus qu'on ne lui demande !

Terminons sur une note optimiste : tous les étudiants semblent très satisfaits de leurs services médicaux qui fonctionnent avec rapidité et efficacité. Les trois principaux se trouvent :

● 42, boulevard Jourdan (*consultations des médecins spécialistes*).

● 22, boulevard Saint-Michel (*médecine générale*).

● 24, rue de la Harpe (*radiologie*).

Et plus que tout, ils aiment le Manoir de Boncourt, à 60 kilomètres de Paris, où ils peuvent, pour 7 NF par jour, se reposer, ou, au contraire, préparer leurs examens dans le plus grand recueillement. (*Renseignements au COPAR,* 39, *boulevard de l'Observatoire.*)

RECETTE

● *Cordon blanc*

TIMBALE IMPROVISÉE

— 250 *gr de pâtes.*
— 150 *gr de choriso.*
— 1 *boîte de thon à l'huile* 2e *taille.*
— 1 *tomate ou* 1 *cuillerée d'extrait de tomate.*
— 2 *petits oignons ou* 2 *échalotes.*
— 1 *gousse d'ail.*
— *Thym, laurier, sariette.*
— *Sel, poivre (facultatifs).*

Vous faites cuire les pâtes dans une eau légèrement salée et agrémentée de la feuille de laurier. Pendant ce temps, vous avez ouvert la boîte de thon. Vous mettez une partie de l'huile dans la poêle, vous chauffez, vous faites revenir les oignons ou échalotes émincés, puis la tomate ou l'extrait, le choriso coupé en lamelles. Quand le tout a pris couleur, vous ajoutez suffisamment d'eau des pâtes en train de cuire pour faire une sauce, 5 à 6 cuillerées à soupe en général. Vous ajoutez thym et sariette, vous goûtez et ne mettez sel et poivre que si nécessaire.

Juste avant de servir, pendant que vos pâtes égouttent, vous ajoutez le thon et son reste d'huile. Vous laissez sur le feu trois ou quatre minutes encore, vous ajoutez les pâtes et servez très chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

Au Vison blanc
GEORGES FOUX
FOURREUR
Une collection...
(L'Express du 20-10-60)
96, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 91-28

IMPORTANT RABAIS
sur
TRICOTS DÉMARQUÉS
aux
Trois Mailles
58, Rue Caumartin-Paris 9e
pour
HOMMES-FEMMES-ENFANTS

Mesdames... Messieurs
Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
s'inspirant des dernières collections a trouvé mille détails pour moderniser votre garde-robes

ENQUÊTE

La semaine des quatre jeudis

On ne peut quand même pas envoyer les enfants au cinéma tous les jours !

DEPUIS le décret du 11 juillet 1959, les écoliers ont droit aux « vacances de mi-trimestre ». Deux fois par an, à la Toussaint et à la mi-février (cette année du 15 au 20), les parents doivent résoudre un problème nouveau : « la semaine des quatre jeudis ». Sont-ils pour ou contre l'actuel découpage de l'année scolaire ? Savent-ils pourquoi il a été adopté ? Madame Express a mené cette semaine une enquête auprès des familles, des éducateurs, des médecins et... des enfants.

DANS LES RUES DES GRANDES VILLES.
Les enfants se promènent, les parents sont inquiets.

Un « demi-pont »

Lundi 31 octobre : les enfants des écoles sont en vacances depuis samedi soir, mais c'est ce matin seulement que la rue le révèle. Dans la capitale : le calme des journées à demi chômées. Les banques, les administrations, beaucoup de bureaux et quelques commerçants « font le pont ». Un père de famille sur quatre fait la grasse matinée, une mère sur deux est extrêmement ennuyée: elle se demande ce que vont faire ses enfants de leurs quatre jours de congé.

Très peu ont quitté la ville. Rares sont les Français qui possèdent à la fois une maison de campagne, le personnel et les loisirs suffisants pour y installer les enfants pour d'aussi courtes vacances. Pas question non plus d'envoyer les petits dans la famille en province, il faudrait les accompagner, il y a le prix du voyage, et puis, qui irait les rechercher jeudi ?

La majorité des écoliers reste donc en ville, c'est en ville qu'ils se reposeront. Comment ?

Dès lundi matin, on pouvait s'en faire une idée : l'une des activités les plus courantes des enfants dans la rue étaient de porter le linge à la laverie automatique, d'aller chercher le lait et le pain.

Dans un petit square du quartier Champerret, dès 10 heures du matin, quelques gosses engoncés dans leurs imperméables. Rue Mouffetard, on joue à la marelle sur le trottoir.

Cinéma et magasins

L'après-midi se passera mieux. Par chance, ce lundi 31 octobre, les grands magasins sont encore ouverts l'après-midi. Des grappes d'enfants envahissent les rayons de fournitures scolaires, de jouets. Des mères dévalisent les bibliothèques roses et vertes. Elles ne sont pas très optimistes. La météo est mauvaise ; il faudra garder les enfants à la maison.

Ou les envoyer au cinéma. Dès 16 h. 30, il y a queue à la porte des salles où l'on fait un effort pour programmer cette semaine un plus grand nombre de films visibles à partir de neuf ans. Les directeurs de salles seront récompensés. La clientèle ne manque pas. Quelques enfants accompagnés (le plus souvent de leurs pères en congé). La plupart seuls, dès dix ou onze ans.

Ce sont ceux dont les parents travaillent.

Mercredi, les fêtes passées, les enfants seront encore plus esseulés, et ils ne peuvent aller chaque jour au cinéma.

— *Le matin, on reste à la maison, l'après-midi, on se promène,* dit une « douze ou treize ans » qui déambule, en effet, bras dessus bras dessous avec une autre jeune personne de son âge.

— *Vos parents travaillent aujourd'hui ?*

— *Oui, ils sont commerçants, maroquiniers, et ils ne veulent pas de moi à la boutique, depuis que je peux me débrouiller toute seule. Avant, j'y allais le jeudi et les jours de fête, ça m'amusait de rendre la monnaie. Mais les clients n'aiment pas ça. Maintenant, j'aime mieux me promener.*

Des parents inquiets

En fait, les parents sont inquiets quand leurs enfants se promènent.

Mme R..., employée de bureau, a un fils de onze ans, en sixième. Elle n'a personne pour l'aider, aucune famille à qui confier son fils. En semaine, tout va bien: faisant la journée continue, elle rentre chez elle vers 18 heures, à peine une demi-heure après son fils demi-pensionnaire. Le jeudi, il y a les Eclaireurs deux fois par mois, et le cinéma (« *Mais cela ne me rassure pas du tout,* dit-elle, *je n'ai pratiquement aucun contrôle sur ce qu'il va voir. Une seule solution : lui faire confiance* »). Mais aux petites vacances, la situation devient critique.

— *Si j'avais la télévision,* dit-elle, *cela attirerait ses copains. Mais ça ne suffit pas pour occuper toute la journée.*

Mme D... est coiffeuse, elle a une fille de huit ans. Dès l'âge de trois ans, elle l'a mise à la maternelle. Le jeudi, une voisine s'en chargeait de

(Eve.)

DANS UNE BOULANGERIE.
Les clients n'aiment pas ça.

Le Bureau d'Etudes GERARD & PIERRE présente la nouvelle vague de meubles Suédois...

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.

Une nouvelle esthétique est née...

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave, et parmi les pays qui en revendiquent le Leader Ship, il y a la Suède... Les Ensembliers GERARD et PIERRE, à Paris 74, Boulevard Magenta, ont pris un grand intérêt à cette évolution des Meubles Suédois, et présentent actuellement avec beaucoup de recherche toute une sélection de modèles s'adaptant aux intérieurs actuels.

Ci-contre la salle de séjour...

A remarquer : le coin repas nettement séparé du séjour grâce à la composition de lattes de bois pour le revêtement mural, l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassé cuir noir.

Documentation sur demande. N° 1444.

LORÈNE
« TOUTES LES ROBES »
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

(Eve.)

...lution : lui ...ux petites ...vient criti-

...n, dit-elle, ...Mais ça ne ...te la jour-

...elle a une ...e de trois ...ernelle. Le ...argeait de

(Eve.)

...RIE. ...s ça.

... surtout pour s'assu-... le déjeuner pré-... avant de partir.

... elle est seule la plu-... si elle est ma-... à l'idée de ce qui ... heureusement, j'ai le ... appelle lorsqu'il est ... de la température. ..., elle sait très bien ..., comme elle sait ... les petites vacances. ... que je suis tran-...

...taire, une fille de ... cinquième au lycée : ... aucun problème tant ... communale. Il y a ... dès son entrée au ... trouvée désemparée. ... parents acceptent ... prendre en charge ... petites vacances. Avant, ... de cette responsa-...

...seuse, trois enfants ... quatre ans, pense, au ... les jeunes enfants ... de problèmes.

... été obligée de les ... Je les enfermais ... pour être sûre ... ni au gaz ni ... dangereux. Je rentrais à ... en pyjama, la ... un indescriptible ... bien contente qu'ils ... amusés à ouvrir la ... semaine, j'applique le ... trouverai le même ... ils sont maintenant ... en mon absence ... qui est dangereux.

...tions de fortune

Beaucoup de parents ... solutions de fortune. ... d'origine, neuf fois ... solution, ce sont les ... Ceux-ci acceptent au

moins de promener ou de recevoir les enfants l'après-midi.

Les autres solutions ? Une tante qui ne travaille pas, une voisine qui reste chez elle et a elle-même des enfants à surveiller, la maison ouverte aux petits amis.

Mme L..., trois enfants de huit à douze ans :

— *J'aime mieux retrouver mon appartement saccagé que de savoir les enfants traînant dans la rue.*

Un cas rare, Mme B... ne travaille pas, une fille de douze ans : *« J'ai préféré abandonner mon mari pendant quelques jours. Je suis partie avec ma fille dans une pension de famille pas chère près de Fontainebleau. Je trouve que les petites vacances, c'est bien joli, à condition que les enfants puissent en profiter. »*

Pour ou contre

La question est en effet posée.

Quelle est l'utilité de ces petites vacances ?

Nous avons interrogé :

- **Les responsables du ministère.**

  Réponse : Il fallait absolument équilibrer les périodes de travail scolaire et les périodes de vacances. La seule solution possible était celle-ci : couper en deux les deux plus longs trimestres.

- **Des médecins d'enfants.**

  Réponse : Nous sommes pour de toute façon. Certes, l'idéal serait que les enfants puissent quitter les villes et surtout Paris. Mais, même sans cela, c'est une détente. D'autant plus qu'ils travaillent tous déjà trop. Alors, même s'ils restent à la maison, même s'ils s'ennuient un peu, cela vaut mieux que de les laisser en classe tout un trimestre.

- **Les éducateurs.**

  Réponse : Nous sommes tout à fait pour. Etant donné la rentrée au 15 septembre, le premier trimestre est très long. La coupure se révèle indispensable, l'attention des enfants a des limites. Mais ce qui est fort regrettable cette année, ce sont les deux jours supplémentaires, les 11 et 12 novembre. Les maîtres qui viendront à peine de reprendre en main leurs élèves devront les lâcher trois jours plus tard. Autant dire qu'il y a quinze jours de perdus.

- **Des parents.**

  La réponse est ici unanime : malgré tout, ils sont pour. Ils comprennent parfaitement le besoin de détente de leurs enfants. Mais ils souhaitent des solutions.

Organiser les vacances

Très peu se contentent des garderies organisées par les communes pour les enfants d'âge maternel et primaire. Les enfants rechignent à l'idée d'être à la fois en vacances et à l'école. Les parents regrettent que ces garderies soient simplement... des garderies.

De toute façon, il n'existe rien de similaire pour les lycées. Et si les organisations de « baby-sitters » ont vu augmenter un peu la demande pour les après-midi, les familles qui peuvent s'offrir le luxe d'un étudiant payé à l'heure pendant quatre jours sont assez rares.

Les parents souhaitent donc :

- Des garderies avec des activités bien organisées, et pour tous les âges.
- Des organisations sportives qui occuperaient les enfants au moins la moitié du temps.
- L'ouverture de clubs d'enfants pendant les vacances, alors qu'il ne fonctionnent que le jeudi.

— *Alors,* disent-ils, *les petites vacances seront de vraies vacances pour les enfants et cesseront d'être un drame pour les parents.*

(Eve.)

DEVANT UN CINÉMA.
Les directeurs sont récompensés.

(Eve.)

RUE MOUFFETARD.
Les copains se retrouvent.

(Eve.)

AU JARDIN.
Les grand-mères se dévouent.

SKI

Neige au forfait

● ***Le tout-compris met les sports d'hiver à la portée de beaucoup de bourses.***

LES sports d'hiver tiennent de plus en plus de place dans la vie des Français : les « classes de neige » se multiplient ; certaines entreprises acceptent même de morceler les congés annuels pour permettre à leur personnel de couper l'année en deux.

Mais une étude récente a montré que les « faux frais » (tr.s réels) entraînés par les vacances à la neige atteignaient souvent 50 % des dépenses totales du séjour ! C'est pourquoi les hivernants cherchent cette année dans les programmes qui leur sont offerts un mot tentant : *forfait.*

Forfait, cela signifie « tout compris » : transport, acheminement vers l'hôtel ; pension complète, remontées mécaniques et éventuellement bar, boissons, assurance accidents et location du matériel.

Le forfait, qui n'est pas encore pratique courante en France — mais devrait le devenir assez rapidement — est proposé soit par la station, soit par les organisateurs ; l'un des pionniers de cette formule est sans conteste le Club Méditerranée.

Les organisateurs

● CLUB MÉDITERRANÉE : 8, rue de la Bourse (2e) ; réservation des places par téléphone tous les soirs de 19 h. 30 à 21 h. 30 en appelant RIC. 43-39 et dans la journée RIC. 78-00. Le « tout-compris » est le principe de base de tous les villages du Club : voyages, remontées mécaniques sans limitation, enseignement du ski, assurance accidents, bibliothèque, etc. Le Club organise 6 villages d'hiver cette année ; séjours de 8 jours au village, forfait adultes : Super-Tignes (248 N.F.) ; Serre-Chevalier (248 N.F.) ; Engelberg (232 N.F.) ; Leysin-Belvédère (248 N.F.) ; Leysin-Chamois (204 N.F.) ; Leysin-Charleston (204 N.F.). Le Club offre pour tous ces séjours une formule de crédit avec huit versements mensuels (sauf pour les nouveaux membres). Cet abonnement-vacances est réglable chaque mois par débit automatique de votre C.C.P. ou de votre compte en banque.

● U.N.C.M. : (Union Nationale des Centres de Montagne), 45, rue Raffet (16e) ; BAG. 40-94. Le tout compris est de règle dans les 16 centres : Val-d'Isère, Samoëns, Alpes de Vénosc, Saint-Lary, Le Tour, Monétier, Les Contamines, Villeneuve-la-Salle, Pralognan-la-Vanoise, etc. Il

→

...hélia
...Rennes ...é 13-13 PARIS-6e
...X DE CHEMISES ... EN COTON ...AMBRE EN NYLON ...ELOURS ...S PIERRE CARDIN
...de 10 h. à 19 h. ...lundi)

Lucien FLAUD
FOURREUR
COLLECTION
spécialement étudiée pour
PETITES FEMMES
(transformations acceptées)
7, RUE DE LA PAIX
Salon-boutique en étage (ascenseur)
Export free of tax

L. & C.
VISON ?
VOYONS
WEIL
FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Elles sont toutes enchantées de leur

Mitoufle

combiné bas et slip Helanca

confortable comme un collant

élégant comme les plus beaux bas Nylon,

supprime tous les problèmes d'attache de bas, et laisse la femme merveilleusement libre.

C'est une production gel et IMPERIAL

On peut essayer un MITOUFLE dans un des nombreux centres d'essayage Mitoufle

trouvailles

Ski, Après-Ski

Chiné, Jaspé, Jacquard Lamé

tricots Cowllès

7, RUE DE SÈVRES

Jacques Marant

habille pour le Ski Monsieur et Madame

175 Bd PEREIRE ✱ MAC. 44-20

Les sports d'hiver approchent.
Les faux frais sont très réels.

(Holmes.)

comprend le transport de la gare d'arrivée au centre, la location du matériel, l'usage des remontées mécaniques, les leçons de ski, etc. Les prix sont établis sur une base individuelle ou sur la base d'un groupe de dix, et pour des durées de 6, 7, 10, 11, 13, 14 jours. Exemple : séjour individuel de 10 jours à Val-d'Isère : 210 N.F. ; séjour de 6 jours par groupe de 10 à Valloire : 112 N.F. (par personne). Pour les ultra-sportifs seulement.

● Club Français du Tourisme : 29, rue des Pyramides (1er), ANJ. 84-90, a généralisé pour tous ses séjours le « forfait sportif » comprenant, outre le transport et le séjour en chalets (dortoirs ou hôtels), de 9 à 12 leçons de ski de 2 heures et l'usage illimité des télé-ski. Voyage compris de Paris à Paris (mais possibilité de rejoindre les groupes à la frontière), pour Noël-Jour de l'An : Les Esserts (Hte-Savoie) : 270 à 340 N.F. ; Samoëns (Hte-Savoie) : 359 à 459 N.F. ; Wangs (Suisse) : 363 à 403 N.F. ; Riezlern (Autriche) : 433 à 514 N.F., etc.

● Migrator, 9, rue de Léningrad (8e), LAB. 39-16, offre sous le titre du « tout compris intégral », un forfait de séjour dans deux stations : Champex (Suisse) et Fieberbrunn (Tyrol autrichien). Voyage de Paris à Paris, pension complète, remontées mécaniques à volonté, leçons de ski données par des moniteurs attachés aux hôtels, vin à discrétion aux repas. Pour Noël (du 21-12 au soir au 3-1 au matin) : 499 N.F. (Champex) et 493 N.F. (Fieberbrunn). Logement en chambre à deux pour les couples, en chambre à trois pour les célibataires.

● Les beaux voyages, 4, rue St-Roch (1er) RIC. 68-21. Forfait de neige aux Deux-Alpes (Isère) comprenant le voyage Paris-Paris, le transfert en car de Grenoble à la station, la pension complète en hôtel (sauf boissons), l'usage illimité des remontées mécaniques (8 télé-ski), des leçons de ski tous les jours, l'entrée gratuite à la patinoire. En outre, utilisation libre du « transalp » (autobus navette local) ; goûter l'après-midi, excursions, assurances individuelles et au tiers. Location ski et chaussures à la station en supplément. Pour Noël : de 588 à 630 N.F. (13 et 14 jours) ; en janvier et en mars : 363 à 423 N.F. pour 10 jours et 571 à 683 N.F. pour 17 jours.

● France-Tourisme, 1, rue Auber (9e), OPE. 34-74, propose plusieurs formules de forfait vers les stations suisses et autrichiennes. Un exemple, Kandersteg (Suisse) : pour Noël (du 21-12 au soir au 2-1 au matin), voyage Paris-Paris en chemin de fer 2e classe, pension complète en hôtel 3 étoiles, taxes et service compris, 5 leçons de ski, thé de l'après-midi avec pâtisserie, abonnement sur les ski-lifts, une montée en téléphérique, 5 trajets gratuits sur les autobus de la station, usage de la piste de luge (luges fournies) et de la piste de curling (pierres et balais fournis), une montée en télé-siège mais pas d'assurance ni de location de skis : 595 N.F.

Les stations

● Combloux (Hte-Savoie, 1.000 à 1.760 mètres), du 4 au 28 janvier, la presque totalité des hôtels font un forfait de séjour comprenant : pension complète (petit déjeuner, déjeuner, dîner, mais ni goûter ni vin, ni extras), logement en chambre à deux personnes, usage illimité des remontées mécaniques (4 télé-ski) et deux leçons de ski par jour, sauf le dimanche. Pour 7 jours : 182 à 196 N.F. selon la catégorie de l'hôtel.

● Les Contamines-Montjoie (Haute-Savoie, 1.164 à 2.200 mètres), du 5 au 31-1 et du 6 au 21-3, trois forfaits de sept jours en hôtel, 210 à 260 N.F. selon les catégories. Ce prix comprend : pension complète, usage illimité des remontées mécaniques (un télé-cabine, un télé-siège, trois télé-ski), deux heures de leçon par jour avec moniteur, entrée gratuite aux patinoires..

● Saint-Gervais (Haute-Savoie, 900 à 2.000 mètres). L'effort de cette station doit être signalé. En effet, la période du forfait couvre les quatre mois d'hiver (du 2-1 au 23-4) ; en outre, l'équipement qui est mis à la disposition du skieur est excellent... et très cher pour qui n'en profite pas gratuitement : deux téléphériques, un chemin de fer à crémaillère célèbre (tramway du Mont-Blanc), 10 télé-ski, deux patinoires. De plus, pension complète en hôtel, deux heures de leçon par jour (l'après-midi), réduction de 25 % sur la location des skis et des chaussures et possibilité de prendre le repas de midi ailleurs qu'à son hôtel dans six restaurants d'altitude. Pour 7 jours : 245 à 280 N.F.

● Pralognan-La Vanoise (Savoie, 1.425 m.) offre pour une durée minimum de 5 jours le « forfait journalier » comprenant : pension complète à l'hôtel, taxes et service compris, usage illimité des remontées mécaniques (un téléphérique, 4 télé-ski), les cours de ski avec un moniteur diplômé : 33,40 N.F. ou 36,40 N.F. par jour selon la catégorie de l'hôtel. Valable du 4-1 au 10-2. Il existe également un forfait « relax » (sans ski) : 19 à 22 N.F. par jour. (S'adresser au Syndicat d'Initiative.)

Précisons que dans la zone du Mont-Blanc le système du chèque-repas permet, d'une station à une autre, d'un hôtel à l'autre, de déjeuner là où l'on se trouve sans avoir à revenir à son « port d'attache ». Pour les stations de Savoie, la liste des hôtels offrant des forfaits de neige est donnée par la Maison de la Savoie, 117, Champs-Elysées. BAL. 29-21.

SAUNA ULTRA-MODERNE
OXYGENO-RELAXATION
HYDROTHERAPIE
PARAFANGO
ESTHÉTIQUE
KINÉSITHÉRAPIE

dans un cadre de verdure unique à Paris

CENTRE SOMATIQUE

5, r. des Vignes (16e) MIR. 93-68

SLALOM

Combinaison en Elastiss Helanca de J. LEONARD et Cie, jolie mosaïque fantaisie de vert, gris, noir. De ligne très souple et sobre, ce modèle se fait aussi en gros pied de coq marine foncé et marine clair. Toque en Rhovyl.

RECORD

Fuseau en Elastiss Helanca de J. LEONARD et Cie, gros pied de coq marine foncé et marine clair.

OLYMPIC

Veste de ski en Tergal imperméabilisé, doublée de Rhovyl blanc. On la choisit en roy, rouge et marine avec col blanc et casquette à oreillettes.

Collection complète d'articles de sport d'hiver : parkas, vestes, anoraks, combinaisons, pantalons, fuseaux, pour filles et garçons de 2 ans à 18 ans.

Dans nos stands :

P'TIT PIERRE

AU PRINTEMPS de PARIS
AU LOUVRE - PARIS
AU PRINTEMPS de NANCY
AU PRINTEMPS de LILLE
AU PRINTEMPS de ROUEN
AU PRINTEMPS de VERSAILLES
A LA BOULE D'OR - LE HAVRE
AUX DEUX PASSAGES - LYON

COIFFURE

FESTIVAL DES TÊTES LISSES

● *Quinze mille étrangers viennent chercher la mode à Paris. Mais laquelle ?*

DU 12 au 17 novembre, Paris sera la capitale mondiale des coiffeurs. 15.000 participants étrangers, 15.000 participants français se réunissent en effet pour le Festival Mondial de la Coiffure qui comporte le fameux Championnat du Monde des Coiffeurs. Le hall monumental du parc des Expositions est transformé pour la circonstance en une gigantesque usine à mise en plis où plus de 400 têtes pourront être manipulées à la fois. Soirées de galas, démonstrations techniques par les plus célèbres figaros parisiens, reconstitution d'une usine électronique de fabrication de produits capillaires, rien n'a été épargné pour conférer à cette manifestation une importance inaccoutumée.

La ligne véhicule

Pour la coiffure française, en effet, l'enjeu est considérable. Au moment où le Marché commun ouvre les frontières européennes aux Allemands (grands spécialistes des produits chimiques) et incite les Américains à s'intéresser à un marché nouveau de 70 millions de femmes, les industriels français comptent sur cette manifestation pour établir la supériorité de notre pays dans le domaine de la chevelure féminine. La mode servant de véhicule à tous les produits manufacturés qui s'y rapportent : teintures, shampooings, séchoirs à cheveux, etc. Le processus serait alors le même dans (et sur) la tête de toutes les femmes : « *Les Françaises se font teindre en roux. J'ai envie de suivre la mode française et d'être rousse. La meilleure façon de les imiter est d'employer les mêmes produits qu'elles, c'est-à-dire une teinture française.* » Pour les industries de semi-luxe, le snobisme est souvent le meilleur des moteurs commerciaux.

Financé en grande partie par les industriels, la réussite de ce Festival repose en fait sur le talent des créateurs (en l'occurrence les membres de la haute coiffure parisienne). Sauront-ils imposer à l'Europe entière les petites têtes lisses qu'ils préconisent actuellement pour leurs propres clientes ?

Mort des guiches ?

Déjà les avis sont partagés sur cette mode nouvelle et la bataille se déroule autour des guiches. A peine nées (elles ne datent que de trois mois) elles semblent déjà condamnées et certains coiffeurs leur ont déclaré la guerre. Peut-être y ont-ils renoncé sur l'instigation de leurs clientes lasses d'essayer désespérément de recourber chaque matin des cheveux résolument raides ou de défriser quotidiennement des mèches trop incurvées. Et puis les Françaises ont peur de l'uniforme. Les guiches ne les ont plus amusées quand toutes les femmes autour d'elles ont commencé à en arborer.

Le vent antiguiches a commencé de souffler, il serait bien étonnant qu'elles résistent. Mais ouvrez l'œil : quelque chose nous fait dire que la frange remplacera bientôt les guiches et les mèches.

UNE NOUVELLE COIFFURE DE THÉRÈSE CHARDIN.
Le meilleur des moteurs commerciaux.

POUR VOS VACANCES DE NEIGE
Enzo
SPORT - COUTURE
HOMMES ET DAMES
53, avenue de Clichy LAB. 35-95

ÉQUIPEMENT de SPORT D'HIVER
AUX MEILLEURS PRIX DANS LES MEILLEURES QUALITES
Vente et Location de Skis
(Remise 10 % aux lecteurs de L'Express)
NORD-CAMPING 2, r. de Compiègne Métro Gare du Nord

MEUBLES

Le roi du living-room

● *Les canapés : un repos bien gagné, mais cher payé.*

NOS ancêtres n'éprouvaient guère le besoin de se reposer, à en juger par l'inconfort des fauteuils dits « de style ». Le Louis XIII est... peu rembourré, le Louis XVI trop étroit, le Directoire instable, et tout laisse supposer que Mme Récamier, sur sa célèbre chaise (longue), eut souvent des courbatures.

Les choses sont bien différentes aujourd'hui. La plupart d'entre nous ont hâte de retrouver, à la fin de la journée, le bon gros fauteuil, le divan profond où nous pourrons, enfin, goûter un moment de détente.

De plus, le classique ensemble salle à manger-salon a presque complètement disparu des appartements modernes, remplacé par la salle de séjour, qui comporte, obligatoirement, canapés et fauteuils.

Cela explique l'importance, sans cesse accrue, dans l'aménagement du home, de tout ce qui sert à s'asseoir.

Saint-Honoré à Saint-Antoine

Comment choisir ces fauteuils et ces canapés, pour qu'ils soient confortables, sans être laids, et s'intègrent bien aux différents styles d'appartements ? Où les trouve-t-on ? Combien faut-il dépenser ?

Pour répondre à ces questions, Mme Express a couru tout Paris, du faubourg Saint-Honoré au faubourg Saint-Antoine. Au cours de ce périple, elle s'est souvent assise ; en général par conscience professionnelle (la seule façon de vérifier le confort d'un fauteuil étant de l'utiliser), mais aussi, quelquefois, à l'énoncé traumatisant de certains prix.

Voici le résultat de ses investigations :

Une première constatation s'impose : qu'il s'agisse d'ancien ou de moderne, la plupart des décorateurs proposent des ensembles composés d'un canapé à deux ou trois places, et de deux fauteuils, qu'ils complètent par des poufs, des chauffeuses et des tabourets, moins encombrants et, surtout, moins onéreux.

Les décorateurs français ont fait un très gros effort, et peuvent maintenant soutenir la compétition avec les Danois et les Italiens. (« Life » leur consacre d'ailleurs un article dans son numéro du 24 octobre, et certains d'entre eux exportent aux Etats-Unis.)

Ils mettent à la disposition des amateurs de mobilier résolument moderne des créations de bon goût, de bonne qualité, à des prix très abordables.

Pas de miracles

Si vous optez pour ces « meubles d'aujourd'hui », vous pourrez, avec un peu d'argent (il n'y a pas de miracles) et de fantaisie, installer un « coin repos » harmonieux sans être ruineux.

La mode est aux bois clairs (teck, frêne, hêtre, olivier), et aux tissus secs. Un retour offensif : celui du cuir, luxueux et coûteux, mais qu'on peut aisément remplacer par du similicuir, beaucoup moins cher et presque aussi élégant, à condition de le choisir mat et granité, ce qui l'empêche d'être trop... adhésif.

Un exemple : la banquette à trois places, en simili-cuir noir, créée par Zoo, 1.900 NF. (*Meubles et Fonctions, 135, bd Raspail.*)

Quant à la banquette bois et tissu, déjà classique, elle garde ses adeptes. On en trouve chez tous les marchands de meubles, de 800 à 1.500 NF.

Choisie entre cent : une banquette de lignes très nettes, garniture mousse de latex (1.383 NF, *Airborne*).

Le bout du banc

Moins cher que la banquette : le banc garni de coussins. Dans ce domaine, les décorateurs se sont surpassés.

CONFORTABLE : *le « club ».*

Trois modèles nous ont particulièrement séduits :

● L'un par ses dimensions (2,26 m × 76 cm). Dessiné par Charlotte Periand, il s'intègre à un ensemble paille et frêne massif qui plaira à tous ceux qui restent attachés au « rustique ». (Le banc « Tokyo », à partir de 800 NF, avec coussins ; le tabouret paille et frêne : 47 NF ; la chaise assortie : 87 NF ; le fauteuil : 165 NF (*Steph Simon, 145, bd Saint-Germain*).

● L'autre par sa matière, très belle : le teck huilé, 250 NF, dessiné par Etienne Fernigié. (*Meubles et Fonctions, 135, bd Raspail.*)

● Le troisième par son prix : il ne coûte que 190 NF. (*Knoll, 13, rue de l'Abbaye.*)

Souvent, ils ne sont pas totalement recouverts de coussins et se terminent par une partie de bois nu, très commode pour poser un verre, un cendrier, un livre, ou n'importe quoi d'autre.

Dans le même ordre d'idée, Harry Bertoïa a dessiné un banc de frêne, sur piètement métallique, aussi réussi en banc qu'en table basse : 285 NF. (*Knoll, 13, rue de l'Abbaye*) Le même décorateur présente des fauteuils et des poufs de treillis métalliques, beaucoup plus américanisés, mais parfaitement confortables, et d'un prix très honnête (fauteuil avec galette de tissu depuis 140 NF; pouf assorti, 115 NF, le tout constitue un ensemble destiné aux jeunes ménages (on ima-

→

gine mal une vieille dame assise sur un de ces fauteuils métalliques), mais plein d'esprit et de charme.

Moins chers que les bancs : les tabourets, particulièrement commodes. Mis bout à bout, ils permettent de composer des banquettes amusantes,

MODERNE : *le banc,*

tout en conservant la possibilité d'être utilisés comme sièges d'appoint (ou comme table basse). On en trouve de très jolis chez Steph Simon, 145, bd Saint-Germain et à la maison du Danemark, 6, rue de Tilsitt (de 60 à 80 NF environ). Quant aux coussins, leurs prix varient de 15 NF (en kapok et feutrine, à la Galerie du Siècle, 168, bd Saint-Germain) à 60 NF (Dunlopillo, dépositaires et grands magasins).

Cossu : le club

Ces différentes solutions, où le bois tient une place importante, sont les plus économiques. Mais si vous n'aimez pas le bois et restez fidèles aux traditionnelles formes « club », plus « cossues » que les meubles fonctionnels, qui ont, en outre, l'avantage de cohabiter, sans heurts, avec certains meubles anciens (à condition que ce ne soient pas des sièges), voici quelques précisions :

On trouve, chez tous les marchands de meubles, chez tous les ensembliers, ces modèles carrés et profonds, entièrement recouverts de tissu. Il suffira de le choisir plus secs ou plus soyeux, selon leur destination. Neufs, ils valent de 600 à 800 NF; on trouve des canapés correspondants à partir de 250. Le prix dépend souvent du quartier et de la renommée du magasin. Mais si on vous propose des modèles de prix très inférieurs à ces tarifs (minima), gardez votre sang-froid, et vérifiez soigneusement les ressorts.

Dans cette catégorie « modern style amélioré » Mme Express a remarqué deux ensembles « décoration », élégants et d'un prix raisonnable, compte tenu de leur qualité :

● Italien et moderne. Banquette, trois places, en arc de cercle. Fauteuils, très confortables, aux lignes arrondies « en conque », beaucoup plus légères que les formes rectangulaires ou carrées. Pieds discrets de métal doré. Modèle Arflex, banquette: 320 NF; fauteuils: 750 NF (Mobilier International, 166, faubourg Saint-Honoré).

● Français et passe-partout. Canapé trois places et fauteuils rectangulaires. Leurs proportions parfaites leur donnent beaucoup d'allure. Le canapé, 2.000 NF; fauteuil, 800 NF. (La Crémaillère, 5, boulevard Malesherbes. Dessiné par Renou et Genisset.)

Le marché de l'occasion

Si les modèles neufs vous paraissent inaccessibles, il reste le « marché de l'occasion ». Par exemple :

COSSU : LA BANQUETTE.

● Le Marché aux Puces (de 100 à 300 NF le fauteuil; de 300 à 1.000 NF le canapé). Mais il s'agit la plupart du temps d'exemplaires dépareillés, dont les ressorts ont fréquemment souffert.

● Les ventes publiques, notamment à Paris à l'Hôtel Drouot, et à Versailles, à l'Hôtel Rameau (rue Rameau). Les prix sont extrêmement variables, puisqu'ils dépendent à la fois de l'état du mobilier et du nombre des enchérisseurs. Nous avons noté un prix d'adjudication minimum et un prix maximum : pour un fauteuil, 120 et 520 NF; pour un canapé trois places, 910 et 2.351 NF (plus 21 % de frais). Des affiches collées à la porte des hôtels de vente annoncent périodiquement les objets mis aux enchères, qui

ANCIEN : *la méridienne.*

sont exposés toute la journée, la veille de la vente.

Généralement, il faut recouvrir ces fauteuils et ces canapés achetés d'occasion. Voici le point de vue du tapissier :

Pour un fauteuil, il faut compter environ 4,50 m de tissu, et de 9,50 à 11 m pour un canapé. Main-d'œuvre : 200 NF pour un fauteuil. De 300 à 400 NF pour le canapé.

Il est très important de choisir toujours des tissus d'excellente qualité, quelle que soit leur nature. Par exemple, si vous ne pouvez payer que de 18 à 20 NF le mètre, choisissez un bon reps, mais pas un mauvais velours. Et si vous désirez du velours, il faudra au moins le payer 40 NF pour qu'il ne soit pas râpé et froissé au bout de deux mois.

Fidèles au « style »

Enfin, pour tous ceux (et ils sont nombreux) qui sont résolument fidèles au « style », nous avons vu au Marché Suisse :

● Des fauteuils anglais, entièrement capitonnés, parfaits, avec un divan à gros coussins carrés, et qui ne valent que 150 NF (non recouverts, 70 NF de façon en plus) (Stand 64, M. Valentin).

● Un ensemble composé d'un canapé de deux ou trois places (de 320 à 370 NF, plus 90 NF de façon) et de fauteuils crapaud, avec un volant (23 NF, coussin compris) (Stand 61, Mme Thomas).

Mais, bien entendu, il s'agit de solutions hybrides et dépourvues de la moindre authenticité.

Pour leur donner une note plus raffinée, on peut les garnir de franges, de grecques ou de galons.

Cependant, ces passementeries coûtent si cher que Mme Express préfère ne pas indiquer leur prix.

Il est souvent préférable de remplacer le canapé par un simple divan de 80 cm, recouvert d'un tissu bien choisi, et garni de traversins à chaque extrémité.

Quant aux *vrais* meubles d'époque, voici les derniers prix pratiqués à l'Hôtel Drouot :

● Bergère gondole en bois plaqué blanc, mouluré et sculpté, époque Louis XV : 2.800 NF.

● Deux bergères « anse de panier », époque Louis XVI : 12.000 NF.

● Lit de repos « Restauration », en acajou : 6.500 NF.

... Plus 21 % !

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Pierre Defert, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

EN TOUTE ÉLASTICITÉ

« **PLUS d'élasticité, voyons, plus d'élasticité...** »

Si vous voulez vous préparer au ski, préparez-vous aussi à entendre cette phrase. Votre professeur de gymnastique, puis votre moniteur, puis tous les « craks » de votre entourage vous la répéteront. Elle deviendra le « leit-motiv » de votre entraînement.

Mais vous avez sans aucun doute déjà commencé cet entraînement, puisque vous êtes une femme prévoyante et que, dans un mois (déjà), vous serez à la veille des premiers départs.

Il sera trop tard alors pour assouplir vos jambes de citadine, trop tard aussi pour penser à les vêtir d'une manière fonctionnelle, c'est-à-dire « **en toute élasticité** ».

(Archives.)

L'ELEGANCE TIENT A UN FIL...

La tenue de ski n'est pas, en effet, une tenue ordinaire. Elle doit suivre parfaitement tous les mouvements du skieur, ne pas les entraver, et rester quand même élégante dans la position « repos ».

Les « dix centimètres »

Le meilleur exemple est celui du pantalon-fuseau. Faites une petite expérience : enfilez un pantalon « de ville » puis « agenouillez-vous » dans l'attitude du skieur qui « vire ». Vous constaterez que les jambes de votre pantalon ont remonté de dix centimètres environ.

Ces dix centimètres ont représenté pendant des années le problème n° 1 des fabricants de fuseaux qui ont tout essayé : les pattes élastiques, les « sous-pieds », etc. Ces différents systèmes permettaient au pantalon de gagner quelques centimètres à partir du talon mais jamais de « coller » parfaitement.

Il fallait opter — soit pour l'élégance et choisir des fuseaux un peu justes qui rendaient les mouvements difficiles mais restaient impeccables — soit pour le confort sportif et préférer des fuseaux un peu grands qui permettaient de réussir un « pur aval », quitte à prendre des allures d'accordéon quand le skieur avait « déchaussé ».

A un fil

Mais l'élastiss est né, il a remporté toutes les victoires, et il n'existe plus aujourd'hui de problème « élégance-neige » qui n'ait une solution « élastiss ».

La maison Carlo's, 48, rue de Passy à Paris (tél. AUT. 38-28) présente dans ses vitrines, du 9 au 15 novembre, une **exposition élastiss**. Elle vous permettra de trouver, sans longues courses dans Paris, toutes ces solutions réunies en un seul magasin.

● Si vous êtes une « championne » et ne rêvez que de slaloms endiablés, vous découvrirez là de quoi vous « équiper » fonctionnellement.

● Si vous préférez « l'après-ski » au ski tout court, Carlo's a sélectionné pour vous des ensembles dont l'élégance tient... à un fil (élastique, bien sûr). Ils présentent, en effet, une perfection de ligne absolument impossible à obtenir dans un textile ordinaire, même coupé sur mesures.

En voici quelques exemples :

(Archives.)

... SI VOUS ETES UNE CHAMPIONNE.

● **VERSION « SPORT »** : pantalon fuseau élastiss, pied incorporé, 8 coloris, à partir de 129 NF (existe aussi pour homme).

● **VERSION « VILLE »** : pantalon droit, avec patte sous-pied, en élastiss fin, accompagné d'une marinière en élastiss imprimé. Existe en six coloris avec rappels de tons dans la marinière.

● **VERSION « PETIT SOIR »** : pantalon droit en soie élastiss, avec blouse de soie assortie, coloris divers.

● **VERSION « GRAND SOIR »** : combinaison en élastiss lamé, jambes droites ou fuseaux, peut se porter en « décolleté ».

Vous pourrez, d'autre part, compléter votre tenue de neige et celle de votre mari : Carlo's possède un rayon complet d'anoraks, de vestes et de trois-quarts en mouton retourné ou en peau doublés fourrure, tous spécialement étudiés pour le confort « sports d'hiver ».

COMMUNIQUE

ON PEUT DÉCIDER D'ÊTRE BELLE

(Rapho.)

LA BEAUTE EST A LA PORTEE DE TOUS LES VISAGES.
Mais il faut éliminer le hasard.

LES problèmes « beauté » ont toujours préoccupé les femmes. Depuis quelques années ils les submergent.

Les sciences cosmétiques ont mis l'éclat à la portée de... tous les visages. Ce qui est bien. Mais ces sciences, en s'industrialisant, ont dépassé leur but : il devient difficile aujourd'hui, pour ne pas dire impossible, de savoir comment soigner ou embellir un visage.

Les affiches, la radio, les revues et journaux noient les femmes dans un flot de marques, de produits ou de spécialités qui promettent tous des miracles.

Finalement, la situation est assez surprenante : les Françaises qui, voici quelques années encore, ne prenaient pas soin d'elles-mêmes parce qu'elles n'en avaient ni l'idée ni la possibilité matérielle, se « laissent aller » aujourd'hui parce qu'elles « n'y comprennent plus rien ». Les avis différents et souvent opposés utilisés par la publicité les découragent. Elles ne voient généralement que deux « possibilités » :

Le bon sens

1) Acheter des produits de beauté un peu au hasard. C'est-à-dire en se fiant aux publicités, aux conseils des amies ou... à l'habitude. Le résultat d'une méthode aussi empirique ne se fait généralement pas attendre : la peau réagit vivement aux « mauvais » traitements qu'elle subit (certaines femmes emploient en même temps, sans le savoir, des produits dont les actions sont totalement incompatibles);

2) Se rendre dans un institut de beauté célèbre pour y recevoir les conseils des spécialistes. Mais cette formule, excellente dans son principe, est malheureusement réservée à un très petit nombre de femmes: elle représente un investissement « temps » et « argent » trop important.

Si vous appartenez à la catégorie des femmes qui ont trop de bon sens pour absorber de telles quantités de « remèdes » — wait

Si vous appartenez à la catégorie des femmes qui ont trop de bon sens — bles) ; d'autre part ces produits de beauté sont devenus maintenant de véritables « médicaments de la peau », et peu de personnes accepteraient d'absorber des produits pharmaceutiques sans avis éclairé.
pour acheter « n'importe quoi » et pas assez de possibilités financières ni de loisirs pour s'adresser aux grands « instituts », une solution nouvelle s'offre à vous.

Une «Parfumerie-Conseil» (1) fonctionne maintenant en plein centre de Paris, 39, rue Saint-Augustin, entre l'avenue de l'Opéra et la place Gaillon. Ses directeurs appliquent une méthode tout à fait révolutionnaire qui s'avère déjà une réussite complète.

Ils ont créé un « Club de Beauté », ouvert à toutes les clientes et destiné à leur apporter des conseils scientifiquement et esthétiquement exacts. Leur but : aider les femmes à gérer leur budget « beauté » de façon économique et rationnelle.

Trois impératifs

Ce club pas ordinaire fonctionne d'une manière amusante et simple : si vous entrer à la « Parfumerie-Conseil » avec l'intention louable mais limitée d'acheter un rouge à lèvres ou un flacon de démaquillant, votre achat vous « intronise » immédiatement membre du club. A partir de ce moment-là vous avez donc droit à tous ses « services ». Au cours de cette première visite vous pouvez déjà recevoir gratuitement une « consultation esthétique ».

Elle est donnée par des esthéticiennes diplômées qui établissent, après examen, une ordonnance complète dont un exemplaire vous est remis et l'autre conservé dans le fichier du club. Cette ordonnance ne sera pas un long rapport. Vous y trouverez simplement comment satisfaire aux trois premiers impératifs de la beauté : *nettoyer, tonifier, nourrir.*

Trois produits de base vous seront donc indiqués. Ce qui ne signifie pas que vous *devez* les acheter. Mais vous saurez quel démaquillant, quel tonique et quelle crème nourrissante choisir lorsqu'il faudra renouveler les vôtres.

Les conseils qui vous seront donnés présentent des garanties assez rares d'objectivité. En effet, à la différence des autres indicatifs, « *La Parfumerie-Conseil » n'est pas limité à une seule série de produits.* Ses techniciens ont sélectionné un certain nombre de marques parmi les meilleures et les plus célèbres (Rubinstein, Stendhal, Harriet Hubbard Ayer, par exemple) et ont obtenu leur patronage. Ils ont donc le choix, au moment de la consultation, et peuvent rédiger leur ordonnance en fonction des besoins de la cliente et non en fonction des produits dont ils disposent.

D'autre part, deux appareils ultramodernes permettent de réaliser cet examen avec le maximum de précision. Il s'agit du fluoscope (loupe panoramique fluorescente permettant un examen parfait de la peau) et du pH mètre.

Le pH mètre est un amplificateur à électrodes qui indique le degré d'acidité ou d'alcalinité de la peau. Il est employé par l'esthéticienne après démaquillage. Il serait en effet absolument inutile de procéder à une étude de ce genre sur une peau maquillée.

Mais ce test ne doit pas être unique. Le pH de la peau n'est pas une donnée fixe. Soumis à différents facteurs internes et externes, il évolue. Il est donc indispensable de procéder à une *série* d'examens afin d'établir une courbe.

L'exactitude scientifique

Cette courbe, étudiée par un dermatologue à la demande du club, permet de déceler la nature réelle de la peau pour la traiter ensuite avec les chances maximum de succès.

Chaque fois que vous reviendrez au club pour un achat l'esthéticienne conseil établira de nouveau le pH de votre peau, reprendra votre fiche, considérera les résultats obtenus et pourra ainsi modifier, renforcer ou alléger le traitement prescrit.

Mais ces conseils « gracieux » et désintéressés ne sont pas les seuls services mis à votre disposition.

Lorsque votre premier achat vous aura conféré la dignité de membre du club, vous aurez une nouvelle raison, chaque jour, de « guetter le facteur ». La directrice, Francine Claude, vous adressera en effet des « lettres de beauté ». Ces missives courtes mais pleines d'informations vous tiendront régulièrement au courant des dernières tendances esthétiques, des dernières découvertes scientifiques pour la mise au point de produits nouveaux (quelle que soit la marque qui les fabrique). Vous serez, grâce à elles, toujours « au courant » et « dans la note ».

Enfin, à la demande de ses clientes et des membres du club, la Parfumerie-Conseil a créé, dans ses salons, une « cabine de soins ». L'esthéticienne qui la dirige travaille, bien entendu, en accord avec l'ordonnance esthétique de base donnée à la cliente.

Vous pouvez donc recevoir des soins comprenant nettoyage de peau, maquillage, etc., comme dans n'importe quel grand institut de beauté. Mais vous paierez moins cher. En effet, une séance complète ne coûte que 15 NF aux membres du club et 12 NF avec l'abonnement.

La Parfumerie-Conseil a décidé d'éliminer le hasard en matière de beauté.

Elle a pleinement réussi dans sa tâche puisque, grâce à elle, chaque femme peut maintenant devenir sa propre esthéticienne.

(1) Le terme « Parfumerie-Conseil » a été créé et déposé par le Club de Beauté, qui en conserve la propriété commerciale.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par « Le Club de Beauté », Parfumerie - Conseil, 39, rue Saint-Augustin, Paris (2e) (par 34-36 avenue de l'Opéra), téléphone : OPE. 22-66. Ouvert du lundi au samedi de 10 h. 30 à 19 h. 30.

cinéma

NOUVEAU

SUR LE BOWERY : vu par Lionel Rogosin, le monde désespéré des clochards new-yorkais. (*Pagode, INV.* 12-15.) Voir la critique de Christine de Rivoyre, page 38.

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

ZAZIE DANS LE MÉTRO : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

LE SERGENT NOIR : des bancs du prétoire aux roches de la Monumental Valley, un western judiciaire de John Ford qui pose honnêtement le problème racial. (*Triomphe, BAL.* 45-76.)

PSYCHOSE : Hitchcock délaisse le suspense pour le Grand-Guignol, mais garde son punch. (*Elysées Cinéma, BAL.* 37-90 ; *Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

MEURTRE SOUS CONTRAT : un policier de série B, le triomphe du cinéma « fauché » et inspiré. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LE MILLIARDAIRE : Marilyn et Montand dirigés par George Cukor. Tous les ingrédients d'une bonne mayonnaise. Mais elle n'a pas pris. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

L'INTENDANT SANSHO : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

LA GARÇONNIÈRE : une amère satire de la vie américaine qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Avenue, ELY* 49-34.)

UN FRANÇAIS A MOSCOU : le nouveau Kinopanorama : de Moscou à Samarcande. (*Kinopanorama, FON.* 50-50).

LES CORPS SAUVAGES (LOOK BACK IN ANGER) : l'histoire d'un jeune Anglais « en colère ». Un film franc et dénué de conventions. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

BEN-HUR : 3 h. 50 de spectacle sur écran géant, location 14 jours à l'avance. Attention aux enfants émotifs. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

L'AVVENTURA : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

RECENT

JAMAIS LE DIMANCHE : une comédie américaine réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

LES FRAISES SAUVAGES : 1958. Un Bergman discuté. Au seuil de la mort, un vieillard s'interroge sur ce que furent ses raisons de vivre. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

LE VOYAGE EN BALLON : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

PLEIN SOLEIL : une histoire policière en Méditerranée italienne presque trop parfaitement contée par René Clément. (*Printania, MAR.* 19-89 ; *Turin, EUR.* 79-06.)

LE PIGEON : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Lux, LIT.* 62-25 ; *Saint-Lambert, LEC.* 91-68 ; *Mambo, MEN.* 98-53.)

KANAL : épopée dans les égouts de Varsovie. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

ETOILES : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04.)

L'AMÉRIQUE INSOLITE : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Voltaire-Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Reuilly, DOR.* 64-71 ; *Idéal, VAU.* 59-32.)

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde contée par Louis Malle, avec Jeanne Moreau. Un succès devenu international. (*Atlas, MON.* 11-88.)

A BOUT DE SOUFFLE : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette année. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Bergère, PRO.* 77-58.)

M. LE MAUDIT : par Joseph Losey, un « remake » intéressant du classique de Fritz Lang sur le vampire de Dusseldorf. (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

conférence

« LE RATIONALISME ET LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS », par Pierre Guérin, chargé de Recherches à l'Institut d'Astrophysique de Paris. (Mardi 15 novembre, à 20 h. 45 - *Amphithéâtre Turgot*, 17, rue de la Sorbonne.)

expositions

MASSON : 38 ans de dessins et d'invention perpétuelle. (*Leiris*, 47, *rue de Monceau*). (Pour ces quatre expositions, voir page 41 la rubrique de Jean-François Chabrun.)

SOURCES DU XX[e] SIÈCLE : un prodigieux « slalom » à travers la première avant-guerre. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

L'ECOLE DE PARIS 1960 : en pleine forme. Invité d'honneur : Lanskoy dont Louis Carré présente les gouaches, au premier étage. (*Galerie Charpentier*, 76 *fbg Saint-Honoré.*)

MANGUIN : des dessins et de belles aquarelles inconnues. (*Galerie de Paris*, 14, *place François-I[er].*)

GOYA : tout l'œuvre gravé. A ne pas manquer. (*Gaveau*, 35, *rue La Boétie.*)

BIENGE : une palette heureuse et solide. (*Camille Renault*, 133, *boulevard Haussmann.*)

BLONDEL : encore un instant de bonheur, et pourquoi pas ? (*Reverdy*, 16, *rue Le Regrattier.*)

N.-Z. BRENER : une jeune femme sculpteur atteint à la maîtrise de ses dons. (*Drouant*, 52, *fbg Saint-Honoré.*)

CALMETTES : significatif retour à l'humain. (*Galerie de Poche*, 11, *rue Bernard-Palissy.*)

MARTINE BOILEAU : première exposition particulière. Un monde très séduisant et vivant de bronze végétal. (*Jeanne Castel*, 3, *rue du Cirque.*)

DI TEANA : sculptures et bas-reliefs d'une « présence » certaine (*Denise René*, 124, *rue La Boétie.*)

DUMITRESCO : séduisant jeu de cache-cache entre les traits, les taches et les formes. (*XX[e] siècle*, 14, *rue des Canettes.*)

KITO : une obsession de la sérénité qui peut tourner à l'envoûtement. (*Vincy*, 47, *rue de Seine.*)

LEMPRIÈRE : dans les terrains vagues du merveilleux. (*Furstenberg*, 4, *rue de Furstenberg.*)

LESIEUR : de l'excellente peinture. A ne pas manquer. (*Coard*, 36, *avenue Matignon.*)

MARTIN : un des principaux bâtisseurs de la sculpture moderne. (*Breteau*, 70, *rue Bonaparte.*)

MINAUX : réalisme touchant. (*Maison de la Pensée*, 2, *rue de l'Elysée.*)

RIPOLLES : la vie intérieure des objets. (*Chirvan*, 10, *rue de Miromesnil.*)

SCHOELLER : intelligence et sensibilité. (*La Cave*, 41, *rue Saint-Placide.*)

VIEIRA DA SILVA : l'un des « maîtres » les plus importants de la peinture contemporaine. (*Jeanne Bucher*, 53, *rue de Seine.*)

VIELFAURE : un monde de formes agressives mais finalement très équilibrées et plutôt fascinantes. (*Le Fleuve*, 9, *av. de l'Opéra.*)

WENGER : mystérieux et surprenant mélange d'une Europe et d'une Afrique Centrales. (*Lambert*, 14, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

LA PEINTURE A PARIS ET A NEW YORK : 28 peintres abstraits à la recherche de la vérité. (*Galerie des Quatre-Saisons*, 59, *rue de Grenelle.*)

télévision

JEUDI 10 NOVEMBRE, A 21 H 50 : « Les Secrets des chefs-d'œuvre », de Madeleine Hours et Jean Thévenot. Les inscriptions antiques et les bijoux d'or.

VENDREDI 11 NOVEMBRE, A 16 H 45 : « Les bourreaux meurent aussi », film de Fritz Lang.

VENDREDI 11 NOVEMBRE, A 20 H 30 : « La Bataille de la Marne », évocation d'Henri Noguères.

SAMEDI 12 NOVEMBRE, A 22 H 40 : « Leçons de choses », d'Olivier Hussenot et André Coraz : « Le « professeur Hussenot » fera un cours (burlesque) sur les « usages mondains ».

DIMANCHE 13 NOVEMBRE, A 21 HEURES : « Lady Paname », film d'Henri Jeanson, avec Louis Jouvet, Suzy Delair, etc.

LUNDI 14 NOVEMBRE, A 22 HEURES : « Les richesses et les hommes ». Cette émission de Victor Sinsen et Luc Bérimont sera consacrée aux applications de l'électronique.

MARDI 15 NOVEMBRE, A 20 H 30 : « Les Parents terribles », de Jean Cocteau, avec Jean-Claude Brialy, Jany Holt, Simone Renant, etc.

MARDI 15 NOVEMBRE, A 22 H 30 : « Les élections américaines ». Tribune libre sur la campagne électorale.

MERCREDI 16 NOVEMBRE, A 21 H 15 : « Ballades étranges ». Deux dessins animés : « La Gloire », du Tchécoslovaque Bretislaw Pojar, et « Attention », du Polonais Stefan Janik.

MERCREDI 16 NOVEMBRE, A 21 H 35 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

théâtre

RUY BLAS : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française*, voir la critique de Robert Kanters, page 40.)

TARTUFFE : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées.* Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.)

BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES : de Max Frisch. Le thème du « Rhinocéros » dans un style brechtien. (*Théâtre de Lutèce.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.-B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

COMME TU ME VEUX : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*)

LA LOGEUSE : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

GENOUSIE : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*T.N.P. Récamier.*)

IMPASSE DE LA FIDÉLITÉ : Patachou dans une comédie musicale d'Alexandre Breffort. Une sorte de « remake » d' « Irma la Douce ». (*Ambassadeurs.*)

L'IDIOTE : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Antoine.*)

LES GLORIEUSES : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

UN RAISIN AU SOLEIL : scènes de la vie familiale chez de braves, pauvres nègres de Chicago. Un grand sujet, traité à travers un réalisme un peu trop quotidien. (*Comédie Caumartin.*)

HENRI SALVADOR : tel qu'en lui-même, sa fantaisie le change : un bon spectacle de music-hall. (*Alhambra-Maurice Chevalier.*)

concerts

DIMANCHE 13 NOVEMBRE, A 17 H 45 : l'Orchestre Lamoureux dirigé par Igor Markevitch interprète des œuvres de R. Strauss, Tcherepnine (1[re] audition) et Dvorak. En soliste, Clara Haskil dans le « Concerto en ut min. K. 491 » de Mozart. (*Salle Pleyel.*)

MARDI 15 NOVEMBRE, A 21 HEURES : un événement : Ernest Ansermet à Paris. A la tête de l'Orchestre National, le célèbre chef dirige un Festival Arthur Honegger. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

MERCREDI 16 NOVEMBRE, A 21 HEURES : concert du Domaine musical. Au programme : la « Sonate pour deux pianos et percussion » de Bela Bartok et quatre premières auditions (Stockhausen, Nono, Bério et Pousseur). (*Odéon-Théâtre de France.*)

Galerie DROUANT
52, Faubourg-Saint-Honoré
NOOR-ZADÉ BRENER
SCULPTURES
Jusqu'au 15 novembre

GALERIE JEANNE BUCHER
Vieira da Silva

Galerie MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI - KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT UBAC

PEINTRES-GRAVEURS
FRANÇAIS
5 novembre - 4 décembre
Tous les jours dimanches compris
BIBLIOTHEQUE NATIONALE
Rue de Richelieu

GALERIE JEANNE CASTEL
3, rue du Cirque (VIII[e])
Martine BOILEAU
SCULPTURES
Jusqu'au 24 novembre

HERVE
10, avenue Matignon - ELY. 54-90
Michel de Gallard
Jusqu'au 30 novembre

GALERIE ARTEMONT
147, boulevard du Montparnasse (VII[e])
LABRUNIE
Jusqu'au 24 novembre

Galerie Furstenberg
4, rue Furstenberg
LEMPRIÈRE
Du 4 au 19 novembre

GALERIE ARIEL - 1, av. de Messine (8[e])
GOUACHES et PASTELS de
HARTUNG - POLIAKOFF - BITRAN
GILLET - MARYAN - MIHAILOVITCH
Du 4 novembre au 28 inclus

Galerie Jacques NORVAL
14, rue des Beaux-Arts - ODE. 38-64
SINISCA
Du 10 au 30 novembre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Ecole de Paris 1960

nevelson
sculptures du 10 *novembre au* 16 *décembre*
galerie daniel cordier

JANSEN
9, rue Royale - PARIS
SUZANNE RICARD
Sculpteur - Sous-verrier
Exposition du 4 au 20 novembre

NOVEMBRE 1960
PEINTURES DE GEREAU
GALERIE D'ATRI
23, RUE LA BOETIE - PARIS - ANJ. 24-55

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 83-07
NOVEMBRE
Jean-Pierre VIELFAURE
PEINTURES
« L'apocalypse de l'atome »

Jacques MASSOL
BUSSE
12, rue La Boétie

Galerie COARD
PIERRE LESIEUR
36, avenue Matignon - 3-30 novembre

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (VIe) - ODE. 66-75
ACQUISITIONS RECENTES
PICASSO FAUTRIER WOLS
MIRO RIOPELLE et
KANDINSKY LANSKOY WEICHBERGER

Galerie O. BOSC
MAX PAPART
4, avenue Delcassé

Galerie ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-26
MARTIN BARRÉ
Jusqu'au 6 décembre

DENISE RENE
124, rue La Boétie
DI TEANA
SCULPTURES EN ACIER

GALERIE MONTMORENCY
86, rue du Cherche-Midi
PRIX DE PEINTURE
de la Société des AMATEURS D'ART
et des COLLECTIONNEURS
Du 14 au 26 novembre

GALERIE DE PRESBOURG
20, avenue Kléber (8e) - PAS. 68-19
SIMON-AUGUSTE
Jusqu'au 8 décembre

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Du mardi 8 nov. au samedi 3 décembre
manguin
AQUARELLES

Pour la première fois à Paris
EXPOSITION DE
MINIATURES ARMENIENNES
(reproductions inédites)
du 18 au 30 novembre 1960
GALERIE-LIBRAIRIE DU PASSEUR
90, rue du Bac - Paris (7e) - LIT. 38-36

GALERIE DE CHAUDUN
36, rue Mazarine (VIe)
ESPINOUZE
Jusqu'au 23 novembre

GALERIE CRAVEN
5, rue des Beaux-Arts
VANO
12 novembre - 1er décembre

LOUIS CARRE
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gillet - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Pamela Moore : « J'ai fait des pirouettes sur commande ».*

On sait que les Américains ont le sens pratique. Pamela Moore en est la preuve. Ne pouvant venir à Paris pour lancer elle-même son nouveau roman, « Les Pigeons de Saint-Marc » (2), elle a envoyé à son éditeur une « interview imaginaire » à l'usage des journalistes.

Ceux qui l'ont vue à Paris il y a quatre ans, lors de la publication de son premier roman, « Chocolates for breakfast » (qui lui valut le titre de « Françoise Sagan américaine ») se souviennent d'une adolescente tant soit peu arrogante, terriblement bas-bleu...

A-t-elle changé ?

Naïve, elle l'a été, de son propre aveu. Depuis, elle a vécu. Plus, sinon mieux, qu'il n'est donné de vivre à une petite étudiante ordinaire. Ecoutons-la :

« *A un âge où mes camarades de classe se cantonnaient dans les bibliothèques, et se définissaient abstraitement par rapport à leurs lectures, je faisais la navette entre l'Université de Columbia à New York et les bureaux de mes éditeurs européens. Là, je devais me prononcer sur mon œuvre, l'univers, moi-même, et d'autres sujets dont j'ignorais presque tout. Etre publiée à dix-huit ans, c'est une expérience meurtrière, tout à fait irréelle : une explosion. On m'a mise sous les projecteurs et j'ai fait des pirouettes sur commande...* »

Elle est venue à Paris « *pour essayer de démêler ce que j'étais — ma personnalité publique mise à part.* » Puis, de retour en Amérique, elle a épousé Adam, un réfugié polonais. Heureusement, car « *si j'avais eu à choisir un Américain, je ne me serais probablement jamais mariée. Les hommes, chez nous, ce sont des faibles, des petits garçons en quête de mères.* »

Qu'a-t-elle appris ?

« *A la lumière de cette expérience, la société m'est apparue distinctement en termes sauvages de dollars et de cents, d'intérêts divergents, d'exploiteurs et de suceurs de sang.*

— C'est cette découverte que vous avez incorporée dans « Les Pigeons de Saint-Marc » ?

— *Oui. J'attaque le grand mythe américain — si utile pour l'économie et désastreux pour l'âme — que seul le succès matériel mène au bonheur.*

A l'exception d'un couple « beatnik » et d'un peintre polonais que le travail indispose, tous les personnages du livre identifient la réussite et le salut.

« *Cela se passe dans un quartier slave de New York, un quartier de taudis,* précise la romancière. *C'est donc, dépeint avec une exactitude presque sociologique* (sic !) *un aspect de la vie américaine.*

— Alors c'est fini, l'introspection ?

— *A jamais. Je serai objective, désormais. Parce que j'ai enfin découvert que, dans les rapports dialectiques entre l'individu et la société, c'est cette dernière qui domine et qui nous détermine bien plus que nous ne la déterminons.* »

Et elle n'a que vingt-deux ans !

● *Peter Dumitriu : « La terreur, c'est l'autocensure ».*

« Il y a *tellement de maisons d'édition ici !* s'exclame Peter Dumitriu, le célèbre romancier et poète roumain qui s'est enfui en février dernier de son pays et qui vient de se réfugier à Paris (3). *En Roumanie, nous n'en avons que deux. J'ai été moi-même directeur des Editions d'Etat pour la littérature.*

(Archives.)

PAMELA MOORE.
Une expérience meurtrière.

L'ex-directeur est un colosse volubile qui a, devant Paris, des étonnements d'enfant.

« Une belle situation ?

— *Sa situation, Petru la devait surtout à son renom d'écrivain,* interrompt la belle Mme Dumitriu. *Des décorations, des honneurs, une villa payée par le gouvernement...*

— Alors pourquoi êtes-vous parti ?

— *Ecoutez : un manuscrit passe par sept censures, six avant d'être imprimé, une avant d'être diffusé. Aucun roman ne paraît qui n'ait été, à l'un de ces stades, modifié à la « suggestion » des autorités. Dans ces conditions, comment pouvais-je écrire ?*

— Les sujets vous étaient imposés ?

— *Non, je pouvais traiter de tout... à trois exceptions près : le passé (qui « n'a pas d'intérêt », surtout qu'il s'agit du passé roumain, traditionnellement antirusse) ; l'amour, s'il n'est pas strictement conforme aux normes ; enfin, tout sujet sans rapport avec la lutte de classe, le prolétariat, les kolkhozes...*

— On publie beaucoup de romans, là-bas ?

— *Beaucoup moins qu'en France. Mais la moitié des romans publiés en Roumanie sont russes et surtout soviétiques. Cela dit, Doudintsev, Ehrenbourg — tout ce qui est un peu vivant en littérature soviétique est interdit chez nous.*

— On emprisonne aussi les écrivains ?

— *Très rarement. Vous ne comprenez pas. La terreur, ce n'est pas cela : c'est l'autocensure ; c'est quand on se demande si la mort de votre héros ne trahirait pas chez vous une tendance déviationniste ; c'est quand on vous soupçonne, si vous n'écrivez rien, d'être passé à l'opposition.*

— Mais l'écrivain est matériellement privilégié ?

— *Oui, dans ce sens qu'il est à l'abri des fluctuations de la demande : il est payé au feuillet avant la publication de son livre. Son revenu, qui dépend donc du nombre de pages écrites, varie entre 40.000 et 70.000 anciens francs par mois. (Le salaire d'un ouvrier moyen est de 15.000.)*

— Mais l'éditeur...

— *... Ne tire aucun profit de la publication d'un livre. Sauf s'il s'agit de classiques (qu'on trouve chez nous en abondance) dont les auteurs, morts, ne touchent rien. C'est eux, en fin de compte, qui « financent » l'édition roumaine. Mais, malgré tout, elle est déficitaire.*

— Et quels sont les tirages ?

— *30.000 exemplaires par an. Un roman ne dépasse jamais ce chiffre, fût-il un « best-seller ». Par contre, un livre sur les kolkhozes, qui n'intéresse personne, connaît le même tirage.*

— Et le dégel ?

— *Nos meilleurs écrivains en ont profité pour publier quelques livres audacieux. Mais ensuite le regel a été si terrible qu'ils ont appris à se méfier. Je ne crois plus beaucoup aux dégels.*

— Mais vous croyez encore au socialisme ?

— *Ça, oui. Pour rien au monde je ne voudrais voir dénationaliser notre économie. Mais je ne peux pas croire que le socialisme soit incompatible avec la liberté.* »

ANNE GUERIN.

(Roustan.)

PETER DUMITRIU.
Le regel a été terrible.

(2) Julliard.

(3) Peter Dumitriu a publié, au Seuil, « Les Bijoux de famille », premier tome de son roman « Les Boyards », et publiera prochainement le deuxième, « Les Plaisirs de la jeunesse », chez le même éditeur.

HELÈNE
FROMENT
Vol 407
roman
Amants, heureux amants
Voulez-vous voyager ?
GRASSET

J. NOBÉCOURT
La tête aux Français
" Une œuvre de grande classe "
H. PETIT (Parisien Libéré)
roman
SEUIL

RJ

3 RÉIMPRESSIONS EN UN MOIS DU NOUVEAU ROMAN DE JEAN-JACQUES GAUTIER SI TU NE M'AIMES PAS, JE T'AIME.

« Il y a dans ce récit toujours vif, toujours jeune, un air, un style d'une incontestable nouveauté. C'est le meilleur roman de son auteur. »

André BILLY
de l'Académie Goncourt.

« Tout est beau dans ce livre où le cœur d'un homme frémit. »

Christian MILLAU
(Paris-Presse)

VIGILANT ENNEMI DES IMAGES D'EPINAL, HENRI GUILLEMIN SE PENCHE AUJOURD'HUI

sur cet écrivain illustre mais encore méconnu, ZOLA. Il nous restitue l'homme véritable, trop souvent masqué par le cliché « bœuf de labour du naturalisme ». Réaliste romantique, mais aussi avide de gloire et d'hommage, qui était Zola ? Il faut lire l'étude d'Henri Guillemin, ZOLA, LEGENDE ET VERITE.

JULES ROY
La guerre d'Algerie 70e mille

« EUGENIE LES LARMES AUX YEUX » EST LE TITRE DU NOUVEAU ROMAN DE VIOLETTE JEAN

Une famille végète luxueusement dans un vieil hôtel particulier de Neuilly. Fin de race, fin de siècle. Ni la jeune Elise déjà blasée, ni Léo, son frère, n'ont la moindre curisoité, le moindre dynamisme devant la vie. Surviennent deux jeunes « enfants terribles » déroutants de sensibilité et de cynisme, qui vont tout remettre en question dans ce monde engourdi.

JULES ROY
La guerre d'Algerie 70e mille

« LE COMPLEXE DE FILACCIANO » D'HELENE PARMELIN

« Un admirable poème en prose où elle rivalise avec Colette pour la vigueur de l'imagination et avec Chateaubriand pour la magnificence musicale du verbe. »

Albert-Marie SCHMIDT
(Réforme)

« Le meilleur de ses livres. Du naturel, de la souplesse, un peu de rosserie, beaucoup de couleur, une poésie qui coule à pleins bords, comme le Tibre qu'elle célèbre. »

Maurice CHAVARDES
(France-Observateur)

JULES ROY
La guerre d'Algerie 70e mille

« LA SIMPLE VERITE » DE CHRISTIAN PINEAU SE PRESENTE COMME UNE CHRONIQUE DE LA GUERRE CLANDESTINE

et du calvaire concentrationnaire par un des hommes les plus qualifiés pour parler des années qui vont de 1940 à la Libération. Ces mémoires de la Résistance et de la déportation sont racontés par l'ancien Président du Conseil avec une exactitude irrécusable, une intelligence et une simplicité poignante.

POUR ou **CONTRE**
la force de frappe
par DANIEL DOLLFUS
néo
JULLIARD

ENTRETIEN

Avec Claude Simon

« S'exprimer en 1960 avec la phrase de Stendhal, c'est se promener en calèche. » Claude Simon (« La Route des Flandres »), grand favori des prix littéraires, raconte, au cours d'un entretien avec Madeleine Chapsal, comment il conçoit le roman en 1960.

SON père était officier de cavalerie. Lui, avant d'être écrivain, a été peintre. Il se tient droit, très droit, le cheveu presque rasé, et il a des yeux magnifiques, bleus, immenses, faits pour tout refléter, tout écouter. « La peinture, disait Claudel, c'est aussi quelque chose qui s'écoute. » Claude Simon est de Perpignan. Il a un léger accent du Midi et il parle comme il écrit : sans un point, sans une virgule, avec des parenthèses, des reprises — ce que lui-même, modestement, appelle « bégayer ».

Non, Claude Simon ne bégaye pas. Il va même étonnamment droit à son but. Mais son but, ce n'est jamais une idée, c'est une vision. Une vision, cela se décrit comme on peut, en commençant par un bout, avec ce qui peut paraître trop d'assurance, ou de prétention, puis par un autre, parfois en barbouillant le tout, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'un grand ensemble que ce petit morceau de pied, sublime, dont parle Balzac dans « Le chef-d'œuvre inconnu ».

Oui, il y a le goût de l'absolu, chez Claude Simon. C'est peut-être pour cela qu'il ne se contente pas de « copier », quoi qu'il en dise. Il fait aussi sa révolution.

— Comment écrivez-vous ? « La Route des Flandres » est une œuvre si complexe qu'on se demande un peu comment elle est faite.

CLAUDE SIMON. — Il y a une chose que je ne comprends pas que l'on n'ait pas encore dite : lorsqu'on veut écrire un livre, qu'on commence à vouloir raconter une histoire, eh bien ! cette histoire, elle est finie. On se retourne en arrière, on regarde le chemin qu'on vient de parcourir, on le voit dans son entier, ramené tout entier sur un plan télescopé. Les lointains sont aussi nets et aussi proches que les premiers plans. Comme lorsqu'on regarde dans des jumelles. Certaines choses qui datent de l'enfance, ou d'une dizaine d'années, sont d'une intensité fantastique, et il y en a d'autres, qui vous sont arrivées hier, dont vous ne vous souvenez même pas...

— C'est vrai.

C. SIMON. — Eh bien ! dans le roman traditionnel, on a toujours pensé, d'une façon à mon sens assez naïve, qu'il s'agissait simplement de traduire de la durée par de la durée. A la page un, naissance du bonhomme, à la page dix, ses premières amours, etc. Pour moi, il ne s'agit pas du tout de traduire du temps, de la durée, mais de rendre du simultané. Dans la peinture aussi, le peintre doit ramener à deux dimensions un monde qui en a trois. En littérature, le problème est également de transposer d'une dimension dans une autre : traduire dans la durée, dans le temps, des images qui dans la mémoire coexistent.

— Vous percevez votre livre comme un instantané ?

C. SIMON. — Absolument. Toutes ces choses me viennent ensemble. Par bouffées ; le problème qui se posait était : comment les organiser ?

— Et comment l'avez-vous résolu ?

C. SIMON. — Je venais de finir « L'Herbe » à Perpignan, je suis parti pour Etretat, avec mon éditeur, Jérôme Lindon — il s'agissait de corriger les épreuves très vite — et en revenant d'Etretat, dans le car qui nous ramenait à Paris, Lindon m'a dit : « Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? » Eh bien ! je revois encore l'endroit, c'était dans le car entre Etretat et Bréauté, tout le livre m'est apparu d'un seul coup ; comme on dit, vous savez, que les romans de Dostoïevsky se déroulent en une seconde, ou même en une fraction de seconde... Je revois encore le tournant, la route, l'arbre... Oui, d'un seul coup, tout m'est sauté à l'esprit, je peux dire tout ensemble, dans une bouffée violente... Les ancêtres de Reichax, la guerre, tout...

— Les courses de chevaux, Corinne ?

C. SIMON. — Tout ! Cela m'a sauté à la figure, je ne dirai pas en pensée, mais en émotion — l'émotion va beaucoup plus vite que la pensée. Restait à l'écrire, et c'est cela qui a été terrible.

— Pourquoi ?

C. SIMON. — J'ai travaillé presque un an sans savoir comment cela allait pouvoir se construire. Je voulais une composition simultanée, et ne voyais pas comment j'allais pouvoir y parvenir.

Je suis rentré à Paris, et brusquement j'ai trouvé un truc...

— Lequel ?

C. SIMON. — Les crayons de couleur. Oui, j'ai attribué à chaque personnage, à chaque thème, une couleur. Et comme cela, j'ai pu construire l'ensemble. Comme un tableau.

— C'est vous qui avez inventé cette technique ?

C. SIMON. — Pour moi, oui. Mais un jour où je disais cela à Lindon, il m'a dit que Samuel Beckett — et Dieu sait si ma recherche est différente de celle de Beckett... — que Beckett venait de lui dire qu'il avait eu soudain l'idée, alors qu'il éprouvait lui aussi des difficultés, d'écrire avec des encres de couleurs...

— Mais qu'est-ce qui vous guidait dans la disposition, l'entrelacement de vos couleurs ?

C. SIMON. — Oh ! uniquement le sentiment. Si vous demandez à un peintre pourquoi il a mis là un rouge orangé, ou cerise... Il n'y a qu'André Lhote pour vous expliquer qu'il faut un ton chaud pour mettre à côté d'un ton froid... que telle ligne tombe à tel endroit parce que c'est la section d'Or... Non, il n'y a pas de recette !

— Ne s'est-elle pas modifiée, votre vision, en cours de route ? Tout y est ?

C. SIMON. — Oui. C'est-à-dire l'essentiel. Dans un livre, c'est comme pour la vie, il y a des tas de choses qui sont oubliées... Les gens qui écrivent s'imaginent généralement qu'il faut tout dire, ou plutôt qu'il ne doit pas y avoir de trous. Alors, ils remplacent les moments d'absence, qui existent dans la réalité, ceux où ils n'ont rien senti, rien perçu du tout, par une espèce de ciment grisâtre, qui doit faire lien, et qui me paraît très faux...

— Mais ne pensez-vous pas que laisser le lecteur face à ces trous, c'est parfois lui rendre la lecture un peu difficile ?

C. SIMON. — Ecoutez, si Van Gogh et Picasso s'étaient demandé si l'homme de la rue allait pouvoir contempler leur peinture sans difficulté ! Je crois qu'un écrivain n'a pas à se poser ces sortes de questions. Si on cherche à se mettre à la portée du public, on est cuit !

— Tout de même, pendant longtemps, les romanciers ont considéré qu'ils étaient peut-être des traducteurs de la réalité, mais aussi des conteurs.

C. SIMON. — Je pense qu'on me suivra d'une façon efficace seulement si je ne me préoccupe pas qu'on me suive. Se préoccuper de l'accessibilité, c'est de la folie, c'est fichu.

— Il y a des pages entières dans vos livres où on ne rencontre pas un signe de ponctuation. Pourquoi ?

C. SIMON. — Comment vous dire, c'est une sorte de tempo... Si j'écris comme ça, c'est que ça ne me vient pas autrement. Si j'arrête, en mettant un point, un point-virgule, ça me coupe. La plus grande partie du livre a été écrite sans un signe de ponctuation. Nous avons ponctué ensuite, mon éditeur et moi, en mettant les virgules et les points là où vraiment il pouvait y avoir confusion.

— Vous avez, vous, dans l'esprit, comme vous venez de le dire, l'image initiale de votre livre. Mais lorsque vous passez dans la même phrase du haut à droite de votre tableau, au bas à gauche, il est parfois difficile au lecteur de savoir où vous allez si vite et de vous suivre ?

C. SIMON. — Je sais, j'y ai pensé. Et c'est pourquoi j'ai essayé — mais si

on ne s'en aperçoit pas, c'est que je n'ai peut-être pas tout à fait réussi ! — de donner un aperçu, une sorte de résumé, de première vision de l'ensemble du livre dans les quinze premières pages. Le reste n'étant ensuite qu'un approfondissement de ces quinze premières pages. Si on ne le voit pas, c'est un peu, pour moi, un échec...

— Qui sont vos auteurs favoris ?

C. Simon. — J'aime Conrad, Proust, Joyce, Faulkner, tout ce qui me donne beaucoup à voir, à toucher, à sentir, à entendre... Ce qui m'a le plus touché, je crois que ce sont d'abord les Russes, surtout Dostoïevsky, et puis Tchékov. Tout près de nous, Céline. Le « Voyage au bout de la nuit » est le grand livre de l'entre-deux-guerres.

Il y a aussi Michel Leiris : toute son œuvre, qu'on ne connaît pas assez. En particulier « Fourbis », et dans « Fourbis » ce morceau admirable : « Vois ! déjà l'ange... » qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature française.

J'admire aussi beaucoup « La Jalousie », d'Alain Robbe-Grillet, c'est quelque chose, je crois, dans l'histoire de la littérature. On le lira dans deux mille ans... C'est la première et jusqu'à maintenant la seule tentative d'une littérature purement matérialiste. Cela me fait penser à un professeur de médecine qui demandait à ses élèves : « Vous avez vu tel malade, ce matin, alors, parlez-m'en. — Monsieur, je pense que... — Ce que vous pensez, je m'en fous, coupait le professeur. Complètement ! Qu'est-ce que vous avez vu, qu'est-ce que vous avez senti à la palpation, qu'est-ce que vous avez entendu à l'auscultation ?... C'est ça que je veux savoir. Mais ce que vous pensez, je m'en fous, comme je me contrefous de ce que je pense moi-même ! »

Eh bien ! c'est cela, pour moi, Robbe-Grillet : cet effort prodigieux pour se débarrasser des miasmes, des mythes qui nous encombrent. Je ne sais pas s'il a entièrement raison, tout est discutable, mais en tout cas, c'est prodigieux !

— Vous repoussez les idées, mais n'êtes-vous pas signataire d'un certain manifeste ?

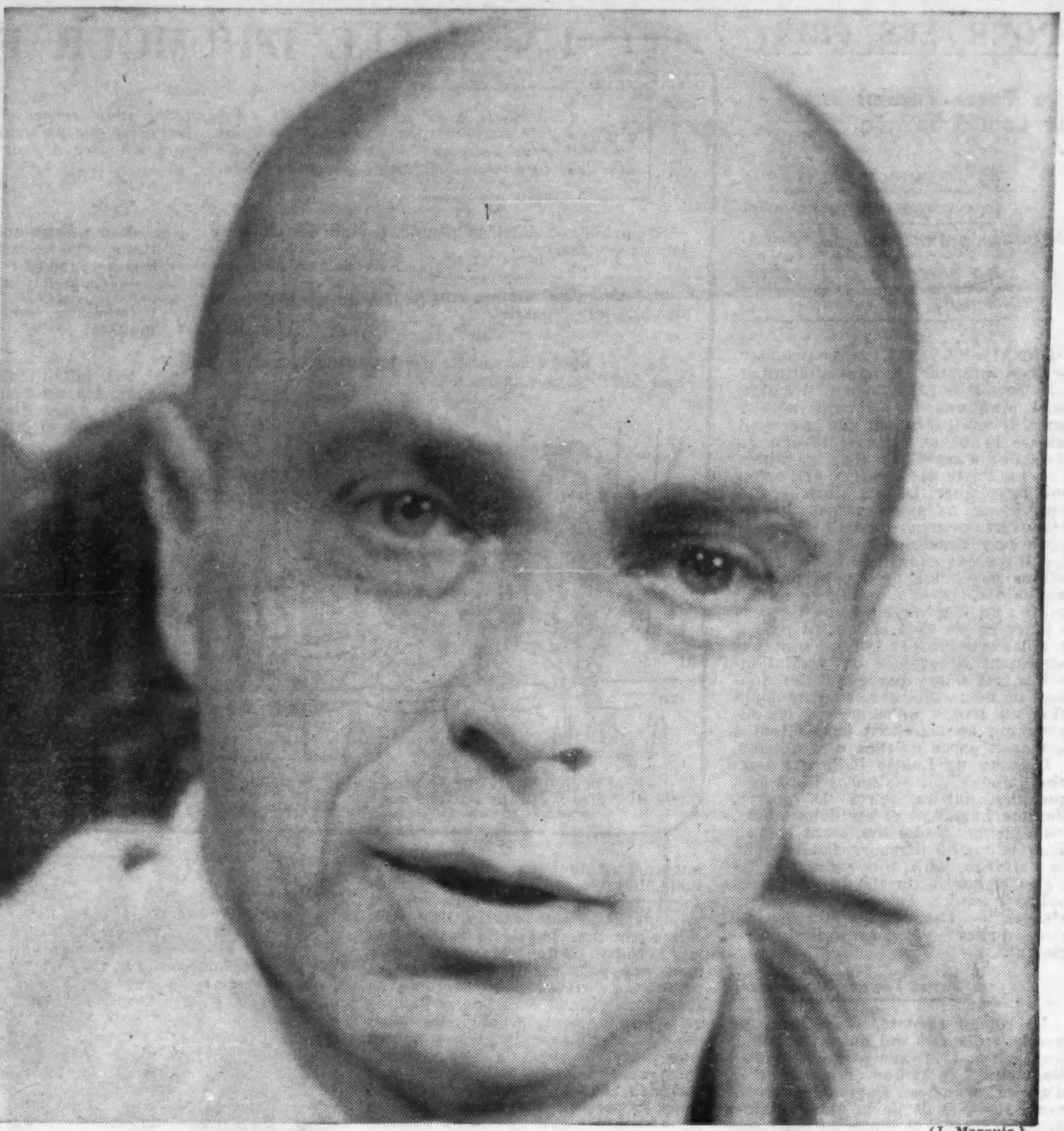
C. Simon. — Oui, j'ai signé ce manifeste et je suis inculpé. A cause de convictions que j'ai depuis que j'ai seize ou dix-sept ans. Je suis peut-être un imbécile, mais pour moi, ce sont là des mouvements du cœur. Je n'ai jamais pu supporter l'injustice, qu'on batte quelqu'un, qu'on humilie ou que l'on fasse souffrir... J'ai signé ce manifeste, je suis inculpé, je continuerai.

Cela dit, peut-être ne serait-il pas mauvais d'essayer d'expliquer pourquoi, à mon sens, écrire comme je tente de le faire et, d'un autre côté, signer la déclaration dont vous venez de parler, c'est au fond, sur des plans différents, la même chose.

Il me semble que cela peut se résumer ainsi : l'incessante remise en question, l'incessante contestation de ce qui est tenu pour acquis.

Signer la Déclaration des 121, c'était contester la légitimité de certains actes : tuer dans une guerre injuste, torturer, etc. De la même façon, écrire (bien entendu dans la mesure où l'on parvient à faire œuvre d'art) c'est contester les formes et les rapports déjà établis, reconnus, consacrés...

D'ailleurs, et vous l'avez sûrement remarqué, dans « La Route des Flandres », les faits sont sans cesse contestés, remis en question, par les différents personnages qui en formulent plusieurs versions, s'interrogent, se demandent s'ils ne se trompent pas, si les choses se sont bien passées telles qu'on les leur a racontées, ou telles qu'ils les imaginent, ou même encore telles qu'ils ont cru les voir.



Claude Simon.
Dans une bouffée violente...

(J. Marquis.)

Tout bouge. Rien n'est sûr, rien n'est fixe. Le langage lui aussi est naturellement mouvant. On ne peut pas s'exprimer en 1960 avec la phrase de Stendhal, ce serait se promener en calèche. Tout bouge autour de nous !

— Vous paraissez bien connaître, dans « La Route des Flandres », le milieu des courses. Avez-vous été jockey ?

C. Simon. — J'ai été dans la cavalerie, et il y a beaucoup de jockeys, tous les jockeys étaient dans la cavalerie. C'est là où j'en ai connu — surtout un, celui dont je parle (je suis incapable d'inventer quoi que ce soit) — et aussi les chevaux. J'ai toujours monté à cheval, je suis d'une famille d'officiers.

L'autre jour, au procès Jeanson où je témoignais, le président du tribunal m'a menacé d'expulsion parce que, paraît-il, j'insultais l'Armée française en disant que nous poursuivions en Algérie une guerre injuste avec des moyens indignes d'une nation civilisée. C'est suffocant. J'ai été tenté de lui répondre qu'en somme, il avait raison d'interdire que l'on appelât cela une « guerre ». Parce que cinq cent mille hommes pourvus d'avions, de canons, de tanks, contre cinq mille malheureux armés de fusils de chasse ou même de fusils mitrailleurs, effectivement, ce n'est pas de la guerre, mais de l'assassinat.

Il paraît que l'Armée française, battue et humiliée depuis vingt ans, veut enfin remporter une victoire. Si c'est cela que nos officiers actuels appellent une « victoire », c'est-à-dire à cent contre un et avec un armement cent fois supérieur, les mots dans l'Armée ont décidément bien changé de sens. Je ne crois pas que mon père, qui était capitaine et qui a été tué en 14, aurait eu une conception pareille de la victoire. Et puis, à cette époque, un officier obéissait, se faisait tuer quand il le fallait, et surtout il y avait une sorte d'éducation, de savoir-vivre ou, si vous préférez, de pudeur ou de fierté qui faisait qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de faire un plat de sa mort. C'était son métier. Le métier des armes. Aujourd'hui, des soldats de carrière viennent avec des trémolos dans la voix déclamer que ce qu'ils ont fait, « jamais, une bête ne l'aurait fait ». Quelle indécence ! Comme tout le monde, j'ai été mobilisé, ce n'était pas mon métier de faire la guerre, je ne touchais pas une forte solde et des primes pour faire cela, et pourtant, j'ai fait moi aussi des choses que « jamais une bête n'aurait fait ». Eh bien ! quoi ? Cela ne me semble pas extraordinaire.

— Encore une question littéraire : souvent, au cours de vos dialogues, vous interrompez la phrase, vous la laissez en suspens; sans que celui qui parle ait tout dit... Comment en êtes-vous venu à cela ?

C. Simon. — Il me semble que c'est ainsi que l'on parle. Les gens finissent par dire : « Vous savez, la chose, le machin... » Dans le langage courant, ils s'expriment très sommairement, ce qui ne les empêche pas de se comprendre...

Comment je suis venu à cela ? En travaillant. C'est mon septième bouquin. En travaillant, travaillant...

M. C.

ÉDITION

● Il semble que, cette année encore, le Prix Goncourt sera attribué quinze jours avant la date traditionnelle, c'est-à-dire le 21 novembre, en même temps que le Prix Renaudot. Les jurys du Fémina et du Médicis décerneraient leurs prix le 28 novembre.

● 140.980.000 volumes ont paru en France en 1958. Un cinquième de la production française étant exportée, la consommation du livre en France s'établirait à 2,5 livres dont 1 livre littéraire par habitant. Pour un million de Français qui lisent beaucoup, il y en aurait 30 millions qui, une fois quitté l'école, ne lisent ni n'achètent jamais de livres.

● Dans son dernier livre, qui vient de paraître à New York, « Le Voyageur solitaire », Jack Kerouac raconte comment il fut cheminot en Amérique, fumeur et trafiquant d'opium au Mexique et admirateur de Rembrandt au Louvre.

● Après la haine filiale (« Vipère au poing »), l'amour paternel : Hervé Bazin publiera son nouveau roman, « Au nom du Fils », à la fin du mois (Seuil).

Jean-René Huguenin
LA CÔTE SAUVAGE

"Ce roman d'un débutant est un des plus beaux de la saison."
J. de Ricaumont (NOUVELLES LITT.)

"...une si grande impression de réussite qu'on voudrait ne pas parler de premier roman, de promesses, de début."
J.-L. Bory (L'EXPRESS)

roman SEUIL 7,50 nf.

POUR LES PRIX

« La Porte retombée » par Louise Bellocq

● *Un roman placé dans la course aux prix sous le parrainage de Nathalie Sarraute et Virginia Woolf.*

CONNAISSEZ-VOUS Louise Bellocq? Son premier roman s'intitulait « La Ferme de l'Ermitage ». Il a paru voici cinq ans et personne n'en a parlé. Il serait désolant que le second subisse le même sort : si le mot de révélation a encore un sens, c'est bien à « La Porte retombée » (1) qu'on doit l'appliquer. Depuis plusieurs années je ne me souviens pas d'avoir découvert une œuvre aussi forte, aussi rigoureuse dans son apparent désordre. Il y a les romans bien faits, dissertations psychologiques, politiques ou mondaines, avec notice d'emploi jointe : on n'éprouve aucune surprise à jouer ce jeu déjà connu. Et puis il y a les « œuvres », qui ne sont pas forcément échevelées ou révolutionnaires, mais qui, parce qu'elles donnent un autre son, paraissent toujours plus ou moins défectueuses, chaotiques, qui ne marchent jamais tout à fait droit parce qu'elles vont ailleurs.

L'œuvre de Louise Bellocq s'organise autour d'une maison. A Bordeaux, quelques années après la guerre, Maxime Laumond et ses deux sœurs, Monique et Madeleine, sont réunis dans la vieille demeure familiale où ils ont vécu, jadis, une enfance privilégiée et que la dureté des temps les oblige à vendre. Au hasard des pièces visitées — chaque chapitre évoque l'une d'elles — les souvenirs resurgissent.

Sous forme de puzzle

Le roman raconte, sous forme de puzzle, trois vies qui ont en commun leur échec. L'intransigeante Monique, Madeleine, la jeune fille assoiffée d'amour, et le beau Maxime, se retrouvent, aux abords de la cinquantaine, démunis, seuls, et d'une certaine manière que les événements ne suffisent pas à expliquer, déchus. Madeleine a épousé un officier, puis divorcé. Monique a eu une fille naturelle, qui ne l'aime pas. Maxime traîne, depuis des années, une triste liaison qu'il s'apprête à régulariser. Un quatrième enfant, Michel, est mort pendant la guerre. C'est le héros de la famille : il a rejoint, dans le panthéon, l'austère « Pap » et la confiante « Mam ».

Famille banale, donc, d'abord étouffée par sa distinction et sa richesse, puis réduite aux expédients les plus sordides et avilie par l'épreuve. Il n'y a rien là que nous n'ayons lu cent fois, et je vois bien ce que les délicats pourront dire contre ce livre. L'écriture n'en est point transparente, ni l'invention toujours pure.

On y trouvera des longueurs, du bavardage, des naïvetés. Il arrive que l'auteur s'attarde, la larme à l'œil, sur un passé qu'elle connaît trop, sans doute; ses violences sont parfois conventionnelles; et curieusement, dans ce récit chaleureux qu'elle semble avoir peine à dominer tant les démons qui s'y déchaînent lui sont familiers, elle cède, souvent, à la tentation de la préciosité.

Mais ce sont là défauts véniels qu'emporte dans son tourbillon une imagination toujours aiguë et puissante. Les vrais romanciers se distinguent par leur cruauté : s'ils avaient pitié de leurs personnages, ils n'écriraient pas. Dans la galerie de monstres que le roman contemporain fait défiler sous nos yeux (je pense à certains personnages de Nathalie Sarraute ou de Claude Simon, dont Louise Bellocq est d'ailleurs assez proche), les héros de « La Porte retombée » occuperont une place de choix. J'aime d'abord, dans ce livre, que l'auteur soit allé jusqu'au bout de ses héros, exploitant leurs fureurs au lieu de les canaliser, les essayant plutôt qu'elle ne cherche à les comprendre, ouvrant à leurs appétits dérisoires le libre cours qui les fait paraître bientôt plus vrais, plus cruels, plus monstrueux que nature.

Un psychodrame

Cet effet de monstruosité, si l'on y regarde de près, on verra que Louise Bellocq l'obtient par l'accumulation. Accumulation des détails significatifs, mais aussi et surtout des mots. Ce livre est d'abord une puissante et lourde machinerie verbale ; l'esthétique dont il relève est celle de la *prolifération*. Au rebours de la phrase classique, qui se veut définitive et trouve sa vertu dans la cadence, dans l'équilibre interne des parties, la phrase de Louise Bellocq reste toujours ouverte : elle tâtonne autour de ce qu'elle dit et ne s'y enferme jamais.

Il s'agit moins, d'ailleurs, d'expliquer que de décrire et, décrivant, d'inventer ; sous nos yeux, les êtres nommés Monique, Madeleine, Maxime se livrent à une sorte de psychodrame dont ils sont les premiers spectateurs et peut-être les plus surpris. Monologues et dialogues — quelle que soit la prudence, dictée par l'âge et la fatigue des interlocuteurs — tournent vite à l'excès, à la démesure.

(Charpentier.)

LOUISE BELLOCQ.
Trois vies, trois échecs.

Chaque plongée dans le passé, chaque confrontation dans le présent est une occasion d'en *dire trop*. C'est dans ce que les personnages se disent ou se cachent (mais se l'avouant alors à eux-mêmes, silencieusement, développant à côté des paroles réelles les affirmations contradictoires d'une « seconde » ou d'une « troisième pensée ») que Monique, Madeleine et Maxime prennent forme, deviennent l'image de l'orgueil stérile, de l'attendrissement visqueux, du plaisir vulgaire, et tout se passe comme si, errant de pièce en pièce dans la maison condamnée, ils y rencontraient chacun, pour la première fois, un personnage qu'ils n'auront peut-être plus jamais l'occasion de reconnaître ni de juger.

Des vases chinois

A la prolifération claironnante des mots répond, si l'on peut dire, le silence mortel des choses. Le fil conducteur du récit ne se trouve pas, en effet, dans les rapports des personnages entre eux; il est plutôt dans les rapports qu'ils entretiennent avec les objets, et plus encore dans l'ordre capricieux qui préside à la découverte de ces objets. Un prie-Dieu, une fontaine de faïence, une lampe en grès, des vases chinois, tels sont, parmi beaucoup d'autres, les témoins dont la présence muette provoque ce débordement de mots, ces explosions, ces fureurs, ces confessions trop passionnées pour être sincères. L'unité profonde du livre de Louise Bellocq, la voici : la mort que l'on ne peut saisir sur les êtres, les choses en gardent l'empreinte; elle s'inscrit dans les biens que les disparus laissent derrière eux. Et qu'est-ce qu'un homme finalement, sinon la série successive de ses *biens ?*

Mort au sens strict — celle de Pap et de Mam, celle de Michel — mais mort, aussi, dans le sens où chaque jour l'on meurt, puisque chaque jour, mis au rancart comme un objet hors d'usage, sombre dans le gouffre de l'« autrefois ». La porte « retombe » sur un passé par rapport auquel on se sent toujours déchu : c'est la présence physique de cette chute, repérable sur les choses, affirmée ridiculement par le va-et-vient des déménageurs, les inventaires interminables, les marchandages sordides, le bric-à-brac des enchères et l'abandon progressif de pièces qui furent chambres, abris, théâtres, qui donne au roman de Louise Bellocq son retentissement. J'évoquais Claude Simon et Nathalie Sarraute. « La Porte retombée » fait penser aussi à l'œuvre de Virginia Woolf : plus véhémente sans doute, mais animée de la même confiance désespérée dans un monde extérieur qui nous sert à la fois de lieu de perdition et de règle.

BERNARD PINGAUD.

(1) Ed. Gallimard. 304 pages, 11 NF.

UN SIÈCLE D'HUMOUR FRANÇAIS

« L'humour, a dit Jacques Prévert, est beaucoup plus sérieux qu'on ne le pense. » Le tableau d'« Un Siècle d'Humour Français » (Productions de Paris) que présente ce spécialiste d'humour noir (et rose) qu'est Jacques Sternberg le prouve. De Henri Monnier à Poiret et Serrault, de Daumier à Siné, voici une vue d'ensemble qui fait sourire.

Ses origines ? Sorti du peuple, il était décidé à n'y jamais rentrer.

ROBERT DE FLERS.

J'ai connu un homme sans convictions mais qui les défendait avec passion.

FORAIN.

Je veux bien être embêté par les femmes, mais pas tout le temps par la même.

ALFRED CAPUS.

— Ça m'étonnerait que l'amiral cause ou couve !... Ce doit être : « Nous coulons ! »

A une dame qui lui demandait comment on pouvait transporter certaines grandes et pompeuses sculptures, Degas répondit :
— Ça se dégonfle, madame, ça se dégonfle.

La Loire, un grand fleuve de sable quelquefois mouillé.

JULES RENARD.

S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable.
Une dame disait : « *Je ne pense jamais, cela me fatigue ou, si je pense, je ne pense à rien.* »

GEORGES COURTELINE.

Les villes devraient être bâties à la campagne, l'air y est pur.

HENRI MONNIER.

Vieillir est encore le seul moyen que l'on ait trouvé pour vivre longtemps.

SAINTE-BEUVE.

Je n'ai jamais compris pourquoi, dans les théâtres d'opéra, on laissait entrer les spectateurs des trois premiers rangs avec des instruments de musique.

ALFRED JARRY.

Tous les hommes sont comédiens. Sauf, peut-être, quelques acteurs.

SACHA GUITRY.

J'ai mangé de la vache enragée dans ma jeunesse, et encore, pas tous les jours.

MARCEL ACHARD.

3 «QUE SAIS-JE?» nouveaux
LA SCIENCE DES CHALDÉENS
LA STRATÉGIE DU FER
LE LANGAGE ÉLECTRONIQUE
CHAQUE VOLUME : 2,20 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Vient de paraître :
LE DOSSIER EICHMANN
Voici enfin, accablantes, les pièces mêmes du procès
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

JUSTICE

Lady Chatterley et ses compatriotes

● ***Une surprenante décision de justice remet en cause quelques idées reçues sur l'influence des intellectuels — et sur les Anglais en général.***

« *VOICI Londres devenu l'un des principaux centres mondiaux du vice* », écrivait dernièrement un commentateur américain. A Kensington, Chelsea, Soho, Notting Hill, et même dans des quartiers parfaitement respectables, fleurissent de prétendus cercles « privés » — où, en fait, des prostituées font la retape. De somptueux clubs de strip-tease ont surgi à Soho, au cours des trois dernières années. C'est à Londres, désormais, que se payent les plus hauts salaires du monde pour des numéros véritablement « osés », et les strip-teaseuses accourent en foule de Paris, de Chicago, du Caire, d'Amérique latine.

Malgré tout cela, il fallut pourtant, la semaine dernière, qu'une douzaine de jurés britanniques se réunissent en un solennel conclave pour juger si oui ou non le roman de D. H. Lawrence, « L'Amant de Lady Chatterley », était un livre publiable.

Ces trente dernières années, Lady Chatterley fut le symbole très comique du puritanisme de la censure britannique. Ecrit par D. H. Lawrence sur la fin de sa courte et tragique existence, « L'Amant de Lady Chatterley » est un effort sincère et désespéré pour tenter de redonner une dignité à la vie sexuelle. Lawrence était persuadé qu'une des causes principales du malheur sentimental des Anglais — et de tant de mariages brisés — tenait à leur traditionnelle réticence envers les sujets sexuels. Il voulut prouver que ce qui est sexuel n'est pas forcément quelque chose de « sale », dont on ne peut parler qu'en chuchotant, mais au contraire est un sublime miracle, le centre absolu de l'amour véritable — le moteur de toute relation humaine satisfaisante.

Un moment d'hésitation

Aucun éditeur ne voulut publier le livre. L'auraient-ils fait, qu'ils auraient certainement été poursuivis et envoyés en prison. La loi anglaise condamne tout ouvrage « destiné à dépraver ou corrompre ». On ne jugeait le livre que sur un seul plan : risquait-il ou non de porter atteinte à la pureté morale d'une jeune fille de 14 ans ?

C'est pourquoi « L'Amant de Lady Chatterley » ne fut jamais publié intégralement — seule apparut une version expurgée du livre, coupée d'environ une trentaine de pages.

Puis, il y a deux ans, un groupe de députés présentèrent un nouveau projet de loi sur l'obscénité. Son objectif principal était de donner aux tribunaux la possibilité de recueillir l'avis des experts quant aux mérites littéraires d'un livre — ce qui permettrait ainsi de faire une distinction entre un grand roman et un ouvrage de pornographie commerciale.

Le projet de loi fut débattu et — à l'étonnement général — la loi fut votée.

L'épisode suivant de la bataille eut lieu au début de cette année, quand les « Penguin Books », une très respectable maison d'édition, qui, depuis trente ans, imprime les classiques en éditions populaires, annonça qu'elle allait sortir une édition intégrale de « L'Amant de Lady Chatterley ». Après un moment d'hésitation, le gouvernement décida de poursuivre. La police soutenait que le test suprême de l'obscénité avait été, pour des générations, l'usage de certains mots (en anglais des mots de quatre lettres) ; si un livre utilisant ces mots-là avait l'autorisation d'être publié, alors tout le système de censure s'effondrerait. Ainsi fut décidée la bataille dont Lady Chatterley devait être l'enjeu.

« L'amant de Lady Chatterley, eh bien, c'était moi !... » (News of the World.)

Lorsque s'ouvrit le procès, le juge ordonna que tous les jurés lisent le livre, à huis clos, dans la salle même du tribunal, et le procès ne commença véritablement que lorsque le plus lent des douze lecteurs eut achevé sa lecture !

Le procureur de la Reine, Mr Griffith-Jones, ajouta à la comédie par la façon victorienne dont il posa les choses. « *Iriez-vous permettre,* gronda-t-il du côté des jurés, *à vos femmes de lire ce livre, ou même à vos servantes ?* » Ce qui était ignorer que bien peu des jurés anglais d'aujourd'hui oseraient censurer les lectures de leurs femmes, et encore moins celles de leurs servantes, que d'ailleurs ils ne possèdent pas ; c'était aussi ignorer le fait que trois des membres du jury étaient des femmes !

La Sainte Communion

Puis ce fut la longue procession des témoins de la défense. Il y eut de grands écrivains, comme E. M. Forster, des critiques littéraires comme Walter Allen et Rebecca West, des universitaires, comme le professeur Pinto, la plus haute autorité sur D. H. Lawrence, des membres du Parlement, des personnalités des milieux enseignants et religieux. La directrice d'une célèbre école de jeunes filles vint témoigner que la plupart de ses élèves connaissaient les « mots de quatre lettres ».

L'évêque de Woolwich vint dire dans son témoignage : « *Ce que Lawrence tent de faire, c'est peindre les relations sexuelles comme quelque chose de sacré... au vrai sens du terme : un acte de Sainte Communion. Pour lui, la chair était sacramentellement liée à l'esprit* ». Un expert en loi ecclésiastique déclara que « *la plupart des théologiens catholiques auraient profit à lire ce livre* ».

Aux premiers témoins, Mr Griffith-Jones, éclatant de vertu outragée, fit passer de longs contre-interrogatoires. A plusieurs reprises, il lança les fameux mots de quatre lettres à leur figure, en particulier lorsqu'il s'agissait de membres du clergé. Tous restèrent impassibles. L'usage de tels mots, répondirent-ils, était essentiel à l'entreprise de Lawrence ; ils étaient utilisés avec « respect », dans un contexte presque sacré.

« *Pouvez-vous avoir du respect pour les testicules d'un homme ?* » s'écria Mr Jones.

« *Oui* », répondit calmement un témoin. Le jury — qui jamais auparavant n'avait entendu prononcer ces mots dans un lieu publique — écoutait solennellement et lourdement.

Question de bon sens

Résumant le cas, le juge déclara nettement qu'à son sens le livre devait demeurer proscrit. « *Vous avez tous entendu les experts,* dit-il aux jurés, *et maintenant vous, en tant qu'hommes et femmes ordinaires, il vous faut juger avec votre bon sens.* » De toute évidence, il pensait qu'il devait exister un abîme profond entre « l'expert », c'est-à-dire « l'intellectuel », et un honnête citoyen ordinaire. Il demandait, en fait, au jury de prononcer un jugement anti-intellectuel.

Le jury, qui s'était retiré moins de trois heures, revint dans la salle du tribunal avec un jugement de « non-culpabilité ». Ce qui arracha des applaudissements étonnés aux intellectuels qui se trouvaient là.

La nouvelle se répandit rapidement dans Londres et provoqua des plaisanteries : « *C'est une victoire du snobisme anglais. Si le livre s'était appelé « L'Amant de Madame Chatterley », il aurait été condamné* ».

En réalité, c'était une victoire du bon sens — mais non à la façon où le juge l'entendait. C'était aussi une victoire de l'intelligentsia britannique — la première en de longues et tristes années. Et tandis que les Londoniens, le week-end dernier, discutaient ferme le jugement, deux questions leur vinrent à l'esprit : après tout, peut-être que les Anglais n'étaient pas aussi opposés à la culture qu'on le dit ? Ni aussi hypocrites ?

BRIAN ENSOR.

OLIVIER COTTIOU
LES CHARCUTNOS
"...un feu roulant de truculences d'une extraordinaire richesse d'invention"
Nouvelles Littéraires
"une famille de personnages volubiles, farfelus et cocasses... langue juteuse moelleuse, assaisonnée".
N.R.F.
STOCK

PRIX NOBEL
DE LITTÉRATURE
SAINT-JOHN PERSE
ELOGES
ANABASE
EXIL
suivi de
POÈME A L'ÉTRANGÈRE
PLUIES — NEIGE
VENTS
AMERS
CHRONIQUE
nrf

HENRI BRUNSCHWIG
mythes et réalités de l'impérialisme colonial français 1871-1914
un vol. 10 NF
Les Français sont-ils colonialistes ?
A. COLIN

A tous ceux qui s'attachent à cette tâche ardue d'aider les hommes à se comprendre et à s'aimer les uns les autres est dédiée la magistrale
INTRODUCTION A L'ASIE
que JEAN HERBERT
publie aux
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

vient de paraître
Ecole de Paris
PAR RAYMOND NACENTA
ECOLE DE PARIS
103 hors-texte en six couleurs, 110 illustrations, 480 biographies avec portrait des peintres, reliure pleine toile, jaquette en couleurs laminée, 368 pages au format 24,5 x 31 cm.
Cette œuvre magistrale constitue un véritable dictionnaire de l'Ecole de Paris.
UN LIVRE EXCEPTIONNEL 120 NF
Editions Seghers, Paris
Ides et Calendes, Neuchâtel

Qui est cette femme ?
vous le saurez en lisant
LA NEF
LA FRANÇAISE AUJOURD'HUI
LA NEF est en vente dans les kiosques et les librairies.
Abonnement : 34, rue de l'Université - Paris VII

Vient de paraître
Les Recettes d'une Grand'Mère
par Renée de GROSSOUVRE
« Ecrit avec esprit, dans un style net, élégant et précis, la compétence de l'auteur s'impose à chaque recette »
EDITIONS UNIVERSAL
à la LIBRAIRIE LARDANCHET
100, rue du Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
15 NF

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

Tous les jours 2 matinées : 14 h. 30 - 16 h. 50
2 soirées : 19 h. 15 - 21 h. 35 jusqu'au dimanche 13 inclus
60, AV. LA MOTTE-PICQUET Tél. FONTENOY 50-50
KINOPANORAMA
SUR 3 ECRANS GÉANTS
UN FRANÇAIS A MOSCOU
Le Cirque de Moscou
Les Trésors inconnus du Kremlin
Les Ballets fabuleux d'Erivan
JEUDI SAM. DIM. 2 MATINÉES 14 h. 30 16 h. 50
SEMAINE MATINÉE 15 h. 30
TOUS LES JOURS 2 SOIRÉES 19 h. 15 21 h. 35

ESSAIS

« La Force de l'Age » par Simone de Beauvoir

● *J.-P. Sartre, Montparnasse, la vie de province, l'occupation : 15 ans de la vie d'une femme. Un des meilleurs documents sur notre époque.*

« LA Force de l'Age » (1) fait suite aux « Mémoires d'une jeune fille rangée ». C'est une suite copieuse, de plus de six cents pages et qui couvre quinze années, de 1929 à la Libération. En 1929, Simone de Beauvoir a fait depuis quelques mois la connaissance de Sartre ; elle est agrégée de philosophie ; elle s'est émancipée de son enfance, de son adolescence, de sa famille ; libre et indépendante, sa vie lui appartient vraiment. En 1944, elle est connue comme l'auteur de « L'Invitée » qui l'a fait entrer par la grande porte dans le milieu des écrivains. Elle peut se flatter d'avoir réalisé l'un de ses vœux les plus chers.

Mme de Beauvoir a voulu raconter cette aventure et cette conquête : comment on devient un écrivain. Il lui a paru, en outre, qu'il était temps d'exprimer la signification qu'elle a voulu donner à sa vie. Loin de se prendre pour un personnage exemplaire, elle a pensé néanmoins que « l'étude d'un cas particulier renseigne mieux que des réponses abstraites et générales » ; bref, elle nous met au courant des faits de son existence, de ses aventures intellectuelles, morales et philosophiques, elle se confesse sans autre parti pris que celui de se faire mieux connaître et en dehors de cette fin qui aurait pu être légitime : se mieux connaître elle-même. « *Je sais*, écrit-elle, *qu'on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter* ». Elle ne préjuge pas le profit que pourra tirer le lecteur de ce récit sinon que « *toute vérité peut intéresser et servir* ». « *Médiocre ou exceptionnel, si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu* ».

La terrasse de Saint-Cloud

La première qualité qu'on reconnaîtra à ces nouveaux Mémoires dont l'objet est ainsi défini avec rigueur et modestie, c'est précisément la sincérité. Mme de Beauvoir ne cherche pas à en faire accroire à propos de son personnage ou de son œuvre et il apparaît avec évidence qu'elle répudie tous les rôles dans lesquels on risquerait de l'enfermer. Elle ne se pose pas en championne du féminisme parce qu'elle a écrit « Le Deuxième Sexe », en écrivain qui s'est fait « à la force du poignet » et qui, par là, fait mieux apprécier ses mérites, ni même en compagnie d'un homme illustre dont elle entreprendrait de révéler l'intimité. Elle est simple, directe, à l'occasion familière et d'une bonne foi qu'on sent entière, infiniment sympathique. Paul Léautaud, qui n'aimait ni les femmes de lettres ni la littérature à « idées », aurait sans doute fait grâce à cet ouvrage écrit avec tant de naturel et bien que toute malice et tout humour en soient absents.

Il s'en faut, en effet, que Mme de Beauvoir soit un écrivain d'humeur, ou qu'elle s'accepte telle qu'elle est. Au contraire. Si elle a formé très tôt le projet d'écrire, elle a très tôt également discerné les obstacles disposés le long de sa route et entrepris avec ténacité de les vaincre un à un. Chemin faisant, elle a moins assisté à sa transformation que voulu cette transformation afin d'acquérir les forces qui la rendraient capable de mener à bien son projet. Un certain orgueil la mène qui n'aurait rien donné sans un exercice journalier, parfois héroïque, de la volonté, qu'on apprécie d'autant mieux que chez elle le projet littéraire se double d'un projet philosophique.

Eprise d'absolu et en quête d'une certaine forme de salut, n'ayant « *de toute* (son) *existence, rencontré personne qui fût aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté* », elle entendait rien de moins que « *faire de* (sa) *vie une expérience exemplaire où se refléterait le monde tout entier* ». L'écriture sera pour elle le moyen de rendre cette expérience consciente et, en la fixant en noir et blanc sur du papier, de l'arracher au temps qui passe et à la contingence, d'en faire un mode de vie.

Sartre, qu'elle vient de rencontrer, l'enfonce d'autant plus dans ce projet qu'il nourrit un projet tout semblable, avec encore plus de ténacité et de rigueur, plus d'envergure aussi, sans doute. Lui aussi « *cherche une espèce de salut* », et alors que son amie serait portée à se laisser aller au sentiment, à la sensation, à l'effusion, momentanément enivrée par le spectacle du monde ou « *la multiple splendeur de la vie* », il n'existe vraiment, lui, que pour écrire, pour traduire en mots ce que lui suggère le monde ou le commerce des hommes.

Les voici tous deux sur la terrasse de Saint-Cloud, contemplant à leurs pieds « un grand paysage d'arbres et d'eau ». Simone de Beauvoir s'exalte. Sartre lui reproche cette exaltation et s'occupe de trouver les mots et la phrase qui rendront le plus exactement compte de sa propre sensation. Elle lui remontre que « *les mots ne retiennent la réalité qu'après l'avoir assassinée* » et « *laissent échapper ce qu'il y a en elle de plus important : sa présence* ».

Il lui rétorque que « *créer, c'est conférer au monde une nécessité en le reprenant à sa charge* ».

Un jeu excitant

Discussion de philosophes, sans doute, mais qui montre ce que l'un et l'autre entend par écrire, avant qu'avec plus ou moins de réticences Simone de Beauvoir convienne que Sartre a raison et, tout en suivant sa propre démarche, lui emboîte le pas. Ils entendent tous deux assumer le monde, l'un pour lui « *conférer une nécessité* », l'autre pour le justifier « *dans la pureté de l'imaginaire* », et tous deux espèrent par ces moyens fort rapprochés sauver leur existence.

En attendant, ils vivent, et c'est cette vie de tous les jours, fertile en aventures mineures, en rencontres, en découvertes que Simone de Beauvoir raconte. Libérés tous deux de toute attache familiale, exerçant leur métier de professeurs sous l'angle d'un jeu excitant, lâchés dans un monde dont ils ont depuis longtemps récusé les apparences et les conventions et qu'ils ont le plus ferme désir d'intégrer à leur vie, fermement appuyés l'un sur l'autre en une libre association qui les enrichit mutuellement sur tous les plans, ignorant tout assujettissement et toutes limites, « *notre existence*, écrit Simone de Beauvoir, *comblait si exactement nos vœux qu'il nous semblait l'avoir choisie* ».

Le service militaire qu'est obligé d'accomplir Sartre n'apporte qu'une faible ombre au tableau. Ils partagent cette vie de cafés qu'ils aiment pardessus tout par les échantillons d'humanité qu'elle leur présente ; ils aiment les mêmes films et les mêmes pièces de théâtre ; ils mettent en commun leurs lectures et leurs idées ; ils commentent à longueur de soirée les petits et grands faits divers de la vie sociale ; ils ont les mêmes amis : Raymond Aron, Paul Nizan et un camarade d'agrégation de Sartre : Pierre Pagniez, des relations de l'un ou de l'autre, comme Mme Lemaire et Charles Dullin. Quand les aléas de leur métier les séparent, envoyant l'un au Havre, l'autre à Marseille puis à Rouen, ils n'ont de cesse de se rejoindre et de se confier leurs découvertes, de se faire connaître leurs nouveaux amis. Ils utilisent leurs vacances à de longs vagabondages à travers la France ou les pays étrangers.

C'est à Rouen, dans la vie un peu confite et recluse de la province, qu'Olga, une élève de Simone de Beauvoir, est adjointe au couple qui devient désormais un trio, le « trio ». Cette nouvelle formation, comme on le sait par « L'Invitée », n'est pas tout à fait une réussite, mais ses composantes sont suffisamment exemplaires pour qu'on ne risque pas de tomber dans le fait divers. Après la nomination à Paris des deux professeurs et la victoire de Sartre sur une grave crise de « psychose hallucinatoire », un nouveau champ, plus large, s'ouvre à leurs investigations. Avec de nouveaux jeunes gens comme Wanda (la sœur cadette d'Olga), Lise ou Jacques

(1) Gallimard, 624 pages, 16 NF.

SIMONE DE BEAUVOIR. (G. Freund.)
« Personne qui fût aussi douée que moi pour le bonheur. »

Bost, Bianca et quelques autres, se constitue peu à peu « la famille ».

Durant cette période qui s'étend jusqu'à la guerre, Sartre et Simone de Beauvoir n'ont pas seulement beaucoup appris ; ils ont durement travaillé. Très tôt ils avaient découvert Jaspers qui a contribué à ruiner auprès d'eux l'enseignement traditionnel de la psychologie, fondé philosophiquement le dégoût qu'éprouvait Sartre pour la fuite dans l'universel et les idées générales. Raymond Aron leur a révélé Husserl et la phénoménologie ; « *Sartre,* écrit Simone de Beauvoir, *en pâlit d'émotion, ou presque* » ; il part les étudier à Berlin pendant un an.

Ils ont été commotionnés par la lecture de Dos Passos, de Céline, de Hemingway, puis de Faulkner et de Kafka. Dans tous les domaines (sauf le scientifique, pour lequel Sartre a du mépris), ils ont vu et connu tout ce qu'il y avait de nouveau à voir et à connaître. Ils en font leur miel, Sartre dans un roman qui ne verra pas le jour : « La Défaite », dans des poèmes, dans un nouveau roman, à peine meilleur que le précédent, « La Légende de la vérité », dans un essai sur l'imagination, enfin dans « Melancholia », que M. Gaston Gallimard préfère baptiser « La Nausée ».

Les tabous

Simone de Beauvoir, elle, s'épuise à recommencer le même roman dont son amie d'enfance, Zaza, constitue toujours plus ou moins la figure centrale, avant de confier ce rôle à la Xavière-Olga de « L'Invitée ». L'histoire de cette évolution parallèle, de ces tâtonnements et de ce labeur n'est pas moins passionnante que celle des aventures journalières.

Toutefois, quelques mois avant Munich et la mise en place des acteurs pour la nouvelle guerre, cette belle courbe se brise. Sartre et Simone de Beauvoir s'aperçoivent que le monde qu'ils ont voulu assumer n'est pas tout à fait réel, celui des hommes qui travaillent et luttent, celui des réalités sociales, économiques et politiques. En refusant la bourgeoisie, ses lois et ses tabous, ils avaient cru le mettre entre parenthèses, et voici qu'il pèse sur eux de tout son poids. Ils avaient assisté en spectateurs à la montée du fascisme en Allemagne, au 6 février et au triomphe du Front Populaire, à la guerre civile d'Espagne.

Ils ne se sentaient pas concernés, en dépit du chemin particulier qu'avait pris leur ami Paul Nizan, en dépit des incidences qu'ont sur leur vie les grandes entreprises collectives. Simone de Beauvoir le confesse sincèrement : nous étions des « *intellectuels petits-bourgeois, notre vie se caractérisait par sa dé-réalité.* »

Brusquement, le sol bouge sous leurs pieds, l'Histoire fond sur eux, la guerre semble imminente. Sartre, le premier, s'inquiète et prend immédiatement les mesures de l'événement afin de l'intégrer dans le roman qu'il est en train d'écrire et qui deviendra « Les Chemins de la liberté ». Simone de Beauvoir se retrouve « *éparpillée aux quatre coins de la terre* » : « *je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi ; il me fallut découvrir à neuf mes rapports avec un univers dont je ne reconnaissais plus le visage.* »

Des anecdotes

Elle entreprend alors de raconter sa vie pendant la guerre et l'occupation, parfois en se bornant à citer le journal qu'elle tenait durant ces années. C'est un des meilleurs documents qui aient été publiés sur cette période : vivant, émouvant, précis, à la fois journal intime et journal des événements, rempli d'anecdotes significatives et les dominant.

Sartre revient de son camp de prisonniers en Allemagne, où il a beaucoup réfléchi, pour se lancer dans l'action. Il fonde son groupe de résistance. « Socialisme et Liberté », et le dissout quelques mois plus tard, fin 1941, après que quelques-uns des jeunes gens qu'il a enrôlés ont été arrêtés et déportés. Les concours sur lesquels il comptait (comme celui de Gide ou de Malraux) lui ayant fait défaut, les communistes se méfiant de lui, il ne se reconnaît pas le droit de risquer la vie de ses amis et camarades. Il préfère s'atteler à une pièce qui représenterait « *l'unique forme de résistance qui lui fût accessible* » : « Les Mouches ».

Avec Simone de Beauvoir et les membres de « la famille » qui vont et viennent, parfois disparaissent pour toujours, il fait du Café de Flore son quartier général. Simone de Beauvoir publie « L'Invitée » qui lui donne immédiatement la notoriété et engrange d'autres écrits à publier en temps plus opportun. Leur monde d'amis s'élargit à Camus, Leiris, Queneau, tous collaborateurs, avec Sartre, des « Lettres françaises » clandestines.

C'est enfin le débarquement, puis la Libération. Sartre, qui après « Les Mouches » a fait jouer « Huis-Clos », publié « L'Etre et le Néant », se trouve être désormais l'un des écrivains français les plus en vue. Une nouvelle vie commence également pour Simone de Beauvoir.

Le monde déborde

Ce long, tranquille et attachant récit, qui se garde de toute littérature et dans lequel on ne discerne pas la moindre trace de complaisance envers soi (il faut voir comment l'auteur lui-même critique son œuvre), ne comporte pas de conclusion, ou, plutôt, sa conclusion reste ouverte sur la nécessité d'un dévoilement toujours plus complet du monde pour un être qui reste fidèle à son ambition initiale.

Dans un premier mouvement, ce que l'auteur appelle sa « schizophrénie » et qui est un appétit immodéré de bonheur, l'oblige à résoudre le problème de l'existence d'autrui. Elle y parvient dans (et grâce à) « L'Invitée ».

Le mouvement suivant la porte à se confronter avec un monde qui n'est plus seulement celui des relations humaines. Et voici qu'en fin de compte l'optimisme moral et le sentiment philosophique de la responsabilité achoppent au problème de la mort. En se dévoilant davantage, le monde « déborde » constamment « *tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire* ».

Du moins, Simone de Beauvoir peut-elle continuer son enquête, de livre en livre, jusqu'à la limite de ses forces, dominer, assumer, rendre conscient ce que la plupart des hommes continuent de tenir pour donné. Quelque appréciation qu'on porte sur les résultats (mais le jugement littéraire est lui aussi relatif), on se demande s'il existe plus beau programme pour un écrivain.

MAURICE NADEAU.

le
nouveau
roman
de
CHRISTINE
DE RIVOYRE
la tête
en fleurs
par l'auteur de
LA MANDARINE
PLON
PEP

Jusqu'où peut-on reculer les limites de la mémoire?

Curieuse expérience dans un rapide

Je montai dans le premier compartiment qui me parut vide, sans me douter qu'un compagnon invisible s'y trouvait déjà, dont la conversation passionnante devait me tenir éveillé jusqu'au matin.

Le train s'ébranla lentement. Je regardai les lumières de Stockholm s'éteindre peu à peu, puis je me roulai dans mes couvertures en attendant le sommeil ; j'aperçus alors en face de moi, sur la banquette, un livre laissé par un voyageur.

Je le pris machinalement et j'en parcourus les premières lignes ; cinq minutes plus tard, je le lisais avec avidité, comme le récit d'un ami qui me révélerait un trésor.

J'y apprenais, en effet, que tout le monde possède de la mémoire, une mémoire suffisante pour réaliser des prouesses fantastiques, mais que rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. Il y était même expliqué, à titre d'exemple, comment l'homme le moins doué peut retenir facilement, après une seule lecture attentive et pour toujours, des notions aussi compliquées que la liste des cent principales villes du monde avec le chiffre de leur population.

Il me parut invraisemblable d'arriver à caser dans ma pauvre tête de quarante ans ces énumérations interminables de chiffres, de dates, de villes et de souverains, qui avaient fait mon désespoir lorsque j'allais à l'école et que ma mémoire était toute fraîche, et je résolus de vérifier si ce que ce livre disait était bien exact.

Je tirai un indicateur de ma valise et je me mis à lire posément, de la manière prescrite, le nom des cent stations de chemin de fer qui séparent Stockholm de Trehörningsjö.

Je constatai qu'il me suffisait d'une seule lecture pour pouvoir réciter cette liste dans l'ordre dans lequel je l'avait lue, puis en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin. Je pouvais même indiquer instantanément la position respective de n'importe quelle ville, par exemple énoncer quelle était la 27ᵉ, la 84ᵉ, la 36ᵉ, tant leurs noms s'étaient gravés profondément dans mon cerveau.

Je demeurai stupéfait d'avoir acquis un pouvoir aussi extraordinaire et je passai le reste de la nuit à tenter de nouvelles expériences, toutes plus compliquées les unes que les autres, sans arriver à trouver la limite de mes forces.

Bien entendu, je ne me bornai pas à ces exercices amusants, et, dès le lendemain, j'utilisai d'une façon plus pratique ma connaissance des lois de l'esprit. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité, mes lectures, les airs de musique que j'entendais, le nom et la physionomie des personnes qui venaient me voir, leur adresse, mes rendez-vous d'affaires, et même apprendre en quatre mois la langue anglaise.

Si j'ai obtenu dans la vie de la fortune et du bonheur en quantité suffisante, c'est à ce livre que je le dois, car il m'a révélé comment fonctionne mon cerveau.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors O. V. Borg, l'auteur de la méthode, de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du succès » dont une nouvelle édition vient de paraître en français. Il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse :

O. V. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DORLIER.

Communiqué.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

Brassaï : il chasse l'homme avec amour.

JE m'étonne parfois du coup de grâce que j'avais reçu, dès ma première rencontre avec la télévision. Le courant d'abord m'a porté. Aujourd'hui j'ai parfois un peu de peine à tenir ma tête au-dessus de ce flot épais et médiocre, et qui ne saurait être que médiocre et qu'épais. Et puis tout à coup, une émission me révèle, ou plutôt me rappelle ce que la télévision pourrait être, ce qu'il est, hélas ! impossible qu'elle soit continûment, parce qu'elle s'adresse à d'immenses foules. Quelle merveille ce serait déjà si chaque semaine nous apportait ce que nous a donné Jean-Marie Drot, jeudi soir !

Son dernier film sur Apollinaire était demeuré en moi. Mais jusqu'ici, seuls des peintres et des poètes morts inspiraient Jean-Marie Drot, et il les faisait revivre sous notre regard et au-dedans de nous. Cette fois, un vivant nous est livré, un étrange vivant, que nous connaissons désormais comme si nous étions un de ses familiers.

Il s'appelle Brassaï. C'est un photographe fameux, qui ne ressemble à aucun autre, un peintre en réalité, un sculpteur, qui a préféré la photographie à la sculpture et à la peinture pour de profondes raisons qu'il nous donne et qui à elles seules pourraient être l'objet d'une sérieuse étude. Mais d'abord il y a l'homme et il y a ses yeux, des yeux comme monstrueusement développés par l'usage qu'il en fait. Ils sont énormes, exorbités, prêts à sauter sur l'objet, sur la proie : à la lettre, il dévore des yeux les choses et les êtres.

Les familiers de « La Vie des Animaux » au petit écran se rappellent les yeux de la langouste ou de tel crabe dévorateur. L'impression change vite, et le crabe s'humanise : c'est l'homme que Brassaï chasse avec amour, non pour le dévorer, mais pour fixer à jamais sa misère et son mystère, pour le saisir là où personne n'avait jamais cru qu'il pût se cacher.

(Brassaï.)

BRASSAI.
Des yeux prêts à sauter sur la proie.

Certes, les créatures que Brassaï a surprises, endormies sur des bancs de square, sont inoubliables, mais plus encore les murs de Paris où chaque génération a laissé des graffiti, des signes aussi mystérieux que ceux de Lascaux. Les photographies de Brassaï nous aident à comprendre que l'art non figuratif, s'il est valable, a sa source dans le concret : il s'inscrit dans les traces mêmes de l'homme ; il se confond avec ces pistes invisibles à nos pauvres yeux, mais que ceux de Brassaï découvrent et fixent sur la pellicule. Car il n'invente rien, il n'imagine rien ni ne crée rien : Brassaï est un révélateur de microcosmes inconnus dont le temps accumule invisiblement les vestiges. Ainsi la photographie a révélé sur le Saint Suaire de Turin l'empreinte du Fils de l'Homme. Ainsi l'empreinte de l'homme apparaît vaguement sur le sordide mur de Brassaï.

Comme dans le film inspiré par Apollinaire, les amis de Brassaï nous renseignent beaucoup. Eternelle jeunesse des poètes ! Je croyais que Jacques Prévert était un jeune homme. Non, il n'en est plus un. Mais il a lu ses propres vers, très mal, c'est-à-dire très bien, comme seuls les poètes savent le faire ; et je croyais entendre mes amis d'autrefois. C'était la voix de Jean de La Ville de Mirmont.

« Cinq colonnes à la une » : sous le signe de la triste et brutale jeunesse d'aujourd'hui.

APRES cette émission, de quoi parlerai-je ? Dans l'ordre du reportage, « Cinq colonnes à la une » demeure incomparable, mais je venais d'entendre de Gaulle, un de Gaulle grave, un peu maigri, le verbe moins haut, il me semble, mais résolu et calme., « Qu'a-t-il dit de plus ? » me demandais-je. Cependant « Cinq colonnes à la une » se déroulait sous le signe de la jeunesse, de la triste et brutale jeunesse d'aujourd'hui : étudiants japonais, étudiants turcs : ils agissent avec fureur, et ceux qui se sont servis d'eux, s'installent.

A Paris, les blousons noirs des Batignolles : ce sont des fils à demi repentis. Mais ils gardent des figures d'anges méchants. Ces petits mâles capables de tout, et pourtant si démunis, si faibles, d'avance vaincus, cette vision serre le cœur. Rois pour un peu de temps, mais ils ne savent pas de quel royaume. L'adolescence finira vite, elle est déjà brûlée, déjà morte. Ces charmants visages, une vague flétrissure les vieillit, de cette vieillesse qui tient à l'âme. Et pourtant tout est possible encore pour eux.

Qu'y a-t-il eu d'autre dans ces « Cinq colonnes » ? ce qu'est la vie dans une petite île bretonne dont j'ignorais jusqu'au nom et je l'ignore encore moi qui suis licencié d'histoire et de géographie ! Et puis Gérard Philipe est revenu. Il se penche à la portière d'un train, ou il s'amuse à jeter des boulles de neige. Le vent gonfle le manteau du Prince de Hombourg. Gérard Philipe tombe et il fait le mort à la perfection. C'est un mort qui joue la mort.

La télévision le ressuscite. Ces résurrections sont sa meilleure gloire. Mais j'aime aussi qu'elle nous livre un vivant, tel ce Brassaï que nous avons l'impression de connaître comme s'il était déjà mort lui aussi et que, sa vie achevée, tout son destin nous eût été livré.

FRANÇOIS MAURIAC.

(Télé 7 Jours.)

LES BLOUSONS NOIRS DES BATIGNOLLES.
Rois pour peu de temps.

L'édition INTEGRALE la seule COMPLETE en 7 VOLUMES du Littré
avec toutes les étymologies et le supplément reclassé dans le texte
pour 26 NF 80 par mois (15 versements) ou 350 NF au comptant
souscrivez au service Ex.1
ÉDITIONS CLASSIQUES et CONTEMPORAINES
40-42, rue du Capitaine-Ferber PARIS 20e
C.C.P. PARIS 516-42

TH. AMBASSADEURS
Impasse de la Fidélité
1re SEMAINE : 2.100 SPECTATEURS
2e 2.750
3e 3.200
4e 3.600
5e 4.700
COMPLET !
Location 15 jours à l'avance
Places à partir de 4 NF

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 96-40
VERSION INTEGRALE
LOLA MONTES
LE DERNIER FILM DE MAX OPHULS
avec Martine CAROL • Peter USTINOV • Anton WALBROOK

PAGODE
SUR LE BOWERY
de LIONEL ROGOSIN
Une « Maub » à l'échelle de New-York (1er prix Venise 56)
PAUL KLEE ou LA GENESE
de René MICHA
UNE COUR A MOI
de Phil LERNER (1er Prix Venise 59)

Cabarets Dancings

L'ÉCLUSE
Le cabaret où vont les lecteurs de L'Express ouvre ses vannes à 22 h. 30 (tous les soirs sauf lundi)
15, quai des Grands-Augustins (place Saint-Michel)

SOHO
4, rue Arsène-Houssaye (Etoile) PARIS-8e BAL. 56-66

Restaurants

MOULOUDJI
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.-L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

TNP CHAILLOT
Jeudi 10, vendr. 11, sam. 12, mardi 15, mercr. 16 à 20 h. 15 - Dim. 13 à 14 h.
LA RÉSISTIBLE ASCENSION d'ARTURO UI
de Bertolt Brecht
2-4-6 NF

ALBERT LOEB GALLERY
LANSKOY
Peintures récentes
12 EAST 57 STREET • NEW YORK

CINEMA QUARTIER LATIN
de M. ANTONIONI
LA DAME SANS CAMELIAS (v.o.)
et « Le Bal du dimanche » de RISI
9 RUE CHAMPOLLION DAN 84-65

Cinéma d'Essai
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
JEUNES GENS EN COLERE !!
LOOK BACK IN ANGER
(LES CORPS SAUVAGES) v. o.
Mise en scène de Tony RICHARDSON
5e SEMAINE

VENTES A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur en son HOTEL RAMEAU à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. 950.55.06 et 950.71.29
BEAUX TABLEAUX MODERNES
Œuvres des Maîtres Contemporains et de la fin du XIXe
DIMANCHE 13 NOVEMBRE à 14 heures
Expo samedi 12 de 9 à 18 h.
DIMANCHE 20 NOVEMBRE à 14 h. 30
Vente importante de TABLEAUX MODERNES

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Hollywood-sur-Seine.*

PEUT-ETRE un jour prochain, si les interdits continuent de pleuvoir, le cinéma français cherchera refuge à Rome ou à New York. Pour l'instant, c'est plutôt le cinéma américain qui s'installe à Paris.

Le metteur en scène Jules Dassin, le scénariste Mike Wilson (« Le Pont de la Rivière Kwaï »), qui s'étaient heurtés à la fameuse commission des activités anti-américaines, avaient déjà préféré les bords de la Seine aux rives de l'Hudson. John Berry, Betsy Blair, Deanna Durbin sont aussi de vieux Parisiens.

Maintenant la colonie américaine croit et embellit, et si les motifs politiques ne sont pas toujours la cause de cette infiltration massive, les Américains sont tous d'accord : *« Paris is great. We work here more relaxed and more freely »* (1).

● *Tony Perkins : « A Paris, on n'avance pas dans un tunnel ».*

AUX studios de Boulogne, où l'on ne parle plus qu'anglais, Anatole Litvak (appartement au Champ de Mars) tourne « Aimez-vous Brahms.. » (« Do you like Brahms.. »). Si Ingrid Bergman, cosmopolite et adaptable, n'est pas un bon exemple (elle pourrait faire son nid partout), en revanche Tony Perkins, nouvelle idole des bobby-soxers, des clubs de femmes et du box-office, a élu domicile à Saint-Germain-des-Prés.

— Qu'est-ce qui vous a le plus étonné à Paris ?

— *Que Paris me plaise autant, qu'il y pleuve autant.*

Tony Perkins s'applique à parler le français. Il balance à n'en plus finir ses jambes qui n'en finissent pas. Il joue avec ses lunettes. Une sorte de timidité hautaine. Il est à la fois gênant et gêné.

— *Je n'aime pas que l'on attende quelque chose de moi. Je veux surprendre.*

Il a tourné vingt-huit films, il a vingt-huit ans. Il est très poli.

— *Je veux garder ma vie secrète. Excusez-moi.*

Mais il reste assis. Je dis : *« A bientôt »*. Il continue de balancer ses perches et il raconte comment les problèmes pratiques lui font peur, pourquoi il déteste être en retard, où il joue au tennis, enfin la raison pour laquelle Paris l'a conquis.

« A Paris, les jours ne se ressemblent pas, et les endroits non plus. On n'avance pas dans un tunnel. »

(1) « Paris est grandiose. On y travaille plus détendu et plus libre. »

(M. Abeille.)

SIDNEY POITIER ET PAUL NEWMAN.
« Les gens sont gentils. »

(Brauer.)

TONY PERKINS AVEC MICHÈLE MANCEAUX.
« Je veux garder ma vie secrète. »

● *Martin Ritt : « Les Français ne seront pas ridicules ».*

DANS le studio d'en face, Martin Ritt (appartement au bois de Boulogne) réalise une comédie musicale antiraciste, « Paris-Blues », et je me retrouve avec deux autres supervedettes U.S.A., le blond et bleu Paul Newman, le noir et noir Sidney Poitier. Ils s'envoient de belles bourrades amicales, en se bousculant sur un canapé. Deux chiots de race sélectionnée. Je pense à nos petites idoles à nous, idoles à prénoms composés : Jean-Paul, Jean-Claude ou Jean-Pierre, ces Belmondo, Brialy, Cassel, brillants de personnalité ou de fantaisie, mais bien chétifs par rapport à ces athlétiques enfants des dieux.

Sidney (appartement au Trocadéro) est le plus expansif :

— *Les gens sont gentils, spontanés, enthousiastes.*

Je m'étonne : « Vraiment, vous trouvez ? Les Français ne sont pas si accueillants. »

— *Si, si. Merveilleux. Je vais faire venir mes enfants pour Noël.*

Paul (appartement à Montmartre) réclame des livres pour apprendre le français très vite.

— *Plus je comprends ce que les gens disent, plus je les trouve formidables.*

— Qu'est-ce qui vous a le plus étonnés à Paris ?

Et ils répondent avec un ensemble parfait :

« The hotel's bill » (2).

Ils éclatent de rire, se bousculent encore un peu, leurs rires résonnent encore deux étages plus bas.

Martin Ritt, qui les dirige dans « Paris-Blues », est un ancien boucher. « Marty » c'est un peu lui. Il avait inspiré son ami, le scénariste Paddy Chayefsky (« La Nuit des Maris » et « La Déesse »). Mais depuis, il a été acteur, professeur à l'« Actor's Studio », metteur en scène de théâtre, et il a réalisé six films dont « L'Homme qui défia la peur », avec déjà Sidney Poitier, et deux adaptations de Faulkner : « Le Bruit et la Fureur » et « Les Jeux de l'Eté ».

Martin Ritt a refusé de répondre aux interrogatoires McCarthy, mais dans ce film, qui se passe dans les milieux des musiciens noirs de Paris, les héros exposeront son point de vue.

L'un d'eux veut rester en France où il se trouve bien : *« Pourquoi,* dit-il, *retourner dans notre sale pays raciste ? »*

« Pour lutter, répond l'autre. *On ne doit pas le sauver. D'ailleurs, ici, ce n'est pas tellement mieux. Demandez aux Nord-Af' ce qu'ils en pensent. »*

Cette dernière phrase sera coupée dans la version française. Martin Ritt a tenu compte de tous les avis, et peut-être pour la première fois dans un film américain, les Français ne seront pas ridicules. Ainsi, il a refusé à Paul Newman de conduire une Volkswagen parce qu'on lui a dit : « Un Français achète plutôt une Dauphine. » Il a demandé à Duke Ellington et à Louis Armstrong de vraiment venir jouer dans la boîte de nuit où se situe le film. Les deux célèbres musiciens tourneront également quinze jours à Boulogne.

(2) « La note de l'hôtel. »

● *Irving Lerner : « Le cinéma français est le plus libre ».*

LES studios de Boulogne ne sont d'ailleurs pas prêts de se franciser. Dès qu'Anatole Litvak et Martin Ritt auront terminé, Jean Negulesco et Billy Wilder viendront à leur tour les occuper. Billy Wilder tournera « Irma la Douce ».

Les films américains se tournent de plus en plus à l'étranger, de moins en moins à Hollywood. Dans le cadre de cette nouvelle politique, Vincente Minnelli a aussi choisi Paris. Il y tourne « Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse », avec Glenn Ford et Charles Boyer.

Un autre metteur en scène américain tournera encore à Paris au printemps. Il s'appelle Irving Lerner, et bien qu'ancien assistant de Flaherty et auteur d'une centaine de courts métrages et de cinq grands films, son nom n'est pas très connu en France.

On peut voir en ce moment « Meurtre sous contrat », et au mois de janvier sortira son dernier film, « Studs Lonigan », tiré d'un best-seller des années 1930. Les trois romans de James T. Farrel firent scandale aux U.S.A., lors de leur parution.

Dans le film, on verra les blousons noirs des années 20. L'effet de surprise est amorti. Ce sont les mêmes qu'aujourd'hui, à ceci près qu'ils ne jouent pas encore aux appareils à sous, mythologie 1960, et se contentent du billard.

Irving Lerner fait des prouesses de rapidité. Il a réalisé « Studs Lonigan » en vingt-six jours et « Meurtre sous contrat » en sept jours.

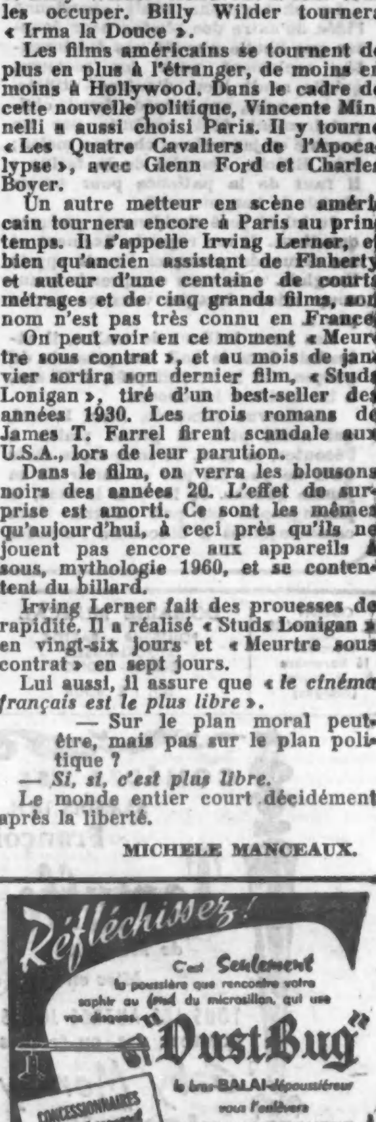
Lui aussi, il assure que *« le cinéma français est le plus libre »*.

— Sur le plan moral peut-être, mais pas sur le plan politique ?

— *Si, si, c'est plus libre.*

Le monde entier court décidément après la liberté.

MICHELE MANCEAUX.



UNE VISITE A MACK SENNETT

par JACQUES TATI

Mack Sennett, le père du « burlesque » et l'inventeur de Chaplin, vient de mourir à Hollywood, à l'âge de quatre-vingts ans. Jacques Tati l'avait rencontré lors de son dernier voyage aux Etats-Unis.

L'ANNEE dernière, lors d'une réception officielle à Hollywood, j'ai demandé aux organisateurs à être présenté à Mack Sennett. Un certain étonnement se manifesta sur leur visage.

Le lendemain, accompagné d'un chef de publicité et d'un photographe, nous arrivions à la maison de retraite devenue sa résidence.

Stan Laurel était venu en voisin. J'étais comblé.

D'un pas décidé, il vint au-devant de nous, traversa le hall devant un parterre de dames âgées sans ôter son chapeau de cow-boy aux formes bizarres. Ce geste familier ne choquait pas, bien au contraire, car on sentait que c'était là tout ce qui lui restait de sa présence aux studios.

Il nous parla de cinéma, faisant, trente années après sa naissance, le procès du parlant.

En l'écoutant, tout devenait passionnant : ses décors, au début des planches, ses acteurs préférés.

Il parlait souvent de Charlie Chaplin. Personne n'oubliera la danse des petits pains. Voilà le Cinéma. Le parlant : « Connais pas. Je ne me rappelle aucune bonne phrase entendue dans un film ».

On le sentait obstiné à ne rien prendre au sérieux, à rendre ridicules les agents de police, inefficaces les pompiers, grotesques les pin-ups. Les routes devenaient impraticables, les chemins de fer inutilisables; les chapeaux étaient trop grands pour les petits et les grands trop gros pour leurs casquettes.

Les dames dans le hall semblaient intéressées. En les regardant, il souriait : peut-être, dans son imagination, leur avait-il mis de fausses barbes ?

Il reprenait : les rayures horizontales rapetissent les petits ; donc, la verticale pour les grands.

Le photographe avait abandonné l'idée de faire des photos pour écouter que l'huile n'avait pas été inventée seulement pour les moteurs, qu'elle avait bien d'autres utilités. En revanche, une torpédo devait obligatoirement être conduite par un homme en jaquette et chapeau melon; très difficile, l'emploi de la farine : il faut de la patience pour savoir choisir le bon moment.

Je lui ai posé timidement quelques questions. Il me regarda fixement et me demanda pourquoi j'avais appris l'anglais. « Je vous comprends beaucoup mieux lorsque vous ne parlez pas ».

Les yeux brillant de malice, il attendait dans le hall une glissade du garçon. On le sentait prêt, à 79 ans, à lui faciliter les choses.

L'entrevue terminée, Stan Laurel, qui avait pris un grand plaisir à l'écouter, se leva. Je m'aperçus alors qu'il ne pouvait pas se servir de sa jambe gauche. Je lui pris le bras, le photographe lui prit l'autre. Nous commençâmes à descendre l'escalier qui donnait sur le boulevard. Stan Laurel, pour atteindre les marches, était obligé de lever sa jambe raide assez haut devant lui. Dans la rue, les passants affairés ne s'occupaient pas de notre petit groupe. Nous descendions doucement, en nous tenant par le bras, lorsqu'un chauffeur de taxi sembla reconnaître le grand comique. Stan Laurel s'arrêta, se retourna vers Mack Sennett qui nous regardait partir et lui dit : « Nous attendons un peu ; ils vont croire que je vais faire ma rentrée avec les Bluebells ».

Mack Sennett enleva pour la première fois son chapeau pour saluer cette phrase, puis l'enfonça bien sur les yeux et ouvrit la porte qui donnait sur le hall. Je le vis disparaître.

Je me suis retrouvé marchant dans les rues, et ai senti tout ce que Hollywood leur devait, et tout ce que le Cinéma devait à Hollywood.

Peut-être par reconnaissance, par respect, ou bien par tradition, je me suis aperçu que machinalement je lui avais dit : « Au revoir, monsieur ».

JACQUES TATI.

(A.P.)

JACQUES TATI, MACK SENNETT, STAN LAUREL.
« Le parlant : connais pas. »

CINÉMA

« Sur le Bowery »

Chez les ivrognes-clochards de New York, princes de la mort lente.

AU sud de l'île de Manhattan, non loin des termitières géantes de Wall Street, sur les bords de l'East River, s'étend le quartier du Bowery. On l'appelle, en argot américain, Skid Row, le quartier de la pente glissante, le quartier de la déchéance. Il y a des Skid Rows à travers tous les Etats-Unis, de Chicago à San Francisco, mais le Bowery est le plus célèbre. L'admirable reportage de Joseph Kessel (1) sur l'alcoolisme aux Etats-Unis nous a, il y a quelques semaines, introduits dans cette zone pestiférée de New York, ville dans la ville, où les ivrognes-clochards, princes de la mort lente, se réfugient depuis presque un siècle.

Quatre ans avant Kessel, Lionel Rogosin, un Américain de talent — nous lui devons l'excellent « Come back Africa » — réalisait et produisait lui-même un film sur le Bowery. C'est cet ouvrage — qui obtint d'ailleurs le premier prix des films documentaires au festival de Venise en 1956 — que nous pouvons voir en ce moment à La Pagode. Il nous a paru remarquable.

Documentaire ? Le mot est maigre. En dépit de sa brièveté — il dure à peine une heure — « On the Bowery » n'est pas seulement cela. Rogosin ne se contente pas de nous présenter des images, de faire défiler devant nous les trognes des « bums », hautaines, dévorées et closes, leurs nez à la Dürer, et ces regards de martyrs, ces barbes de Christ aux outrages. Bien sûr, il nous entraîne de « boozery » en « boozery » (bar bon marché) où coule, superbement rebaptisé sherry, porto ou muscadet, l'alcool à trois sous. Bien sûr, tout se passe sous l'aile en fer de l'Elevated, le métro aérien de la III^e Avenue (on l'a détruit depuis) et sur les trottoirs où les clochards deviennent gisants et les vieux journaux, matelas. Mais ce que Rogosin a surtout voulu faire avec le Bowery, c'est une histoire où les personnages ont l'épaisseur et la transparence de leurs mythes, un récit à la fois classique et inattendu, dur et tendre, net et imprécis, une aventure suspendue à son climat, dont le seul fil est celui que dose le destin qui, au pays des demi-morts, ne varie guère.

Une montre en or

Un jeune homme débarque un beau jour au Bowery. Il a encore une chemise blanche, un visage net, des pru-

(1) « France-soir », sept. 1960.

ODEON
TH. DE FRANCE
Mercredi
16 novembre
à 21 heures
(Kiesgen)

DOMAINE MUSICAL
POUSSEUR - BARTOK
STOCKHAUSEN
BERIO - NONO
Dir. : B. BOUR

STUDIO 28
10, rue Tholozé
MON. 36-07
de MARIO MONICELLI
LE PIGEON
LE CHEF-D'ŒUVRE DU FILM COMIQUE

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
SAMEDIS 14 H. 30 ET LUNDIS 21 H.
François PÉRIER
joue
Tartuffe de MOLIÈRE et Le songe du critique de Jean ANOUILH
Mise en scène de Jean ANOUILH
TOUS LES AUTRES JOURS ET DIMANCHES EN MATINÉE
COMÉDIE DES CH-ÉLYSÉES
Gaby Morlay
dans
LES JOIES DE LA FAMILLE
François PÉRIER
joue
GOG ET MAGOG
à la
MICHODIÈRE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

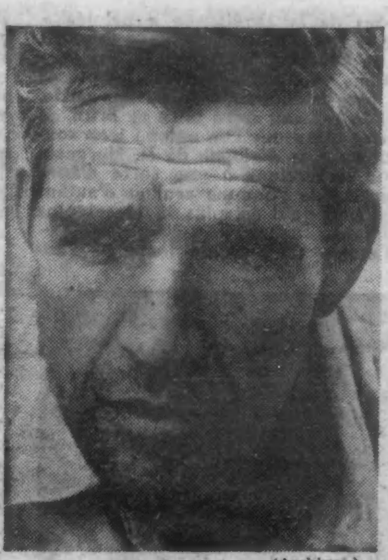
Personne
ABSOLUMENT PERSONNE !
ne pourra pénétrer dans la salle après le début du film
MAIS... afin d'atténuer la rigueur de cette mesure indispensable et donner aux spectateurs la possibilité de voir PSYCHOSE à l'heure qui leur conviendra le mieux, un décalage sera prévu dans les heures de séances des trois salles des Champs-Élysées qui passeront PSYCHOSE
PARAMOUNT
PRÉSENTE UN FILM DE
ALFRED HITCHCOCK
PSYCHOSE
HORAIRE DES SÉANCES
LORD-BYRON V. O.
MARBEUF V. O.
ELYSÉES-CINÉMA V. O.
PARAMOUNT V. F.
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS
C'est un Film Paramount

nelles claires. Il a même — ô miracle ! — une valise dans laquelle, à côté de vieilles nippes, il garde jalousement une montre au boîtier rond comme celles qui dansaient au bout de chaîne d'or sur les ventres prospères de nos grands-papas. Mais sur son visage d'une gravité caricaturale et terrible, aucun signe de bonne humeur, parente pauvre de la prospérité. Il s'appelle Gorman. D'où vient-il ? Il a été médecin un jour. Le jeune homme à la chemise, lui, vient du Kentucky. Il a encore un peu d'argent. Tout ça, nous l'apprendrons comme par hasard. Les clochards du Bowery gueulent beaucoup mais ils ne se confient guère. Ce qui intéresse Rogosin, ce n'est pas leur passé, c'est le lien qui unit ces deux hommes, la solidarité, dernière flamme au cœur de ces parias. Le jeune homme essayera d'échapper à Gorman, au muscadet-vitriol. Il tâtera des missions où des pasteurs aux cravates à pois distribuent leurs mornes fadaises et leur sordide réconfort. Il suivra le troupeau honteux de ceux qui voudraient passer une nuit sous un toit, quel qu'il soit. Et puis il retournera à Gorman, aux beuveries-songes, à l'oubli. Mais Gorman, soudain, se mue en bon ange. Il se dépouillera de tout ce qui lui reste. Vêtu d'une chemise neuve, doté d'un dernier espoir, le jeune homme quittera le Bowery. Pas pour longtemps, nous dit-on.

Rogosin n'a pas été chercher ses interprètes bien loin. Ce sont deux vrais clochards qui jouent ici, et cette histoire, c'est la leur, ce sont leurs mots, c'est leur naufrage qu'ils nous content.

On voudrait comparer. « On the Bowery » c'est peut-être du Saroyan de la bonne époque, du Hemingway aussi, dans le style des « Tueurs ». Moi, j'ai pensé à Moravia. Et puis non, au fond, ça ne ressemble à rien. Deux hommes se racontent à un troisième. C'est sobre, déchirant, humain. Oui, humain. Alors, par voie de conséquence, c'est une histoire d'amour. De la plus noble veine.

CHRISTINE DE RIVOYRE.



(Archives.)

UN CLOCHARD DU « BOWERY ».
Un dernier espoir.

« Le Passage du Rhin »
« Terrain vague »

● ***Les grands patrons de la mise en scène sont-ils les savants spécialistes d'une langue morte ?***

CHARGE d'une belle réputation et d'un « Lion d'Or » vénitien, « Le Passage du Rhin » se présente à nous tel un soldat chétif, ployant sous le poids de ses décorations. Comme toujours avec les films d'André Cayatte, « Le Passage du Rhin » c'est d'abord un scénario complexe et ambitieux, lourd de significations.

Roger, timide boulanger, et Jean, hardi journaliste, sont prisonniers en Allemagne. Jean s'évade mais Roger refuse de le suivre pour ne pas causer d'ennuis à la famille qui l'héberge et surtout à la jolie Helga, qu'il aime. Jean gagne Paris, est arrêté à nouveau, libéré grâce aux relations de Florence, la femme de sa vie. Il gagne Londres, rentre à Paris et, à la Libération, devient directeur d'un journal. On lui révèle les relations compromettantes de Florence, il doit choisir entre l'amour et son métier. Pendant ce temps, Roger s'est intégré au village où il vit : en l'absence des hommes, mobilisés, il y exerce des responsabilités, y est estimé, aimé. Quand il retrouve Paris, sa femme, son magasin, il se sent seul, coupé de ses vraies racines, de sa vraie famille. Un jour, il repart vers Helga et « son » village.

On retrouve dans cette opposition de deux tempéraments, de deux destins, le manichéisme un peu simpliste cher à Cayatte. Mais cette opposition, évidente lorsqu'on lit le scénario, disparaît presque complètement sur l'écran. Jean, le héros (ou plutôt le faux héros car il se conduit souvent comme un parfait salaud), est, sous les traits de Georges Rivière, un être falot et inconsistant : il lui arrive les aventures les plus tragiques sans qu'on s'y intéresse une seconde. En revanche, Roger le minable, Roger l'effacé, tire à lui toute l'attention. Car Roger, c'est Charles Aznavour avec sa sensibilité rentrée, son regard tragique, sa frémissante sincérité. Cayatte a admirablement utilisé Aznavour : tout ce que son film comporte de tendresse et d'émotion, c'est à Aznavour qu'il le doit. Cette concentration de l'intérêt sur l'un des deux personnages contribue à modifier la signification du film. Car « Le Passage du Rhin » est, paraît-il, un film à message. Mais quel message ? Que les voies du bonheur sont multiples ? ou celles du devoir ? ou celles de la liberté ? Qu'une bonne réconciliation européenne vaut mieux que la poursuite de luttes patriotiques ? Dans la plupart de ses œuvres, Cayatte s'employait davantage à nous convaincre qu'à nous émouvoir. Cette fois, l'avocat oublie sa cause en cours de plaidoirie et le film y gagne un peu de vérité et de chaleur humaine.

Un miracle peu probable

Marcel Carné est — ou fut — l'un des plus grands créateurs du cinéma français. Nous lui devons quelques chefs-d'œuvre accomplis. Même lorsqu'il s'est trompé, ses ambitions étaient élevées, ses tentatives courageuses, ses échecs honorables, sa sincérité totale.

En souvenir de cette conscience professionnelle si souvent récompensée par le succès, au nom de l'estime que j'ai pour l'homme et de l'admiration que je porte à l'artiste, je renonce à écrire, à propos de « Terrain vague », l'article ironique et cinglant par lequel un critique aime à se venger de ses déceptions. Mais cette déception, je ne peux en dissimuler l'ampleur. « Terrain vague » est un film inutile, mal fait, mal joué et surtout complètement faux.

Il est certain, en tout cas, que le « miracle » des « Tricheurs », qui lança Charrier, Terzieff, Pascale Petit, ne risque pas de se reproduire avec « Terrain vague ».

Je ne sais si les « blousons noirs » méritent toute l'attention qu'on leur accorde, mais je suis sûr qu'ils ne méritaient en tout cas pas cette inconsciente caricature. Il faut, pour montrer la jeunesse sur un écran, une incroyable sincérité, une formidable pudeur, un souci maladif de l'authenticité. Ici nous sommes loin de compte. Non que les intentions soient mauvaises, impures ou méprisables, mais elles sont écrasées sous un fatras de poncifs et de conventions. « Terrain vague » est un film dont on aimerait ne pas parler, qu'on préférerait ne pas avoir vu, dont on voudrait, pour Carné et pour nous, qu'il n'existât pas...

Du « cinéma basique »

Je m'étonne que Roger Vadim, exprimant l'émotion ressentie devant « La Vérité » (1), n'ait pas manifesté quelque réticence à l'égard du langage strictement académique employé par Clouzot. En voyant la semaine dernière ces trois films (« La Vérité », « Le Passage du Rhin », « Terrain vague ») j'ai soudain compris, par contraste, à quel point un autre cinéma était en train de s'imposer, et quelles étaient ses caractéristiques. « La Vérité », « Le Passage du Rhin », « Terrain vague », constituent, à des degrés de réussite bien différents, une petite exposition du cinéma d'hier, tout empreint de théâtralité, et que rythment les scènes à faire, les mots d'auteur, les coups de théâtre.

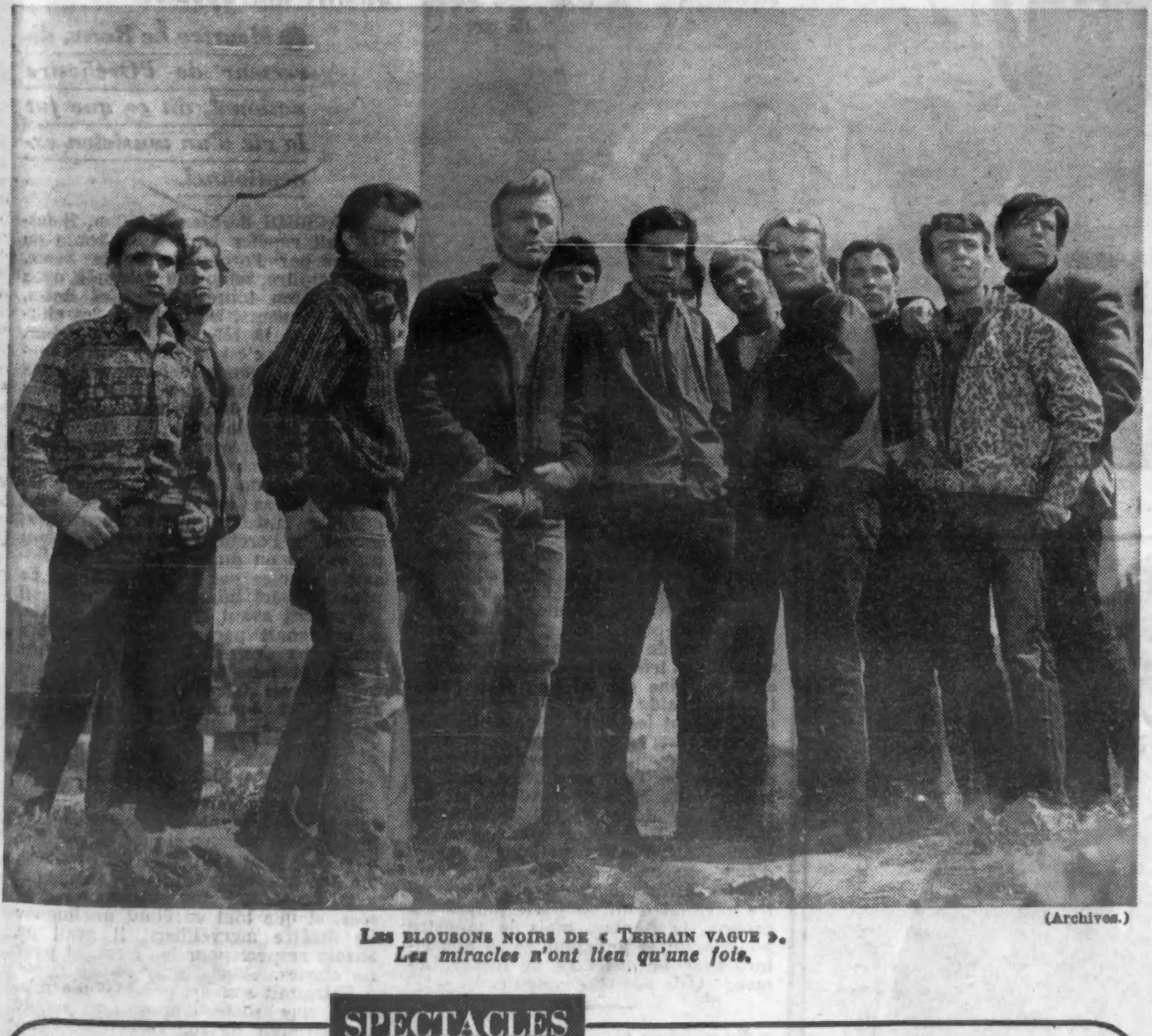
Le cinéma moderne vise à moins de rigueur et d'équilibre, refuse les formules traditionnelles et la précision mécanique qu'elles imposent. Il fait davantage confiance à la spontanéité, à l'imagination, à l'invention, aux dépens du vernis glacial et rassurant des anciennes conventions qui, employées aujourd'hui, débouchent sur un nouveau pompiérisme. Ce cinéma moderne, expérimenté avec des bonheurs divers, ne constitue pas une nouvelle recette à opposer à une autre. Il se résume dans l'affirmation que l'expression cinématographique sera d'autant plus efficace et émouvante qu'elle sera plus libre et plus entreprenante.

Bien entendu, avec ce « cinéma basique » (comme on dit « basic French »), avec ce langage sclérosé, Clouzot, Cayatte et Carné obtiennent des œuvres de valeurs très différentes. Clouzot tire ces ficelles avec brio, au risque de parfois tout casser, et ses efforts sauvent « La Vérité ». Cayatte s'accommode d'autant mieux de ce langage limité que c'est le seul qu'il ait jamais pratiqué. Carné enfin sombre irrémédiablement : l'indigence de la réalisation, poussée à la caricature dans « Terrain vague », s'accorde aux défauts majeurs du scénario, des dialogues et de l'interprétation, pour faire de son film un grave échec.

Art vivant par excellence, le cinéma doit être sans cesse réinventé. Il serait fâcheux que les meilleurs d'hier se contentent d'être les savants spécialistes d'une langue morte, plutôt que les hardis explorateurs d'un moyen d'expression encore neuf.

P. BILLARD.

(1) Voir « L'Express » du 3 octobre.



(Archives.)

LES BLOUSONS NOIRS DE « TERRAIN VAGUE ».
Les miracles n'ont lieu qu'une fois.

SPECTACLES

● MARGUERITE DURAS (signataire du manifeste des 121), qui n'avait pas été conviée aux réunions de la Commission d'Aide au Cinéma des 19, 21, 25 et 27 octobre, a envoyé au président de la Commission une lettre protestant contre cette omission et en demandant les raisons.

● « JAMAIS LE DIMANCHE » va devenir une comédie musicale à New York. Jules Dassin la mettra en scène et Melina Mercouri en sera la vedette.

● CHARLES TRÉNET a composé une berceuse pour le petit prince d'Iran, sous le titre « DORS, MON PETIT SHAH ». Il l'a adressée à sa nurse française.

● LILI PALMER interprétera à New York une pièce d'ALBA DE CESPÉDÈS. La romancière italienne vient en effet d'adapter elle-même, pour le théâtre anglais et américain, son roman « Cahier interdit ».

● HUBERT CORNFIELD a engagé JEANNE MOREAU pour tenir le rôle principal de son prochain film : « My Face for the World to See » dont les prises de vues commenceront au début de l'année prochaine.

THÉATRE

« L'Etouffe-Chrétien »

Truffé de piètres calembours, mais...

DESABUSE, ironique, un homme encore jeune s'explique : dans un langage familier, presque argotique, truffé de piètres calembours, il dit à son confident qui a une âme de valet, ses dégoûts, ses mépris pour les complaisants, ses amours faciles, trop faciles, ses frustrations d'enfant mal aimé par une mère femme de tête, plus préoccupée de lui faire une situation que de lui montrer de la tendresse. Tout cela dans une atmosphère de luxe sans goût et d'érotisme vulgaire; cette vie est une farce, et tout ce qui l'amuse encore, c'est de la parodier en jouant la comédie comme un acteur ou comme un pitre.

Ce doux amer, ce médiocre matois, ce misanthrope insatisfait, vous le reconnaissez, il pourrait être le héros de « L'Œuf » ou un personnage de « La Bonne Soupe », il parle comme eux, comme eux il sollicite de nous des rires un peu obscènes ou un peu trop gras. Mais cet homme est empereur, son confident-valet est ministre, sa mère est Agrippine, et d'un geste à son bourreau, il peut vraiment renvoyer au néant ceux qui le déçoivent ou le dégoûtent trop.

Et pour sentir ses limites, pour se sentir vivre tout simplement, ce Néron, frère bouffon du Caligula de Camus, peut aller loin, très loin dans l'exercice de sa puissance qui est aussi l'exercice de sa volonté. Nous le verrons dans une scène odieuse, vêtu d'une peau de bête, faire le lion avec une chrétienne attachée à un poteau; et dans une scène grotesque, faire la mariée en voile blanc au côté d'un inverti.

Sur l'estomac

Et puis nous le voyons, pour sentir enfin jusqu'où on peut aller trop loin, se préparer à l'inceste avec sa mère, consentante d'ailleurs, si c'est le seul moyen de rétablir son influence sur son empereur de fils. Néron défie les dieux avec le même regard vers les cintres qu'avait, il y a quelques mois sur la même scène, le Franz des « Séquestrés d'Altona » pour apostropher les « crabes ». Et c'est une limite : à la dernière seconde, ils sont sans goût et sans force devant leur forfait et l'inceste fait fiasco. Il ne reste plus à Néron qu'à trouver une autre forme de défi aux dieux qui aura en même temps l'avantage de faire disparaître le seul témoin de son seul échec : il fait assassiner sa mère. Et tout d'un coup, il se sent bien seul sur une terre dépeuplée, sous un ciel désert : l'étouffe-chrétien, on a l'impression que c'est lui qui l'a sur l'estomac...

C'est sans doute la moins réussie des pièces de M. Félicien Marceau (1) et par certains côtés, c'est la plus intéressante. Comme « L'Œuf » et « La Bonne Soupe », elle est construite comme un monologue avec des exemples et des illustrations qui se jouent devant nous. Il y a de grosses plaisanteries, de gros effets d'un goût assez douteux et qui cherchent à chatouiller un certain public au bon endroit. Mais quand la pièce devient mauvaise pour ce public-là, elle est bien près de devenir bonne : dans la dérision, dans le sacrilège, dans l'art de bafouer les sentiments, les trois scènes de la chrétienne « pelotée » par le lion, du mariage avec l'inverti et de l'inceste consenti sinon consommé, vont aussi loin que les pièces les plus audacieuses de l'avant-garde. Si l'on pouvait faire taire ce bruit de chasse d'eau que l'on entend trop souvent dans le dialogue de M. Marceau, nous arriverions à une sorte d'âpre tragédie de l'homme seul et d'autant plus seul qu'il est plus lucide et plus puissant.

Comme toujours, le texte de l'auteur et ses intentions ont été admirablement servis par la mise en scène de M. André Barsacq. Les décors de M. Jacques Noël qui veulent sans doute évoquer le côté factice, théâtre dans le théâtre, de cette vie d'acteur raté, ne sont pas très agréables. Mme Arletty en Agrippine est un peu trop constamment raide : on dirait une marionnette jouant les Arletty, mais elle sort de cette réserve pour faire passer avec un art accompli les scènes scabreuses de l'inceste. Tout en finesse, tout en intelligence, M. Alfred Adam fait un personnage du confident Tigellin. Et M. Francis Blanche, porcin à souhait, grotesque, odieux sans jamais cesser d'être attachant, est un très remarquable Néron : ce n'est pas le monstre naissant dont on parle toujours à propos de Racine, mais le monstre pourrissant et jouissant de sa pourriture avec un mélange de bonne humeur et de secret désespoir.

(1) Théâtre de la Renaissance.

(Bernand.)

FRANCIS BLANCHE DANS « L'ETOUFFE-CHRÉTIEN ».
Si l'on pouvait faire cesser un certain bruit.

« Ruy Blas »

Le vrai triomphe serait de nous faire pleurer.

VOICI « Ruy Blas » (2) en livrée de luxe. Il a grand air. Victor Hugo, en bon brechtien, voyait dans sa pièce toute une philosophie de l'Histoire, opposant à la noblesse abâtardie et dégénérée « *quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu. C'est le peuple. Le peuple qui a l'avenir et qui n'a pas le présent...* » Mais il ajoutait que le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine, que la foule ne voit que cela et qu'elle a raison. Il avait raison aussi. « Ruy Blas », pour nous, c'est une histoire d'amour, les vers en sont beaux, le mouvement superbe et le vrai triomphe pour un metteur en scène et pour des comédiens, ce serait de nous faire pleurer...

M. Raymond Rouleau, exact et somptueux, a composé avec l'aide de Mlle Lila de Nobili, quelques grandes et belles images dans le goût de la grande peinture espagnole. Animées par une figuration intelligente et nombreuse, ce sont des cérémonies pleines de faste et de goût. Mais, homme orchestre de cette représentation, le metteur en scène de « Carmen » à l'Opéra, fait jouer « Ruy Blas » « moderato cantabile », ce qui ne semble pas le vrai mouvement de la partition de Hugo.

Cela vaut surtout pour la Reine, Mme Claude Winter, et pour Ruy Blas lui-même, M. Jacques Destoop, dont la nature est pourtant plus généreuse. Don Salluste, pour Hugo, c'est « *Satan grand d'Espagne de première classe* » : M. Gérard Oury en fait un pauvre diable de mélodrame qui mâchonne les vers tant bien que mal : MM. Henri Rollan et J.-C. Arnaud sont très drôles. « *Le rôle de don César,* écrit Hugo en 1838, *a naturellement eu beaucoup d'aventures dont les journaux et les tribunaux ont entretenu le public* ». Pourquoi « naturellement » ? En tout cas, M. Jean Piat a mérité son grand succès : il a de l'étoffe et de l'humour, il joue large, il en fait autant qu'il faut en faire. C'est peut-être lui qui, à travers l'excellent travail de Raymond Rouleau, homme d'ordre, fait le mieux sentir la présence de Victor Hugo, homme de liberté.

ROBERT KANTERS.

(2) Comédie-Française.

MUSIQUE

Dimitri Mitropoulos

Maurice Le Roux, directeur de l'Orchestre national, dit ce que fut la vie d'un musicien exceptionnel.

MERCREDI dernier, à Milan, il faisait répéter la 3e Symphonie de Mahler par l'orchestre de la Scala. Sans pupitre, selon son habitude, avec la partition tout entière (les notes, les instruments, les nuances, les chiffres) dans la tête et dans le cœur. Et soudain, c'est le cœur qui l'abandonne : il meurt, debout, en plein travail, au milieu des musiciens ses amis, la seule famille qu'il ait choisi d'avoir pour entourer sa vie.

En effet, Mitropoulos n'était pas un chef d'orchestre comme les autres. Les artistes de l'orchestre étaient ses frères, il se considérait seulement comme un « surinstrumentiste », jouant de l'orchestre comme d'autres du violon ou du hautbois. Il les faisait acclamer par le public avant de prendre part lui-même au succès, il les saluait avant de saluer le public, il apprenait par cœur le nom des musiciens des orchestres où il était invité, il faisait cadeau de tout ce qui pouvait faire plaisir ou rendre service, il donnait ses disques, ses vêtements, sa voiture.

Une mission

De moins généreux que lui ont parfois considéré tous ces gestes comme bizarres ou démagogiques. Lorsqu'on a connu tant soit peu Mitropoulos, on sait que ce grand artiste était au contraire animé des plus hautes pensées, et que tout en étant un homme de théâtre merveilleux, il avait un absolu respect pour les êtres, et pour les choses.

Il traitait son art comme une mission, une sorte d'apostolat, auquel il convenait de tout sacrifier. Lorsque j'ai fait sa connaissance à Salzbourg, en 1954, ses premiers mots ont été ceux-ci : « *Celui qui veut être chef d'orchestre, c'est-à-dire imposer sa propre conception d'une œuvre à cent artistes qui ont vraisemblablement chacun une conception particulière de cette œuvre, doit mériter cet insolent privilège. Il ne travaillera jamais assez pour avoir le droit d'être à cette place. Il doit respecter d'autant plus la personne humaine, qu'il*

Dans ce grand magasin se noue une passionnante idylle entre Jean DEGRAVE et Michèle BARDOLLET

Venez la vivre en venant voir
LA JUBILAIRE
l'œuvre nouvelle de Joseph BREITBACH
Tous les jours, sauf mardi, Dim., fêtes, mat. à 15 h.
THÉATRE HEBERTOT
Métro : Villiers ou Rome
EUR. 23-23

(A. Broueder.)

TROIS ATTITUDES DE DIMITRI MITROPOULOS.
A la fois Gide, Grock et Picasso.

soit qu'il est obligé de violenter la sensibilité de tous pour imposer la sienne. Il faut donc qu'il soit plus doué, plus musicien que les autres, plus travailleur, plus tolérant, plus modeste, plus désintéressé, plus pur. »

Ces mots, restés gravés dans ma mémoire, résument assez bien, je crois, la conception de vie de Mitropoulos. On a dit que, autrefois, il avait passé plusieurs mois dans les monastères du mont Athos et que c'est là qu'il aurait puisé le secret de sa vie intérieure. Mitropoulos s'est toujours défendu de cette anecdote qui fait partie de toutes ses biographies. Pourtant, il avait une grande soif de silence et de solitude, compléments sans doute indispensables à la vie publique brillante et aux activités frénétiques d'un grand chef d'orchestre international.

Sur grand écran

C'est ainsi que lorsque Mitropoulos venait passer quinze jours à Venise, ce n'était ni dans les hôtels du Lido ni dans les palais donnant sur le Grand Canal qu'il s'installait, mais dans la petite île de Torcello, dont le calme lui permettait de méditer longuement sur les œuvres qu'il préparait, et d'en apprendre par cœur tous les détails.

Ce travail intellectuel et particulièrement cette mémoire exceptionnelle sont évidemment les facultés qui stupéfiaient le plus les musiciens et le public. Il savait tout par cœur, il pouvait tout jouer au piano, il aurait pu récrire toutes les partitions. Non seulement, il dirigeait les concerts par cœur, ce que font la plupart des chefs, et qui est tout à fait naturel, mais il faisait toutes les répétitions sans partition, même les œuvres contemporaines les plus complexes, même les opéras, comportant solistes, scène, chœurs, ballets, etc.

S'agissant d'œuvres aussi difficiles que le « Wozzeck » d'Alban Berg, on demeure confondu devant une telle performance. Mitropoulos n'en tirait, du reste, aucune vanité, précisant seulement qu'il s'y était entraîné méthodiquement par des exercices quotidiens pendant trente années. « *Je considère,* ajoutait-il, *comme un manque de respect, une lâcheté et une paresse inadmissibles de se présenter devant un orchestre sans connaître à fond ses partitions.* »

On aurait pu craindre qu'une telle organisation cérébrale, une telle lucidité, un tel travail intellectuel, n'empêchassent Mitropoulos d'exprimer physiquement la musique. Au contraire, il était difficile de voir un chef exerçant une plus aveuglante fascination. Une vitalité diabolique, une présence vigilante aux quatre coins de l'orchestre l'engageaient à une plastique d'une particulière vitalité. Il réunissait tous les dons physiques des plus grands chefs : puissance concentrée de Monteux, tendresse de Bruno Walter, souplesse élastique de Karajan, élégance capricieuse de Münch, dignité austère de Furtwängler...

Tout cela « passait » dans l'orchestre, les sonorités des instruments se modifiaient, l'éventail des nuances s'ouvrait plus largement, donnant aux partitions classiques des éclairages et des dimensions inconnus.

Ceux qui savent lire les partitions étaient éblouis de constater qu'un tel rajeunissement sonore n'était que la projection intégrale et fidèle des œuvres, mais « sur grand écran », si l'on peut dire.

Démarche analogue à celle de Toscanini, il y a cinquante ans, l'aventure de Mitropoulos a été celle d'un prodigieux homme de musique qui a respecté intégralement les œuvres qu'il dirigeait, prenant conscience de tous les détails, et remettant seulement en question les « clichés de sensibilité » qui déforment habituellement les œuvres trop entendues.

Depuis vingt ans

Il a su faire respecter aux Etats-Unis la tradition européenne, les tempos, les nuances, les équilibres sonores, tous ce qui fait le style. Il aura été, tout en étant résolument tourné vers l'avenir, par sa façon de vivre, ses goûts, sa passion pour la musique contemporaine, le défenseur d'une civilisation.

C'est donc une très grande perte que le monde musical vient d'éprouver, et particulièrement la France, qui ne l'avait pour ainsi dire pas revu depuis vingt ans, sauf un bref passage avec l'Orchestre Philharmonique de New York il y a trois ans. J'attendais avec impatience l'année prochaine, car il m'avait promis de venir diriger deux concerts à l'Orchestre National et tous les artistes de l'Orchestre s'en réjouissaient déjà. A notre passage en Grèce, en août dernier, des contacts avaient été pris, et l'Orchestre National allait être invité à donner sous sa direction deux concerts au Théâtre d'Epidaure...

Il nous reste ses disques où nous retrouverons son enseignement musical. Mais il nous reste aussi ses photographies où nous conserverons son image. Car au-delà de l'héritage technique, c'est davantage un témoignage humain que Mitropoulos nous laisse. En regardant ce visage, qui ressemblait à la fois à Gide, à Grock, à Picasso, nous pourrons méditer longtemps sur l'exceptionnelle qualité de cet artiste exceptionnel et de cet homme exemplaire.

MAURICE LE ROUX.

QUELQUES DISQUES DE DIMITRI MITROPOULOS :

CHEZ COLUMBIA :

« Wozzeck », d'Alban Berg (S.F. C.X., 157-158). Grand Prix du Disque 1952.

CHEZ PHILIPS :

« Symphonie fantastique », de Berlioz (Coll. « *Philips-Réalités* », C 12 (A 30).

« Symphonie n° 6 » en si min. de Tchaikovsky (Coll. « *Philips-Réalités* », C 17 (A 30).

« Concerto n° 5 », pour piano et orch, en mi bém. maj., de Beethoven, avec Robert Casadesus (Coll. « *Trésors Classiques* », 1.215 (A 80).

EXPOSITIONS

De Schœnberg à Lanskoy

● ***Deux grandes expositions qui permettent de mieux comprendre l'Ecole de Paris, sa naissance et son aboutissement.***

POUR bien faire comprendre à ses visiteurs qu'ils pénètrent dans le monde plein d'audaces géniales et de bizarreries attendrissantes qui s'étend de l'avant-dernière décennie du XIXe à la première guerre mondiale, Jean Cassou — poète, essayiste, romancier, conservateur du musée d'Art moderne — les fait d'abord passer sous un monument obligeamment prêté par la R.A.T.P. : une entrée de métro moulée en bronze sur âme de fer et signée Hector Guimard, architecte.

Ce n'est pourtant pas une banale entrée du métro parisien comme il en subsiste quelques-unes — ici ou là — du même style qui ouvre la prestigieuse exposition des « Sources du XXe siècle » (Les Arts en Europe de 1884 à 1914), c'est celle de la station Montparnasse, l'arc de triomphe quotidien de passants dont les poches étaient souvent bourrées de carnets de croquis et dont les vêtements portaient parfois la marque de

→

THEATRE DE L'ŒUVRE
LA LOGEUSE
de JACQUES AUDIBERTI
LA PIÈCE QUE TOUTE LA PRESSE A PRIS PLAISIR...
À LOUER
LILA KEDROVA
JACQUES DUBY
J.-R. CAUSSIMON
VERA NORMAN
et RENÉ DARY

SUPPLÉMENT THÉATRAL DE sonorama
THEATRORAMA
présente la dernière pièce de FRANÇOISE SAGAN
CHATEAU EN SUÈDE

L'ambiance d'une salle de spectacle avec le seul magazine théâtral à 3 dimensions : TEXTE, IMAGE, SON
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX HABITUEL
10 NF
N°2

longues heures laborieuses passées dans un atelier de peintre.

De très rares connaisseurs les désignaient, au début du siècle, sous le nom de « nabis » (en hébreu, prophètes ou illuminés : Vuillard, Manguin (1), Derain, Vlaminck, Van Dongen, Dufy), ou de « cubistes » (Picasso, Juan Gris, La Fresnaye, Léger, Braque). Soutine a emprunté pour la première fois en 1913 le passage décoré par Guimard, Chagall en 1910, Lipchitz et Zadkine en 1909, Modigliani en 1906, Brancusi en 1904. Kupka leur avait montré, dès 1895, le chemin de la capitale mondiale des arts qui ne s'appelait pas encore Paris, mais déjà Montparnasse.

Un vertigineux slalom

Cela dit, si, du temps de « la belle époque », Paris est progressivement devenu cette capitale mondiale que nous connaissons aujourd'hui, il ne le doit que partiellement à ses ressources propres. Il le doit surtout au fait qu'il a constitué un « lieu de rencontre » idéal entre un certain nombre de tendances déjà existantes à travers le monde et dont la plupart — mais pas toutes — se sont épanouies dans le climat français.

Certaines tendances, comme le futurisme, sont nées en France mais se sont surtout développées dans d'autres pays (le premier manifeste de Marinetti, rédigé à Paris le 11 février 1909 et publié par « Le Figaro » du 20, ne devait provoquer de mouvements importants qu'en Italie et en Russie). D'autres tendances, nées hors de France, ne s'y sont jamais acclimatées, ou mal. C'est le cas de l'expressionnisme si virulent en Allemagne aujourd'hui encore, et à l'origine duquel on trouve le Hollandais Van Gogh, le Belge Ensor et le Norvégien Munch.

Connaissez-vous l'œuvre de Munch dont une vingtaine de tableaux et de gravures figurent à l'exposition des «Sources du XX[e] siècle» ? Saviez-vous que Strindberg — le dramaturge — était peintre aussi ? Trois au moins de ses toiles ne démentent pas la sombre ardeur de son génie littéraire. Et Schoenberg, le rénovateur de la musique moderne?

Qui a vu ses tableaux ? Ils sont là. Comme sont là les principaux « actes de naissance » : celui de la peinture moderne proprement dite (« Les Grandes Baigneuses », de Cézanne, 1900-1905), celui du cubisme (« Les Demoiselles d'Avignon », de Picasso, 1907 , celui de la peinture naïve (« La Charmeuse de serpents », du douanier Rousseau, 1907), ceux de tous les « ismes » qui comptent.

Cassou nous amène à les découvrir dans un vertigineux « slalom » à travers les meubles de Mackintosh, l'argenterie danoise de Jensen, les colonnades mystiquement phalliques de Gandi, les affiches de Caf'conc', le délirant mobilier « Louis XV » revu et corrigé par Majorelle.

Bien sûr, il y a des « trous ». Les « peintres mondains » (Boldini, Bonnat) manquent. Mais, telle quelle, cette exposition constitue un chef-d'œuvre d'intelligence, d'humour et de tendresse pour la « chose créée ». C'est un monde tout entier du temps où Paris ne savait pas encore qu'il était devenu le centre de ce phénomène auquel André Warnod allait donner un nom : « L'Ecole de Paris ».

Qu'est-ce, en 1960, que cette fameuse « Ecole de Paris » ? Rien de plus que ce lieu privilégié de rencontres qu'elle n'a pas cessé d'être. Rien de plus et c'est beaucoup.

Des tendances « vives »

Dans « L'Ecole de Paris », un très bel album qui vient de paraître en plusieurs langues à la fois (2), Raymond Nacenta, au terme d'une étude lucide et particulièrement documentée, nous donne cette réponse. Les textes et les reproductions constituent un ensemble indispensable à tout amateur d'art. Nul autre que Raymond Nacenta n'était mieux armé pour entreprendre un tel ouvrage. Il dirige en effet la galerie Charpentier où, chaque année, les « abstraits », les « figuratifs » et autres cessent de s'injurier pour réunir leurs œuvres, pendant trois mois, sous la bannière, précisément, de « L'Ecole de Paris ».

Le bilan d'une année est ainsi dressé qui respecte autant que possible la plupart des tendances « vives ». Ouverte à peu près en même temps que celle des « Sources du XX[e] siècle », l'exposition de la galerie Charpentier en est le complément d'actualité comme le livre de Raymond Nacenta en est le complément de base.

Il suffit de passer, sur les cimaises de Charpentier, de la poésie fougueuse des gouaches de Lanskoy à la noble sérénité d'un paysage de Seigle, du géométrisme rigoureux d'Aurélie Nemours aux rêveries heureusement ordonnées de Geneviève Asse, de l'expressionnisme de Sébire aux spéculations d'Olivier Debré sur la matière, pour se persuader de la diversité des palettes actuelles (une centaine de peintres au total). Tant que cette harmonieuse incohérence durera, l'Ecole de Paris vivra.

(Archives.)
« La Serpentine » par Henri Matisse.
Tendresse pour la chose créée.

(1) Une très belle exposition de ses aquarelles — pratiquement inconnues jusqu'à maintenant — vient de s'ouvrir à la Galerie de Paris, 14, place François-I[er].

(2) Ides et Calendes, 120 NF.

André Masson

Depuis quarante ans, à l'origine de presque tous les grands mouvements de l'art.

ANDRE MASSON est un de ces chefs d'Ecole sans Ecole qui donnent le parfum et le ton d'un époque. A l'origine de presque tous les principaux mouvements de l'art depuis quarante ans, il y a des toiles, des dessins ou des aphorismes de Masson.

Ce qu'on sait moins, c'est que cet homme ne serait pas un « inventeur » forcené de techniques de libération graphique s'il ne se trouvait pas aussi dans sa vie publique d'un certain côté de la barricade. Depuis la guerre d'Espagne, ses dessins politiques complètent la série de ses dessins poétiques. D'où l'intérêt tout particulier de son exposition actuelle chez Louise Leiris, 47, rue de Monceau.

Dessins féroces comme « Thé chez Franco », tragiques comme les compositions inspirées par l'horreur de l'occupation nazie, bouleversants comme les « Algériennes à la prison Saint-Paul ».

« *J'ai retrouvé en les voyant,* dit-il, *le secret de la grandeur antique* ». Et le secret d'un drame contemporain. Ces femmes dont son crayon a voulu garder mémoire sont en effet quelques-unes de celles qui visitent leur mari ou leur frère dans la prison lyonnaise où Masson, deux fois par semaine, se rend lui ausi en pèlerinage. Parce qu'au nombre de quelque cinq cents détenus « algériens », il y a quatre « Européens », dont son fils Diego auquel il a dédié ce 80[e] dessin qui parachève et couronne son exposition.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

TELEFUNKEN
VISION

Depuis 60 ans, TELEFUNKEN a acquis une renommée mondiale de haute technique, de qualité et d'élégance.

Ses postes ont été depuis longtemps sélectionnés par les amateurs de bonne musique et de haute fidélité.

Ses Téléviseurs 110° à écran panoramique vision totale apportent, avec l'image la plus fine, la garantie d'une Marque prestigieuse.

TELE FUN KEN
1903 1961

EN VENTE SEULEMENT CHEZ LES DISTRIBUTEURS SÉLECTIONNÉS PAR TELEFUNKEN

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

GRANDE AGENCE PUBLICITE recherche

CHEF STUDIO EXECUTION

possédant qualités techniques et administratives. Ecrire avec sérieuses références à AJAX Publicité (n° 24-ZF) 15, rue Taitbout - PARIS (9e) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOI

URGENT Deux jeunes Etudiants espagnols, parlant français et anglais, cherchent place répétiteur espagnol ou même valet de chambre, aide-cuisinier, plongeur, etc Ecr. n° 6818 L'Express, 29, rue de Marignan-8e

COURS ET LEÇONS

INSTITUT DE CULTURE HUMAINE
62, avenue Foch, MARCQ-LILLE (Nord)

Cours oraux ou par correspondance

Promotion sociale, Opérateur-Psychotechnicien, Grapho et Morpho-Psychologie, etc.

Documentation grat. sans engagement (serv. EX)

BONNES ADRESSES

MAR. 34.00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kletzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17e

PEINTURES des Grandes Mques Rem. **20 %**
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. **20 %**
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. **30 %**
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

SPORTS D'HIVER

MEGEVE

GEORGES BOISSON est heureux de vous annoncer la naissance pour cet hiver

A L'HOTEL MONT-BLANC

de ses 5 nouveaux appartements de grand luxe. Décoration de style, salons et sanitaires ultra-modernes. Renseignements en novembre à : PARIS CARnot 74-20 MEGEVE 0.02 - 0.03 - 0.04

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-87

APPARTEMENTS (Vente)

PRES PORTE DAUPHINE

Dans immeuble récent rez-de-chaussée clair, soleil. Living-room 30 m2 + 2 ch. tout conf. Prêt foncier. Cabinet DORMION, 79, av. de Wagram WAG. 12-04

BD DU MONTPARNASSE

RARE. Ent. sur verd. calme. Park., prop. vend bel app de caract. 3-4 p. 100 m2, tt conf. ELY. 93.47

PROPRIETES (Achat)

Cherche région **MANTES** petite MAISON rurale avec jardin. Ecrire avec le maximum de renseignements au n° 6819 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris-8e

LOCATIONS (Demandes)

JEUNE HOMME 21 ans - revient service militaire emploi stable, cherche

CHAMBRE DE BONNE

Ecrire Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris-8e

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)

APPARTEMENTS

LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES

VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL

KLE. 11-37

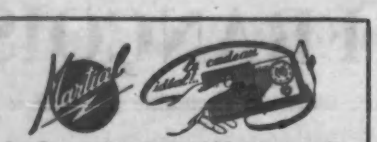
DISQUES

ECHANGE DISQUES

33 tours : 3 contre 1 neuf. Bon état exigé

ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS

DISQUE ET MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37



Le Poussinet, modèle de poche

à TRANSISTORS - Sacoche cuir

Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste. Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses. Démonstration chez tous nos agents. Documentation sur demande. Constr. : C.E.R.T., 34, r des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er LOU. 56-47

SCANDALE DANS UNE BAIGNOIRE

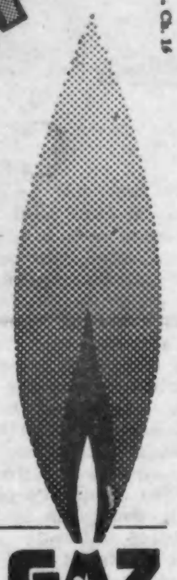
Au cours d'une représentation de gala au Palais de la Danse, les spectateurs s'aperçurent qu'il se passait quelque chose d'insolite dans une baignoire. Un membre du corps diplomatique qui portait en sautoir une plaque ornée de diamants ne dissimulait pas son excitation. Un des diamants avait disparu ! Une ouvreuse retrouva la pierre quelques instants plus tard en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

chauffez-vous donc au GAZ

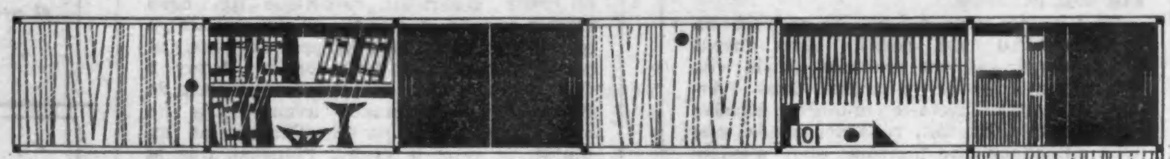
Soit par **CHAUFFAGE CENTRAL**
- à circulation d'eau chaude, à partir d'une chaudière à gaz
- ou bien à air chaud à partir d'un générateur.

Soit par **RADIATEURS INDÉPENDANTS.** C'est la solution idéale pour chauffer des pièces isolées, de façon intermittente et rapide.

Renseignez-vous auprès des Services du Gaz de France et des Vendeurs ou Installateurs

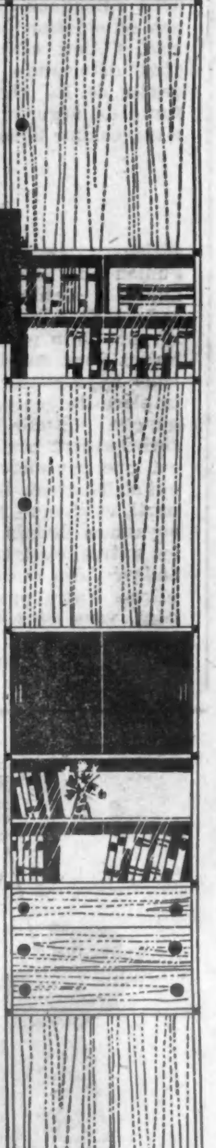


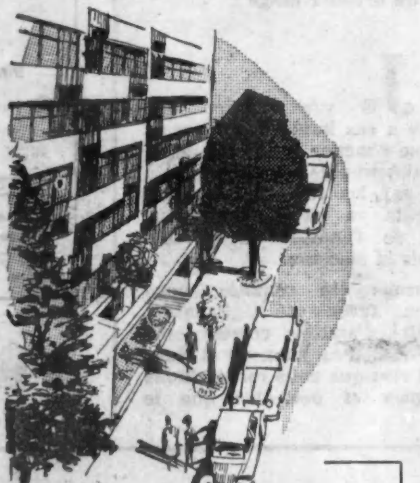
GAZ DE FRANCE



VOULEZ-VOUS GAGNER UN APPARTEMENT NEUF ?

participez au concours éléments minvielle





Le concours Minvielle vous passionnera en raison même des difficultés qu'il présente : où serait le jeu sans cela ?... Mais rassurez-vous, ces difficultés sont loin d'être insurmontables !

La question principale met à l'épreuve vos dons d'observation et vos talents de décorateurs, à l'aide du Mini-Minvielle. Les 3 questions suivantes exigent, plutôt que des connaissances précises, un peu d'astuce à vous documenter. Enfin, vous viendrez à bout de la dernière question avec de la patience... et un dictionnaire.

Un appartement de grand standing vaut bien que l'on cherche un peu, ne trouvez-vous pas ?

1ER PRIX Un appartement neuf en toute propriété, situé en plein Paris.

Une valeur sûre, facilement négociable, si vous êtes déjà (très) bien logé.

Votre ensemblier conseil minvielle vous donnera tous les détails sur cet appartement **grand standing** (photographies - plan - adresse - descriptif - photocopie de l'acte de vente - cession de parts etc...) une réalisation **Cogifrance**

Renseignements : Compagnie Immobilière des Champs-Elysées 49, av. montaigne paris 8e ELY 47-81

8 SECONDS PRIX au choix:

Réfrigérateur **Frigidaire**, le vrai, modèle major - 145 litres, groupe compresseur Ecowatt, garanti 5 ans. un des modèles les plus récents de la célèbre gamme frigidaire.

Téléviseur **Grandin** (type Vosges) nouvel écran cinéma rectangulaire de 60 cm - multicanal - 2e chaîne prévue - chêne clair ou noyer foncé.

Ce que vous devez faire :

Si vous possédez déjà des éléments Minvielle, ou si vous désirez vous équiper dans un délai de douze mois, rendez-vous chez un Ensemblier-Conseil Minvielle où vous pourrez consulter le règlement complet avant de réclamer votre dossier-concours.

Plus tôt vous l'aurez en mains, plus vous aurez le temps de peser vos réponses !

Le dossier-concours

Il vous est personnel et doit vous être remis en mains propres par votre Ensemblier-Conseil.

Vous y trouverez :
- le règlement détaillé
- la marche à suivre
- les questions
- 1 Mini-Minvielle, 1 grille supplémentaire, 1 schéma d'implantation (1re question)
- 1 bulletin-réponse

...et le plan de l'appartement que vous pouvez gagner.

ces ensembliers-conseils vous remettront votre dossier-concours :

28 bis, Fbg St-Antoine (11e) • DID. 65-43
14, Rue de Lyon (12e) • DID. 84-55
175, Av. de Versailles (16e) • JAS. 01-91
92, Bd Sébastopol (3e) • TUR. 10-50
17, Rue du Vieux-Colombier (6e) - LIT. 29-28
146, Bd Magenta (10e) • TRU. 70-21

ASNIÈRES, 96, Rue des Bourguignons - GRE. 31-89

NOISY-LE-SEC, 105, Rue Jean-Jaurès • VIL. 17-33

TECHNOVENTE 59

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

5 NOVEMBRE

Cet homme que nous écoutions hier soir ne cherchait à tromper personne. Il était au-delà de toute manœuvre, de toute ruse. Il avançait seul, à visage découvert, aussi loin qu'il pouvait aller, la poitrine offerte. Qu'aurait-il pu dire de plus ?

Si j'en crois les lettres que chaque courrier m'apporte, beaucoup de Français ne doutent pas que le général de Gaulle ferait la paix s'il en prenait les moyens — des moyens que mes correspondants, eux, croient connaître, qu'ils numérotent pour mon usage particulier, en me pressant de les transmettre à l'intéressé qui ne saurait qu'en être ébloui. Parfois ils me communiquent le double de la lettre qu'ils lui ont directement adressée, dans l'espoir que j'userai du crédit qu'ils me prêtent pour m'assurer qu'elle a été reçue et lue. Après quoi le général saura ce qui lui reste à faire.

Presque tous ont le trait commun de se croire prophètes. Quand ils relisent leurs lettres ou leurs articles, ils n'en reviennent pas d'avoir été lucides à ce degré et ils en rendent grâce au ciel, s'ils sont chrétiens.

Hé ! bonnes gens, qui n'a été prophète en ce pays ? Au vrai, ceux-là seuls furent aveugles qui ont cru vraiment (mais s'en est-il trouvé beaucoup, même dans l'Armée ?) qu'une victoire militaire décisive était possible. En fait, voilà des années que nous entendons dire partout qu'il n'existe pas de solution militaire au problème algérien. C'était admis dans le privé par les plus déterminés « jusqu'au-boutistes ». A partir de là, chacun savait qu'il fallait, faute de négocier, attendre que tout pourrisse, comme nous voyons que tout a pourri.

Mais ceci est plus sérieux : certains m'invitent à prêcher l'union aux hommes de gauche : que toute affaire cessante, j'entreprenne cette croisade ! Et il est vrai que la gauche qui se réveille enfin parait plus que jamais divisée. Faites donc un effort pour entrevoir ce qui vous apparaitrait d'en haut si vous teniez la place du général de Gaulle : face à cette gauche désunie, traversée de courants furieusement contraires, la droite elle aussi est une poussière d'intérêts et de passions qui s'affrontent. De même l'Armée, et chaque parti, et chaque religion. Cette nébuleuse de royaumes divisés et dressés les uns contre les autres, c'est la France, celle des éternels émigrés, des éternels Jacobins, des éternels ultras. Votre programme en trois points, dont vous êtes vous-même ébloui, comme il vous paraitrait dérisoire de ce sommet où de Gaulle se tient, pareil à Moïse sur le mont Nébo, et il tend les bras vers la paix promise où il ne dépend pas de lui de pénétrer.

Vous qui n'êtes même pas capables, ô hommes de gauche, d'esquisser un rapprochement entre les frères ennemis de vos factions, comment osez-vous exiger de de Gaulle qu'il agisse comme s'il était le maître d'une France une et rassemblée autour de sa personne ?

6 NOVEMBRE

Agenouillé auprès de Jacques Maritain dans la chambre où Raïssa Maritain repose, je regarde avidement ce beau front d'où s'est retirée la pensée, et qui en garde pourtant le rayonnement. Le corps devenu chose devrait être pareil aux choses (ce que devient d'ailleurs une bête morte). Vous avez beau dire que vous ne croyez pas à l'âme : elle ne me semble jamais aussi visible que lorsqu'elle n'est plus là : le visage de cette femme deux fois inspirée, puisqu'elle vivait de Dieu et qu'elle était poète, ce visage au moment de se défaire, de retourner en poussière, de n'être plus rien, garde l'empreinte d'une pensée à jamais absente, mais d'infiniment plus qu'une pensée.

Les Maritain... Ils demeuraient les derniers de cette génération catholique qui nous semble grande, à mesure qu'elle s'efface et que derrière elle rien n'apparait plus, ni personne. Qui s'est levé derrière Péguy ? Qui donc a allumé son flambeau à ceux de Bernanos et de Claudel, avant qu'ils ne s'éteignent ? J'ai parfois l'impression ou plutôt, je veux le croire, l'illusion, que la relève en France ne se fait plus. Au vrai, elle se fait, il le faut bien, elle ne peut pas ne pas se faire dans l'ordre de la Grâce — mais sur un plan très différent de celui où mon propre destin s'est noué. Quelle voix chrétienne retentit encore dans les lettres ? Existe-t-il quelque part l'équivalent de la maison des Maritain à Meudon, où tant d'écrivains, de poètes, d'artistes, de jeunes prêtres, sont venus s'asseoir pour écouter une parole ou pour s'unir à une prière dans l'étroite chapelle du premier étage ?

Je veux croire que chaque génération a ses hauts lieux secrets et ses refuges, que chacune a ses constellations qui n'apparaissent plus aux anciens déjà à demi dévorés par les ténèbres. Quelque Croix du Sud brille en ce moment pour d'autres, et moi, de l'endroit où je suis parvenu, je ne puis la discerner.

Que nous aurons été comblés, nous autres, et que nous aurons été négligents ! J'aurai peu profité d'amitiés comme celle des Marita[illegible] la jeunesse et dans l'âge mûr, il n'est rien que nous recherchions moins que la paix et peut-être que le bonheur.

Nous n'étions pas meilleurs : le désordre des esprits au lendemain de la Grande Guerre, lorsque Dada frayait la route aux premiers surréalistes, le désordre des esprits valait certes celui d'aujourd'hui s'il ne disposait pas encore pour s'exprimer et pour se manifester, de cet écran qui multiplie l'érotisme à l'infini dans tous les cinémas du monde, et qui l'a élevé à la dignité d'une religion : l'érotisme, le désespoir.

Une corruption sans compensations... Pourtant qu'en savons-nous ? Ces compensations existent sûrement dans l'ordre mystique, puisque l'Histoire continue. Mais les yeux du vieil homme ne savent plus les déchiffrer. Durant notre jeunesse, les signes étaient éclatants. Que de convertis dans les lettres ! Autour de Gide le luciférien, quel remous de grâce ! Claudel, Jammes, Copeau, Ghéon, Rivière, Du Bos, pour ne nommer que les illustres, mais beaucoup d'autres avec eux, ont tressailli de joie dans le milieu de leur vie. Tous ont chanté selon leur style et sur leur mode : « Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. » De Bloy à Huysmans, et à Claudel, le « Magnificat » n'a pas cessé de retentir dans les lettres françaises. Et maintenant c'est le silence ! Un silence que trouble seule l'acide voix de Zazie et le « Tu causes ! tu causes ! » de son perroquet, et ses mots brefs.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91. Champs-Elysées. Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-03

VENTE AU NUMÉRO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 18, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.

« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.

Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

61 - 50

LE CONTREPOIDS à la gourmandise

La gourmandise est de tous les âges, mais, à un certain âge, elle risque de se payer, en kilos. Défendez-vous ! Défendez votre ligne en buvant Contrex ; l'eau minérale naturelle de Contrexéville active l'élimination sous toutes ses formes, elle compense ainsi les écarts de régime qui font la joie de l'existence.

Au café, buvez un quart CONTREX.

CONTREX

Langelaan & Cerf